Property of
CBF
Please return to
Graduate Theological
Union Library

SYNDICAT DES ÉDITEURS
MAJORATION TEMPORAIRE DE
20 %
SUR LE PRIX MARQUÉ
Décision du Syndicat des Éditeurs du 27 Juin 1917
Librairie GABRIEL BEAUCHESNE

LE DIEU VIVANT

LIBRAIRIE DU CLERGÉ
J. P. GARNEAU
47 RUE BUADE, QUEBEC

FRANCISCAN MONASTERY
LIBRARY
OLD MISSION, SANTA BARBARA, CAL.

JULES LEBRETON

PROFESSEUR D'HISTOIRE DES ORIGINES CHRÉTIENNES
A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

LE
Dieu Vivant

LA RÉVÉLATION DE LA SAINTE TRINITÉ DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

THEOLOGICAL
LIBRARY
O. F. M.
SANTA BARBARA
NO. 16,334

15 679

PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
117, Rue de Rennes, 117

1919

Nil Obstat

Lutetiæ Parisiorum, die 22ª Martii 1919

Léonce de Grandmaison.

Imprimatur

Parisiis, die 27ª Martii 1919

H. Odelin, v. g.

AVANT-PROPOS

« *En ce temps-là, Jésus éleva la voix et dit : Je te rends grâces, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux savants et de ce que tu les as révélées aux enfants. Oui, mon Père, tel a été ton bon plaisir.* »

Ce plan divin, que Jésus contemple et admire, a commencé de se réaliser dès les premiers jours de l'Evangile. Il est resté la grande loi de la révélation chrétienne. Les mystères les plus sublimes de notre foi ne sont pas un secret réservé à un petit nombre d'initiés ; ils appartiennent à tous les chrétiens. Tous sont enfants de Dieu ; tous sont appelés à le contempler éternellement ; tous doivent ici-bas se préparer à cette vision par la foi.

L'objet de cette vision sera Dieu tel qu'il est en lui-même, Père, Fils et Saint-Esprit. Le Fils de Dieu est venu nous révéler le mystère de cette vie intime ; il nous apprend à le croire, il nous invite à tendre vers lui. Cette possession de Dieu est une chose si grande que nous la soupçonnons à peine ; mais le Saint-Esprit, qui habite en nous, nous soulève, nous fait soupirer vers ce terme qui nous est

promis. Les plus intimes amis de Dieu goûtent dès ici-bas les prémices de ce bonheur, et la contemplation de la Sainte Trinité est pour eux l'inauguration d'une vie nouvelle. La plupart des chrétiens ne peuvent qu'admirer de loin ces rares faveurs ; mais leur baptême leur donne le droit, le devoir, d'espérer un bien incomparablement plus précieux encore : la vision face à face, pour l'éternité, du Père, du Fils, du Saint-Esprit.

Dans cette vie d'espoir et de désir, qui est notre vie à tous, n'est-ce point un bonheur de nous entretenir de ce terme où nous aspirons ? Notre pensée ne peut encore pénétrer cette lumière inaccessible, et notre parole trahit encore notre pensée ; du moins nous y tendons, et notre effort, quelque infirme qu'il soit, est efficace, s'il nous fait désirer davantage.

C'est dans cet espoir que ce petit livre a été écrit. Dans un autre ouvrage, nous avons traité le même sujet avec beaucoup plus de développement et un appareil plus technique. Aujourd'hui nous n'écrivons pas spécialement pour les théologiens, ni les historiens, mais pour tous les chrétiens, pour tous les enfants de Dieu, qui aspirent à mieux connaître leur Père et à entendre plus clairement la voix du Christ.

C'est lui, le Maître unique, dont nous nous efforcerons de reproduire l'enseignement, en en décrivant le développement progressif. Qu'il soit pour nous tous le Maître intérieur, nous redisant au fond de l'âme les paroles que jadis il prononça sur terre,

les éclairant par sa lumière, et nous introduisant dans le mystère de la vie divine. « *Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler.* »

J. LEBRETON.

Paris, 25 mars 1919
en la fête de l'Annonciation.

LE DIEU VIVANT

LE DOGME DE LA TRINITÉ D'APRÈS LE NOUVEAU TESTAMENT

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Lorsque l'hérésie arienne éclata, au quatrième siècle, et mit en question le dogme de la Trinité, les docteurs catholiques saisirent dès le début la gravité de la crise : ce qui était en jeu, ce n'était pas un point particulier de la doctrine chrétienne, c'était le christianisme tout entier ; le paganisme des persécuteurs avait été vaincu, il renaissait, comme une menace plus terrible, à l'intérieur même de l'Église ; Arius prenait la revanche de Maxence et de Licinius. Si le Fils de Dieu n'était pas égal et consubstantiel à son Père, s'il n'était qu'une créature, la foi chrétienne n'avait plus le choix qu'entre le paganisme et le judaïsme ; si elle rendait encore un culte à ce dieu secondaire, elle tombait dans le po-

lythéisme païen ; si elle réservait son adoration au Dieu suprême, au Père, elle revenait au judaïsme. Reprenant après bien d'autres cet argument, saint Basile l'expose ainsi : « Il y a sans doute bien des différences qui séparent le christianisme de la folie des païens et de l'aveuglement des Juifs ; mais c'est avant tout le dogme capital de la foi au Père et au Fils tel qu'il est contenu dans l'Évangile du salut... Quelle place pouvons-nous donner parmi nous à un homme qui tient que le Père n'est pas vraiment Père, qui estime que le nom de Fils n'est qu'un vain mot... ? Dans quelle secte faudra-t-il le compter ? Est-il juif ? est-il païen ? A coup sûr, il ne peut prendre rang parmi les chrétiens, lui qui renie tout ce qui fait la force de notre culte, tout ce qui donne à notre adoration son caractère propre[1]. »

Déjà à la fin du second siècle, l'Église avait eu à repousser les attaques des monarchiens ; ces hérétiques ne niaient pas la divinité du Fils comme devaient le faire les Ariens ; mais ils effaçaient entre le Fils et le Père toute distinction personnelle, et, par là encore, ils ruinaient le dogme de la Trinité. Contre eux aussi l'Église réagit de toutes ses forces ; elle sentit et elle montra que, dans cette contro-

1. *Adversus Eunomium*, 2, 22 (P. G. 29, 620).

verse il y allait de toute la révélation chrétienne : « C'est du judaïsme, disait Tertullien, de confesser un seul Dieu sans vouloir distinguer, à côté du Père, le Fils et, après le Fils, le Saint-Esprit. Car quelle différence y aura-t-il entre les chrétiens et les Juifs, sinon celle-là ? Quel est le fruit de l'Évangile, quelle est la substance du Nouveau Testament, établissant la Loi et les prophètes jusqu'à Jean, si ensuite le Père, le Fils et l'Esprit, confessés tous les trois, ne constituent pas le Dieu unique[1] ? »

Et ce n'est pas seulement sous la pression de la controverse que l'Église prend conscience de l'importance capitale du dogme de la Trinité. Dès l'origine, c'est autour de ce dogme central qu'elle élabore ses formules de foi : on connaît le symbole que tout néophyte devait souscrire en se présentant au baptême ; cette profession de foi, dont on peut établir l'existence aux environs de l'an 100, et qui, antérieurement à cette date, avait été peu à peu élaborée par l'usage chrétien, a pour objet principal le Dieu unique en trois personnes, tel que le reconnaît le dogme de la Trinité :

« Je crois en Dieu le Père tout-puissant ;

« Et dans le Christ Jésus, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui est né du Saint-Esprit et

1. *Adversus Praxeam*, 31 (P. L. 2, 196).

de la Vierge Marie, qui, sous Ponce-Pilate, a été crucifié et enseveli, le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite du Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts ;

« Et au Saint-Esprit, à la sainte Église, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair[1]. »

Ce symbole de foi, à son tour, ne faisait que développer la formule dont se servait l'Église pour l'administration du baptême : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » ; comme nous le rappellerons plus bas, c'était le Christ lui-même qui avait prescrit cette formule à ses apôtres, et les apôtres, à leur tour, l'avaient transmise à l'Église.

Nous avons rappelé ces faits au début de cette étude, non pour esquisser le développement du dogme, mais seulement pour remettre sous les yeux du lecteur le jugement de l'Église en cette matière. Notre foi chrétienne est celle qu'ont professée les anciens Pères, celle qu'ils avaient reçue des apôtres ; pour eux, le dogme de la Trinité n'était pas dans l'édifice de la révélation un ornement accessoire, il en était la clef de voûte : de lui

1. Ce symbole, dit symbole des Apôtres, est attesté aux IIe et IIIe siècles par de nombreux textes ; mais il n'est cité intégralement qu'au IVe siècle, en latin par Rufin, en grec par Marcel d'Ancyre.

tout dépend, avec lui tout se soutient ou tout s'écroule. Une foi qui deviendrait indifférente à ce dogme fondamental ne serait donc plus la foi des apôtres, et celui qui s'en contenterait pourrait à son gré se dire juif ou païen ; il ne serait plus chrétien.

Si l'on veut maintenant préciser la portée de cette doctrine, on peut la ramener à ces deux affirmations maîtresses : Dieu est unique, éternel, infini, nécessaire ; en Dieu, il y a trois personnes réellement distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit[1].

De ces deux vérités, la première est naturellement accessible à la raison humaine : Dieu « ne s'est pas laïssé sans témoignage, prodiguant ses bienfaits du haut des cieux, donnant les pluies et les saisons fécondes,

1. Les lecteurs qui désirent une définition plus explicite et plus détaillée du dogme de la Trinité aimeront à relire le symbole dit de S. Athanase ; cette formule de foi a été élaborée par le long effort de l'Église, non seulement par les Pères Nicéens, mais aussi et surtout par S. Augustin :

« Fides catholica haec est : ut unum Deum in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur ; neque confundentes personas, neque substantiam separantes.

« Alia est enim persona Patris, alia Filii, alia Spiritus Sancti ; sed Patris et Filii et Spiritus Sancti una est divinitas, aequalis gloria, coaeterna maiestas. Qualis Pater, talis Filius, talis Spiritus Sanctus,,.

« Ita Deus Pater, Deus Filius, Deus Spiritus Sanctus. Et tamen non tres Dii, sed unus est Deus. Ita Dominus Pater, Dominus Filius, Dominus Spiritus Sanctus. Et tamen non tres Domini, sed unus est Dominus.

« Quia, sicut singillatim unamquamque personam Deum ac Dominum confiteri christiana veritate compellimur, ita

remplissant le cœur de l'homme d'abondance et de joie » (*Act.* 14, 16) ; si les hommes méconnaissent ce témoignage, ils sont inexcusables (*Rom.* 1,20-21). Cependant Dieu a voulu confirmer par une révélation expresse ce qu'il manifestait déjà par ses œuvres : il a parlé à Israël, il lui a confié ses oracles.

Dans cette révélation, gracieusement octroyée par Dieu au peuple élu, il lui faisait connnaître sa loi, il lui promettait son royaume, mais il ne se révélait lui-même qu'à demi. Sans doute, la venue du Christ a éclairé l'Ancien Testament et, à cette lumière, bien des écrivains chrétiens ont découvert dans certains textes des prophètes, des psaumes, de la Genèse, des présages de la révélation future. Mais ceux-là mêmes qui aiment à relever ces indices reconnaissent qu'ils étaient trop obscurs pour dévoiler aux Juifs ces secrets de la vie divine, et dans cette obscurité voulue

tres Deos aut Dominos dicere catholica religione prohibemur.

« Pater a nullo est factus, nec creatus, nec genitus. Filius a Patre solo est ; non factus, nec creatus, sed genitus. Spiritus Sanctus a Patre et Filio ; non factus, nec creatus, nec genitus, sed procedens.

« Unus ergo Pater, non tres Patres ; unus Filius, non tres Filii ; unus Spiritus Sanctus, non tres Spiritus Sancti.

« Et in hac Trinitate nihil prius aut posterius, nihil maius aut minus ; sed totae tres personae coaeternae sibi sunt et coaequales. Ita ut per omnia, sicut iam supra dictum est, et unitas in Trinitate, et Trinitas in unitate veneranda sit.

« Qui vult ergo salvus esse, ita de Trinitate sentiat »[4].

ils voient un dessein de miséricorde : les Juifs, à peine convertis du polythéisme, étaient mal affermis dans la foi au Dieu unique ; si on leur eût prêché la divinité du Messie, on les eût fait retomber dans leur ancien mal[1] ; que l'on considère les infinies précautions avec lesquelles le Christ se manifeste dans l'Évangile, on ne sera pas surpris que Dieu ait révélé ses mystères avec plus de réserve encore à ces hommes dont « les yeux étaient aveugles, dont les oreilles étaient sourdes, dont le cœur était endurci ».

Mais enfin, « après avoir, à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos Pères par les Prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils ». Dès lors c'est la révélation totale, non pas sans doute fulgurante, éblouissant le monde d'un éclair soudain, mais progressive, comme la clarté du soleil ; « il nous a visités d'en haut, le Soleil levant, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ».

C'est cette apparition du Fils de Dieu sur terre qui a manifesté aux hommes la vie divine et ses secrets. « Dieu, personne ne l'a vu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a raconté. » Lui seul pouvait le faire ainsi ; seul il pouvait nous introduire dans

1. S. Jean Chrysostome, *De Incomprehensibili*, 5, 5 (P. G. 48, 740).

cette intimité. Jusque-là nous n'avions connu de Dieu que son action extérieure ; commune aux trois personnes, comme leur nature, elle ne pouvait nous révéler leur distinction. Maintenant nous allions connaître le mouvement de cette vie divine qui, du Père, s'épanche dans le Fils, et du Père et du Fils, dans le Saint-Esprit.

Jésus nous a fait connaître cette vie divine par son enseignement, mais plus encore par la manifestation de sa personne : « Celui qui me voit, voit mon Père », disait-il à Philippe au dernier jour de sa vie ; comme un miroir parfait il reflète le Père ; et plus on le pénètre lui-même, mieux on connaît le Père, mieux aussi l'on saisit la relation infiniment étroite qui relie l'un à l'autre le Père et le Fils.

Et l'on comprend mieux maintenant pourquoi le mystère de la Trinité est si cher à tout chrétien : c'est la grande révélation de Dieu. Quiconque n'a pas reçu cette confidence divine, n'est qu'un étranger ou, tout au plus, un serviteur ; c'est la condition des païens ou des Juifs, ce n'est plus celle des chrétiens : « Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître, mais je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. » Et non content de nous communiquer ces secrets, le Fils nous

introduit dans l'intimité du Père : « Qu'ils soient tous un, de même que toi, Père, es en moi, et moi en toi... que je sois en eux et toi en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité ».

Au début de son traité de la Trinité, saint Hilaire retrace la voie qu'il a suivie pour arriver à Dieu. Les philosophes païens ne lui avaient donné que des connaissances vulgaires et incertaines, sans l'élever au-dessus de lui-même, sans lui montrer Dieu. Dans les livres de Moïse, il avait rencontré la certitude et la haute doctrine qu'il cherchait : « J'y trouvai, dit-il, ce témoignage que Dieu se rend à lui-même : Je suis celui qui suis ; et j'ai admiré cette déclaration si expresse qui exprime l'incompréhensible connaissance de la nature divine sous une formule si bien adaptée à l'intelligence humaine. » Il poursuivit son étude, et reconnut l'immensité de Dieu, sa toute-puissance, sa beauté ; il vit aussi que ce Dieu juste et bon récompenserait ses serviteurs, après leur mort, dans une vie future. Il en était là de ses recherches et il ressentait déjà quelques fatigues, quand il commença à lire l'évangile de saint Jean : « Au commencement était le Verbe... » C'était un monde nouveau, le monde divin qui se révélait à lui : « Alors, dit-il, l'esprit est porté au-delà de ce qu'il comprend naturelle-

ment, et ce qu'il apprend de Dieu dépasse ce qu'il en soupçonnait... et l'âme, jusque-là troublée et anxieuse, découvre une espérance qu'elle n'attendait pas ». Dieu lui apparaît comme son Père, il lui promet de l'adopter comme son enfant ; et, pour guider ses efforts vers ce terme, le Verbe de Dieu s'incarne et s'offre à le conduire à son Père. Cette esquisse, tracée par un grand docteur et un grand saint, marque exactement la portée de cette révélation : le dogme de la Trinité manifeste en Dieu une vie que nulle créature n'eût soupçonnée, et elle propose aux chrétiens une espérance que nul n'eût osé rêver.

Ce dogme qui, à première vue, semble purement théorique et dont un incroyant ne peut soupçonner la portée religieuse, transforme donc en réalité toute la foi et toute l'espérance chrétienne. Il vaut la peine d'insister un peu sur ce fait : nulle considération n'est plus efficace pour nous faire aimer notre croyance et nous y attacher plus étroitement.

Dieu le Père. — Cette paternité, au sens propre et naturel, c'est la relation qui rattache la première personne de la sainte Trinité à la seconde : du Père, comme d'une source éternellement jaillissante, la nature divine s'épanche dans le Fils totalement, nécessairement et, en même temps, avec une complaisance sou-

veraine ; et le Père et le Fils, unis par la possession commune de cette nature unique, s'aiment l'un l'autre d'un amour infini, et cet amour est le Saint-Esprit. Cela est admirable, sans doute, mais comme cela semble loin de nous ! Le Père a tout donné à son Fils, que donnera-t-il à ses créatures ? et quelle part auront-elles à ces effusions de la vie divine, qui semble se refermer si jalousement sur elle-même ?

La réponse nous a été donnée à mainte reprise par le Christ et par les Apôtres : « Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons nommés enfants de Dieu et que nous le soyons en effet » (1 *Jo.* 3, 1) ; et encore : « Tous ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu, ceux-là sont les fils de Dieu ; car vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption, dans lequel nous crions : Abba ! Père ! Cet Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu ; or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ. » *Rom.* 8, 14-17). Le Christ nous a fait entrer à sa suite dans la famille divine, et lui, le Fils unique, veut être « le premier-né parmi beaucoup de frères » ; sans doute de lui à nous la différence reste infinie : il est le Fils par

nature, nous sommes des fils adoptés par grâce, mais encore est-il que cette adoption est véritable et nous fait vraiment par l'Esprit qui nous est donné, « participants de la nature divine ».

C'est là cette grandeur dont parlait saint Hilaire dans le texte cité ci-dessus, grandeur inespérée en effet et que les justes de l'Ancien Testament ne soupçonnaient pas. Origène écrit dans son *Traité de la Prière* (22, 1) : « Il vaudrait la peine de rechercher dans l'Ancien Testament si l'on peut trouver quelque part une prière s'adressant à Dieu comme Père ; pour le moment, nous avons cherché de notre mieux, sans rien trouver. Nous ne voulons pas dire que Dieu ne soit pas appelé Père, et ceux qui croient en lui, les enfants de Dieu ; nous disons seulement que nous n'avons trouvé aucune prière osant s'adresser à Dieu en le nommant Père, comme le Sauveur nous apprend ici à le faire ». Cette prière, que Jésus enseignait à ses disciples, commençait à former en eux ce cœur filial que le don de l'Esprit devait achever ; sans doute d'autres que des chrétiens pourront la réciter ; on pourra, dans un Parlement des religions, la faire redire par des hommes se réclamant de toutes les croyances de l'univers ; tous peuvent la répéter, mais un chrétien seul peut la comprendre : « nul ne connaît le Père sinon le Fils et ceux à qui le Fils veut le révéler ».

Dieu le Fils. — C'est en ce point que les conséquences du dogme de la Trinité sont le plus manifestes, parce que c'est sur ce point que ce sont surtout portés les efforts de l'Église et des Pères : contre tous ceux, Ariens ou autres, qui ont mis en péril cette doctrine, l'Église a montré bien des fois comment tout le salut des hommes en dépend. Le Fils de Dieu, prenant par l'incarnation la nature humaine, l'a élevée ainsi jusqu'à Dieu ; mais, s'il n'est pas Dieu lui-même, cette élévation est illusoire : « Si c'est une créature qui s'est faite homme, l'homme reste ce qu'il était et il n'y a plus pour lui d'union avec Dieu : » c'est l'argument favori de saint Athanase, et il y revient sans cesse[1]. On met en lumière la même vérité, si l'on considère la rédemption par la mort du Christ : c'est la révélation suprême de l'amour de Dieu ; et c'est aussi le fondement le plus assuré de notre espérance : « Dieu montre son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous. A plus forte raison donc, maintenant que nous sommes justifiés dans son sang, serons-nous sauvés par lui de la colère. Car si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison,

1. *Adversus Arianos, orat.* 2, 67, 69, 70 ; 3, 33, etc.

étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie » (*Rom.* 5, 8-10). Que reste-t-il de cet argument si pressant, si le Christ n'est pas vraiment et proprement le Fils de Dieu ? En vain voyons-nous dans la mort de Jésus la manifestation de l'amour du Père, en vain y cherchons-nous notre appui : si ce n'est pas son Fils que Dieu livre pour nous, que savons-nous de son amour ? Si c'est une créature qui a versé son sang sur la croix, que vaut cette rédemption[1] ?

Ces preuves sont très manifestes, mais elles supposent les autres dogmes fondamentaux du christianisme ; elles avaient un grand poids dans la controverse avec les Ariens qui croyaient encore à ces dogmes ; elles ont moins de force auprès de beaucoup de ceux qui aujourd'hui ne croient pas en la Trinité : pour eux,ou du moins pour la plupart d'entre eux, la rédemption, l'élévation de la nature humaine n'ont plus le sens ferme que leur donnait l'enseignement de saint Paul, que leur reconnaissait la foi traditionnelle des chrétiens. Ce n'est pas ici le lieu de construire une apologie intégrale du christianisme et d'établir l'un après l'autre tous les articles de

1. Ces considérations, tirées de la rédemption, sur l'amour que Dieu nous a montré en livrant pour nous son Fils, sur le prix du sang du Christ, sont chères à S. Augustin et il y revient souvent, par exemple *Serm.* 22, 9 (P. L. 38, 153).

notre *Credo*. Il suffira de remarquer tout ce que cette négation de la divinité du Fils de Dieu fait perdre à cette nouvelle théologie, même par rapport aux vérités religieuses qu'elle croit encore pouvoir préserver. Elle attache un grand prix à l'exemple du Christ : sa mort n'a plus pour elle la valeur d'un sacrifice rédempteur, elle reste un acte héroïque de dévouement et de piété ; sa vie entière est un modèle d'union à Dieu, d'esprit filial envers lui, d'amour du prochain. Tout cela est vrai, sans doute, bien qu'infiniment au-dessous de la réalité ; mais, à s'en tenir même à cette valeur exemplaire de la vie et de la mort du Christ, qui ne voit que ce modèle qu'on nous propose, en perdant sa divinité, a perdu la source la plus haute de son action sur les âmes ? Au dernier jour de sa vie mortelle, Jésus, voulant donner une grande leçon à ses apôtres, leur lave les pieds, et aussitôt après il leur dit : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez le Maître et le Seigneur, et vous dites bien, car je le suis ; si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes » (*Jo.* 13, 12-15). Le Christ, toujours si humble, a tenu à rappeler ici sa grandeur : il savait que l'ef-

ficacité de son exemple en dépendait. Quand l'apôtre saint Paul veut recommander aux chrétiens de Philippes l'humilité et les égards mutuels, il leur met sous les yeux l'exemple du Fils de Dieu : « Ayez en vous les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus. Existant dans la forme de Dieu, il ne regarda pas comme une proie l'égalité avec Dieu, mais il se dépouilla lui-même en prenant la forme de l'esclave et devenant semblable aux hommes... » (*Phil.* 2, 5-7). Ceux qui détournent leurs yeux de l'incarnation du Fils de Dieu, espèrent-ils trouver quelque part, pour soutenir leur vie religieuse, un exemple comme celui-là? Saint Augustin, rappelant dans ses *Confessions* tous les vains efforts qu'il faisait pour atteindre Dieu quand il ignorait encore le Christ, écrit : « Je cherchais par quelle voie j'arriverais à la force qui me rendrait capable de jouir de toi, et je ne la trouvais pas, jusqu'au jour où j'ai saisi le Médiateur de Dieu et des hommes, cet homme le Christ Jésus, qui est au-dessus de tout, Dieu béni dans tous les siècles » ; pendant ces longues recherches obscures et stériles, que pensait-il donc du Christ? « Je le tenais pour un homme d'une sagesse éminente et qui n'avait pas son égal, surtout parce que ce maître, né miraculeusement d'une vierge, semblait avoir reçu de Dieu une autorité ex-

ceptionnelle pour nous apprendre par son exemple à mépriser les avantages temporels et à poursuivre l'immortalité. Mais quel était le mystère du Verbe fait chair, je ne pouvais même pas le soupçonner. » (*Confessions*, 7, 18-19). C'était ce mystère qui devait être pour lui, qui est pour tout chrétien, la lumière et la force.

On objecte parfois qu'un Maître divin est trop loin de nous, et que, s'il est seulement l'un des nôtres, un simple homme comme nous, il nous est plus proche, plus uni, partant plus secourable. C'est une grande erreur : si Jésus-Christ n'était qu'un homme, il ne serait pour nous qu'un étranger ; sa vie se poursuivrait sans contact avec la nôtre, vie fermée et ramassée sur elle-même, comme tant d'autres qui se développent parallèlement à notre vie, qui peuvent la stimuler ou la meurtrir, mais qui ne la pénètrent jamais jusqu'à l'intime ; plus il serait grand et sage et héroïque, plus il serait loin de nous ; il ne nous prêterait pas plus d'appui que Platon ou Dante ou Shakespeare ou Bossuet. S'il est « notre inséparable vie », c'est qu'il est le Fils de Dieu ; c'est à cause de cela qu'il peut nous éclairer par sa lumière, nous guider par ses inspirations intérieures, nous élever par sa grâce, nous animer par sa vie ; c'est à cause de cela qu'il peut nous dire : « Je suis la vigne,

vous êtes les sarments ; celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. » C'est par ce dernier trait que la théologie du Fils de Dieu se rattache à celle de l'Esprit-Saint : dans le discours auquel appartiennent ces paroles le Christ promet à ses apôtres de ne les pas laisser orphelins, de revenir en eux, d'y faire sa demeure ; en même temps, il leur promet de leur envoyer ou de leur faire envoyer par son Père l'autre Paraclet, qui les guidera, les instruira, leur fera entendre tout ce que Jésus leur a dit pendant sa vie mortelle.

Dieu le Saint-Esprit. — Le rapprochement qui vient d'être rappelé, entre l'action du Fils de Dieu dans les âmes des chrétiens et celle du Saint-Esprit, éclaire déjà toute la théologie de l'Esprit-Saint : ainsi qu'on le verra avec plus de détail au cours de cette étude, cette comparaison, si fortement marquée par le Christ, montre que le Saint-Esprit, l'autre Paraclet, est une personne comme le Fils lui-même, qui est le premier Paraclet ; elle montre de plus que cette personne est égale à lui par sa dignité et l'efficacité de son action, puisque le départ même de Jésus est utile aux apôtres, en ce qu'il leur assure le bienfait de cette nouvelle présence.

Sans entrer maintenant dans le détail de ces preuves, contentons-nous de considérer d'ensemble ce dogme de la divinité du Saint-Esprit, comme nous l'avons fait pour les deux autres personnes, et d'en déterminer la portée sur toute la vie chrétienne.

Les Pères qui ont eu à défendre ce dogme contre l'hérésie d'Arius et de Macedonius insistent sur l'union intime du Verbe incarné et de l'Esprit-Saint : c'est par l'opération du Saint-Esprit que le Fils de Dieu est conçu par la Vierge Marie ; c'est l'Esprit de Dieu qui se repose sur lui au baptême ; c'est sous l'impulsion de cette Esprit que Jésus se retire au désert ; c'est par la vertu de cet Esprit qu'il chasse les démons et opère ses miracles : peut-on concevoir que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, agisse ainsi sous l'impulsion et par la vertu d'une créature[1] ? Ne faut-il pas au contraire reconnaître que l'union qui se manifeste de la sorte ici-bas dérive de l'union éternelle du Fils et de l'Esprit-Saint ?

Le rôle du Saint-Esprit se poursuit dans la Sainte Église tel qu'il apparaît dans l'Évangile : il agit sur chaque chrétien, toute proportion gardée, comme il agit sur le Chef de tous les chrétiens, sur le Christ : chacun d'eux doit naître de l'Esprit, sur chacun l'Esprit se

1. S. Cyrille Alex., *Thes.* 35 (P. G. 75, 616) ; S. Ambroise, *De Spiritu S.* 3, 1-2 (P. L. 16, 777).

repose, en chacun l'Esprit agit, l'éclairant, le guidant, le soulevant au-dessus de lui-même. De ces faits un argument se dégage, celui-là même que les Pères ont fait valoir pour la divinité du Fils et qu'ils appliquent semblablement à la divinité du Saint-Esprit : cette union à Dieu, le plus précieux privilège du chrétien, n'est qu'une illusion, si ce n'est pas un Dieu qui s'est incarné et qui a uni à Dieu notre nature ; de même, cette union n'existe plus, si ce n'est pas l'Esprit de Dieu qui nous anime et qui nous sanctifie[1]. On peut encore, à la suite des Pères, appliquer au Saint-Esprit une autre considération : si Jésus-Christ, disions-nous plus haut, n'est pas vraiment le Fils de Dieu, il nous est extérieur et étranger ; il ne peut nous être uni : il en va de même de l'Esprit-Saint : s'il n'est pas Dieu, tout ce que l'Écriture nous dit de son habitation dans nos âmes n'est qu'une figure de langage, et toute notre foi en sa présence n'est qu'une illusion : il n'y a qu'un Dieu qui puisse habiter dans une âme humaine[2].

Cette rapide esquisse fait déjà entrevoir combien la théologie du Saint-Esprit est intimement unie à celle du Fils de Dieu ; plus on avance dans cette étude et plus clairement on

1. S. Athanase. *ad Serap.* 1, 29 (P. G. 26, 597) : « Qui pourra vous unir à Dieu, si vous n'avez pas l'Esprit de Dieu lui-même ? »

2. Didyme, *De Trinitate*, 2, 6, 7 (P. G. 39,529).

perçoit que seule la lumière du Christ éclaire le mystère de la Trinité ; quiconque méconnaît ce mystère n'est pas disciple du Christ : c'était le premier mot de notre étude ; et de même nous pouvons dire maintenant : on pénètre, ou du moins on entrevoit ce mystère, dans la mesure où l'on connaît le Christ ; en se révélant à nous, il nous révèle le Père et il nous donne l'Esprit. La lecture plus attentive de l'Évangile ne fera que confirmer et préciser ces premières données. Mais, avant d'entrer dans ce détail, il faut contempler encore, non plus, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, chacune des trois personnes divines considérée isolément, mais la sainte Trinité, Dieu unique en trois personnes.

Un seul Dieu en trois Personnes. — Dans le symbole de saint Athanase, rappelé plus haut, on définit ainsi dès le premier mot la foi catholique : *Fides catholica haec est, ut unum Deum in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur*, et un peu plus loin : *Deus Pater, Deus Filius, Deus Spiritus Sanctus. Et tamen non tres Dii, sed unus est Deus.* C'est là une vérité primordiale qu'on ne peut à aucun moment perdre de vue. Comme on demandait à Notre-Seigneur quel est le premier précepte, il répondit aussitôt : « Ecoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est un Seigneur unique. » Ce verset du

Deutéronome était le premier mot de la prière quotidienne de tout Israélite ; c'est encore le premier article de la foi de tout chrétien.

Notre foi ne doit donc pas « confondre les personnes », mais elle ne doit pas non plus « diviser la substance », cette « unité incorporelle et immuable de la Trinité[1] ».

Si l'on demande comment nous pouvons croire à trois personnes divines sans croire à trois Dieux, nous ne prétendons pas sans doute donner une réponse qui fasse comprendre le mystère : il dépasse non seulement notre intelligence et celle de ceux qui nous interrogent, mais il dépasse toute intelligence créée : se sont là les « profondeurs de Dieu » que seul l'Esprit de Dieu peut sonder ; et sans doute nul homme, s'il a quelque sentiment de ce qu'est Dieu et ce qu'il est lui-même, ne sera surpris de rencontrer ici le mystère ; ce serait tout au contraire la marque la plus assurée d'une doctrine purement humaine et indigne de Dieu que la prétention d'éclairer jusqu'au fond la vie divine et de la rendre transparente à des yeux humains. Du moins a-t-on le droit de demander que notre foi ne se contredise pas elle-même : notre raison vient de Dieu ; elle est la lumière qui nous

1. S. Augustin, *De Trinitate*, 8, 15 : « Deitatem, quae non est creatura, sed est unitas Trinitatis incorporea et incommutabilis et sibimet consubstantialis et coaeterna natura. »

guide ; Dieu ne nous demande pas assurément de la renier et de nous aveugler.

Ramenée à ces exigences très légitimes, la question ici posée a toujours préoccupé les docteurs catholiques et ils n'ont pas manqué d'y répondre ; saint Augustin, écrivant sur ce point à un correspondant arien, le comte Pascentius, expose ainsi sa croyance et la nôtre : « Notre foi consiste à croire et à confesser que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu ; et cependant nous disons que celui qui est le Fils n'est pas le Père ; que celui qui est le Père n'est pas le Fils ; que celui qui est le Saint-Esprit n'est pas le Père ni le Fils. Car par ces noms est signifiée la relation par laquelle ils se rapportent les uns aux autres, non la substance par laquelle ils sont une seule chose. Car quand on dit père, on signifie seulement le père d'un fils ; et de même le nom de fils marque seulement la relation à un père ; et l'esprit, en tant qu'il exprime une relation, est seulement l'esprit de celui qui souffle (*spirans*), de même que celui qui souffle est ainsi appelé de l'esprit qu'il produit[1] ».

1. *Epist.* 238, 2, 14 (P. L. 33, 1043) : « Fides autem nostra est, Patrem et Filium et Spiritum Sanctum unum Deum credere et confiteri ; nec tamen eum qui Filius est, Patrem dicere ; nec eum qui Pater est, Filium ; nec eum qui Spiritus Patris et Filii est, aut Patrem aut Filium nuncupare. His enim appellationibus hoc significatur quo se ad invicem referuntur, non ipsa substantia qua unum sunt. Nam et pater cum dicitur, nonnisi alicuius filii dicitur ; et filius

Saint Hilaire avait déjà formulé la même réponse dans sa langue si nerveuse et si pleine : « Le Père et le Fils sont une seule substance puisqu'ils sont entièrement relatifs l'un à l'autre : *unum sunt qui invicem sunt*[1]. » Et les Pères grecs expriment fréquemment et fortement la même pensée[2].

Toute la théologie catholique ne fera sur ce

nonnisi alicuius patris intelligitur ; et spiritus secundum id quod ad aliquid refertur, spirantis alicuius est, et spirans utique spiritum spirans est. »

1. *De Trinitate*, 7, 32 (P. L. 10, 226-227) : « Duos itaque praedicet Deos, qui potest unum praedicare sine uno ; aut singularem Deum doceat, qui possit negare et unum uni per naturae virtutem et per sacramentum generationis et nativitatis non inesse... Non sunt naturarum significationes in naturae unius proprietate ; nec duos Deos Dei ex Deo veritas perficit, nec singularem Deum Dei patitur nativitas, nec non unum sunt qui invicem sunt. Invicem autem sunt, cum unus ex uno est... ».

2. Par exemple S. Grégoire de Nysse, *Quod non sint tres Dii* (P. G. 45, 133) ; S. Grégoire de Nazianze, *Orat.* 25, 16 (P. G. 35, 1221) ; S. Jean Damascène, *De Fide orthodoxa*, 1, 10 (P. G. 94, 837). On remarquera que ces affirmations fondamentales donnent le plus ferme appui au dogme de la procession du Saint-Esprit « a Patre Filioque » : dans la Trinité, la source unique de distinction se trouve dans les relations qui s'opposent mutuellement : si une relation de ce genre n'existe pas entre le Fils et le Saint-Esprit, ils ne sont plus distincts. Il est bien entendu d'ailleurs que, si le Fils est avec le Père le principe de la procession du Saint-Esprit, il reçoit cela du Père comme il en reçoit tout ; et par suite on peut dire également que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils (ainsi les Latins en général et, parmi les Grecs, S. Epiphane, Didyme, S. Cyrille d'Alexandrie), et qu'il procède du Père par le Fils (ainsi la plupart des Pères grecs) : ces deux formules ne s'opposent pas l'une à l'autre et sont toutes deux des expressions légitimes et véritables du dogme.

point que développer ces données : nulle distinction entre les personnes sinon en tant qu'elles s'opposent par leurs relations mutuelles ; dès lors il n'y a en Dieu qu'une nature unique, non pas d'une unité spécifique comme celle qui existe entre la nature de deux individus différents, de Pierre et de Paul, mais d'une identité numérique ; la nature divine, étant infinie, n'est pas susceptible d'être multipliée entre plusieurs sujets qui appartiendraient à une même espèce.

Comme la nature, l'opération est unique : quand on lit chez saint Jean, 5, 19 : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire à son Père ; car tout ce que fait le Père, le Fils le fait semblablement » ou encore : « Je ne puis rien faire de moi-même, » (*Ib.* 5, 30), on ne doit pas comprendre ces textes comme s'ils signifiaient seulement la parfaite obéissance du Christ : ils vont plus loin ; ils atteignent l'opération divine elle-même, qui est nécessairement commune au Père et au Fils ; et puisque le Père est le principe unique de la vie divine, il l'est aussi de l'opération : et par là encore nous nous trouvons ramenés à l'unité divine : « La Trinité, écrit saint Athanase, est naturellement indivisible et son opération est une, car le Père fait tout par le Verbe dans l'Esprit-Saint et ainsi est sauvegardée l'unité de la sainte

Trinité ; et ainsi c'est un seul Dieu qui est prêché par l'Église, le Dieu qui est au-dessus de tout, qui pénètre tout, qui est dans tout[1] ».

On aime sans doute à relire ici les textes des Pères : en face de ce mystère qui nous dépasse infiniment et vers lequel pourtant doit tendre toute notre vie, on est heureux de pouvoir se guider à la lumière de la tradition catholique, dont ces grands docteurs

1. *Ad Serapionem*, 1, 23 (P. G. 26, 596).

Sur ce sujet difficile et capital on lira encore volontiers un texte de S. Augustin ; on y retrouvera, sous une forme admirablement vive et frappante, les considérations qui viennent d'être développées ; commentant devant son peuple *Jo.* 8, 26-27, il lui dit : « Interrogant nos aliquando infideles et dicunt : Patrem quem dicitis, Deum dicitis ? Respondemus : Deum. Filium quem dicitis, Deum dicitis ? Respondemus : Deum. Spiritum Sanctum quem dicitis, Deum dicitis ? Respondemus : Deum. Ergo, inquiunt, Pater et Filius et Spiritus Sanctus tres sunt Dii ? Respondemus : Non. Turbantur, quia non illuminantur ; cor clausum habent, quia clavim fidei non habent. Nos ergo, fratres, fide praecedente, quae sanat oculum cordis nostri, quod intelligimus sine obscuritate capiamus ; quod non intelligimus sine dubitatione credamus : a fundamento fidei non recedamus, ut ad culmen perfectionis veniamus ». Le principe ainsi établi, il en donne cette explication : « Quod Pater ad se est, Deus est ; quod ad Filium est, Pater est. Quod Filius ad seipsum est, Deus est ; quod ad Patrem est, Filius est... Hoc solum numerum insinuant, quod ad invicem sunt, non quod ad se sunt. Quia enim Deus Pater ad se est Deus simul cum Filio et Spiritu Sancto, non sunt tres Dii ; quia ad se est omnipotens simul cum Filio et Spiritu Sancto, non sunt tres omnipotentes ; quia vero non ad se est Pater, sed ad Filium ; nec Filius ad se est, sed ad Patrem ; nec Spiritus ad se, in eo quod dicitur Spiritus Patris et Filii ; non est quid dicam tres, nisi Patrem et Filium et Spiritum Sanctum unum Deum, unum omnipotentem ». (*In Ioannem, tract.* 39, 3-4. — P. L. 35, 1682-1683).

sont les représentants les plus autorisés. Leur témoignage, dont l'origine est si diverse, venant de toutes les chrétientés de l'Orient et de l'Occident, dont la signification est si unanime, nous apporte manifestement non pas le sentiment d'une école théologique, mais la foi commune de l'Église. Cette impression se confirme quand on remarque chez tous ces Docteurs, saint Athanase comme saint Hilaire, saint Grégoire de Nazianze comme saint Augustin, le souci constant de s'appuyer sur la tradition antérieure et sur l'Écriture, et l'assurance de pouvoir le faire sans craindre d'être contredits : « Voyez, disait saint Athanase à ses contradicteurs, nous pouvons établir que notre doctrine a été toujours transmise de Pères en Pères ; mais, vous, nouveaux Juifs et disciples de Caïphe, quels Pères pouvez-vous nous montrer comme ayant tenu ce que vous enseignez maintenant »[1] ? De là vient le caractère de l'hérésie arienne : elle a pu séduire des théologiens et faire des ravages dans des écoles, mais elle ne s'est appuyée d'abord que sur une coterie de lettrés[2],

1. *De decretis Nic. syn.*, 27 (P. G. 25, 465).

2. Cf. Newman, *Causes of the Rise and Successes of Arianism* (*Tracts theological and ecclesiastical*, p. 143) : « The Arianism of the fourth century was not a popular heresy. The laity, as a whole, revolted from it in every part of Christendom. It was an epidemic of schools and of theologians, and to them it was mainly confined. It did not spread among the parish priests and their flocks, or the great body of the

puis sur des cabales de courtisans. De là aussi chez les chefs de la secte le soin de garder autant que possible une terminologie traditionnelle, trompant ainsi le peuple qui ne soupçonnait pas que, sous les formules qu'avait créées la foi de l'Église, on cachât une doctrine nouvelle, opposée à cette foi[1].

Ces Pères du IV^e^ siècle ne sont donc pas des novateurs ; dans leur doctrine nous percevons l'écho fidèle de la perpétuelle tradition de l'Église ; et quand, sur ce dogme capital de l'unité de la substance et de la trinité des personnes, nous les voyons exposer et expliquer la foi avec tant de force et tant d'unanimité, nous pouvons être assurés de trouver là non la conception personnelle d'un théologien, mais l'expression authentique de la doctrine révélée. Au reste, cette vue si profonde et si féconde, qui perçoit dans les relations mutuelles des personnes divines la source

monks; though, as time went on, it gained a certain portion of some of the larger towns, and some monastic communities ».

1. S. Hilaire, *Contra Auxent.*, 6 (P. L. 10. 613) se plaint de cette fraude qui abuse de la bonne foi du peuple : « Huius quidem usque adhuc impietatis fraude perficitur, ut iam sub antichristi sacerdotibus Christi populus non occidat, dum hoc putant illi fidei esse, quod vocis est. Audiunt Deum Christum ; putant esse quod dicitur. Audiunt Filium Dei ; putant in Dei nativitate inesse veritatem. Audiunt ante tempora ; putant idipsum ante tempora esse, quod semper est, Sanctiores aures plebis, quam corda sunt sacerdotum. »

unique de leur distinction, n'est pas éclairée seulement par la tradition, mais aussi par le témoignage de l'Écriture. C'est cette lumière qui a guidé les Pères: ils ont pris le point de départ de leurs recherches dans les noms mêmes des personnes divines tels que le Christ nous les a révélés: le Père et le Fils[1]; ils ont suivi la voie que le Seigneur leur ouvrait par ses déclarations si expresses : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire à son Père ».

Et la personne même du Fils de Dieu, telle qu'elle se manifeste dans l'Évangile, est plus révélatrice encore que ces paroles. Ce qu'il affirme à plusieurs reprises, « Mon Père et moi nous sommes une seule chose », ou encore, s'adressant à son Père : « Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi », c'est une réalité

1. Les Ariens, au lieu de dire « Père », préféraient dire « incréé » ou « inengendré » (ἀγέννητος). S. Athanase repousse ainsi cette prétention : « Autant le Logos diffère des choses créées, autant et plus diffèrent les expressions « Père » et « incréé ». En effet ce dernier terme n'est pas scripturaire, il est suspect par ses ambiguïtés, de sorte qu'on en peut donner plusieurs interprétations différentes. Le nom de « Père » est simple, scripturaire, plus vrai et vise seulement le Fils. On a été chercher « incréé » chez les Grecs qui ne connaissaient pas le Fils ; « Père » nous a été révélé gracieusement par Notre-Seigneur » (*Contra Arianos*, 1, 34 ; P. G. 26, 81). On remarquera les deux arguments mis en avant par S. Athanase : il faut préférer le nom de « Père » parce que l'Écriture même nous le révèle et parce qu'il marque le rapport avec une autre personne divine : le Fils.

profonde dont toute sa vie témoigne. C'est, de la part du Père, un épanchement total, la remise entre les mains du Fils de tout ce qu'il a et de tout ce qu'il est : sa puissance, son domaine souverain, son action dans le monde, sa vie même, il lui livre tout. Et le Fils, qui tient tout cela entre ses mains, le tient comme venant de son Père : c'est chez lui une dépendance intime qui dépasse tout ce que nous connaissons ici-bas : un disciple peut imiter son maître, se pénétrer de ses pensées, se dévouer à son service ; un fils peut donner pour but à toute sa vie de seconder et de poursuivre l'œuvre de son père en s'effaçant derrière lui ; mieux encore, un chrétien peut consacrer tout ce qu'il a de force, d'amour, d'adoration au service de son Père du ciel et à l'avènement de son règne. Tout cela n'est rien, comparé à cette dépendance absolue du Fils de Dieu vis-à-vis de son Père. Dans ces exemples de dévouement humain que nous citions, on constate toujours que ce don de soi n'est pas total et qu'il y a toujours, au fond de l'âme, quelque chose qui est elle-même et qu'elle ne peut donner. Chez Jésus, plus nous pénétrons profondément dans sa vie, plus nous la sentons orientée vers un autre et dépendante de lui ; dirons-nous qu'il se donne? c'est trop peu; il ne se possède pas lui-même, mais sans cesse il reçoit dans sa

plénitude la vie, la grâce, la lumière, qui, du Père, se répand en lui.

Tel est, autant que nous pouvons l'entrevoir et le décrire, le mystère du Fils de Dieu et de ses relations avec le Père : c'est là ce qui apparaît dans l'Évangile ; c'est là ce que la théologie catholique a étudié et analysé. Si parfois la poussière des controverses nous semble dessécher tout cela, détournons-nous de ces querelles, laissons à leurs disputes les Ariens et les autres hérétiques, et attachons-nous à cette source d'eau vive ; nulle n'est plus haute, nulle n'est plus féconde en fruits de religion. Quand Dieu ne se manifeste à nous que par ses œuvres, nous sommes déconcertés par le spectacle de cette majesté si lointaine et si solitaire. Tout a été fait par lui et tout tend vers lui ; mais lui-même, Créateur et Fin de toute chose, ne peut faire de ses créatures le terme dernier de son action et de sa vie ; indépendant de tout, se suffisant pleinement à lui-même, il est à lui-même la source totale et aussi la fin suprême et nécessaire de son action. Sans doute, cette indépendance est admirable et nous donne de Dieu l'idée la plus haute ; et quand ensuite nous reportons nos regards sur nous-mêmes, nous comprenons mieux le souverain désintéressement de l'action créatrice : si Dieu nous a créés, ce n'est pas qu'il ait eu besoin de nous : c'est qu'il a

voulu faire des heureux et avoir sur qui reposer ses dons. Encore une fois tout cela est admirable et, en face d'une telle majesté, on ne peut qu'adorer et se prosterner ; mais, en même temps, on se sent accablé par cette grandeur et ce mystère : quel est donc le secret de cette vie, infiniment distante de toute autre, et qui se révèle en même temps si prodigue de bonté pour des êtres dont elle n'a rien à attendre ?

Le Fils de Dieu a répondu à cette question en révélant le mystère de la Trinité : cette nature divine, qu'on ne pouvait connaître jusque-là que de l'extérieur, par ses œuvres, il nous la montre en elle-même, dans la fécondité de sa vie ; Dieu nous paraissait solitaire, et nous apercevons en lui cette société bienheureuse du Père, du Fils, du Saint-Esprit ; nous disons société, et nous sentons en même temps combien ce terme est impropre pour désigner l'ineffable union de ces trois personnes qui ne sont qu'une seule nature, qu'un seul Dieu. Elles sont distinctes réellement les unes des autres ; mais cette distinction n'existe que dans ces relations qui les opposent entre elles et qui en même temps les relient entre elles ; ces relations sont si nécessaires que nulle de ces personnes ne peut non seulement exister mais même se concevoir sans les autres : le Père ne se conçoit pas sans le Fils, pas plus

que le Fils sans le Père, que le Père et le Fils sans le Saint-Esprit qui est leur amour mutuel. Il n'y a là nulle succession, nulle évolution, mais seulement une vie éternelle qui s'épanche irrésistiblement et dans un amour infini. Que dire en face d'une telle révélation, sinon la parole de l'apôtre qui a le plus intimement pénétré ce mystère : « Dieu est amour. »

Saint Jean ajoute aussitôt : « Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui. » Ce mystère en effet n'est pas seulement proposé à notre contemplation ; ce serait déjà une grâce singulière que la révélation de ce secret ; mais Dieu va plus loin : il nous invite à entrer dans cette société intime du Père, du Fils et de l'Esprit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » Ainsi, tandis que Dieu apparaît à la raison naturelle si solitaire et si lointain, la foi découvre en lui des échanges infinis d'amour et introduit le chrétien dans cette vie ; dès ici-bas la grâce l'y convie : « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ et l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous » ; et au ciel ce sera la participation éternelle à cette vie divine.

De cette foi en la Trinité les chrétiens recueillent encore un autre fruit : «Qu'ils soient

un comme nous sommes un », demandait le Christ à son Père. C'est là sans doute un idéal qui nous dépassera toujours infiniment, mais qui toujours aussi doit nous entraîner plus près du but : c'est ainsi que Jésus disait à ses disciples : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Dans les deux cas, ce qu'il propose à notre imitation, c'est un but infiniment distant, mais aussi infiniment enviable : nous ne serons jamais parfaits comme Dieu l'est, mais nous y devrons toujours tendre ; de même notre union mutuelle ne sera jamais qu'une concorde morale, lointaine image de l'unité de la nature divine ; mais c'est vers cette unité qu'elle tendra comme vers le terme idéal que le Christ assigne à ses efforts. Saint Augustin aime à rappeler ici le texte de saint Paul (*Ephes.* 4, 3) exhortant ses fidèles à « garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix » : en Dieu, dit-il, ce lien c'est l'Esprit-Saint lui-même, l'Amour réciproque qui unit le Père et le Fils ; nous devons imiter cette union et nous attacher ainsi à Dieu et les uns aux autres ; et cette paix divine, qui surpasse tout sentiment, sera le modèle idéal de la paix qui ici-bas unira entre eux tous les chrétiens[1].

1. *De Trinitate*, 6, 5, 7 (P. L. 42, 927-928) ; *Epist.* 238, 3, 16 (32, 1044).

CHAPITRE II

LA RÉVÉLATION DE LA TRINITÉ
dans la vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

§ 1

En commençant cette esquisse, nous constatations l'importance capitale que le dogme de la Trinité a pour les chrétiens : dès les origines de l'Église il joue ce rôle : il donne à la foi chrétienne son caractère distinctif et dans le sacrement de l'initiation, le baptême, il apparaît au premier plan : il est explicitement marqué par la formule du baptême, il est rappelé par la triple immersion, il est solennellement professé par le néophyte dans le symbole de foi que l'Église lui propose et qu'il récite.

Si l'on recherche l'origine de cette croyance, on constate d'abord qu'elle est exclusivement chrétienne ; bien d'autres dogmes ont été reçus par l'Église du judaïsme : ainsi l'unité divine, la création du monde par Dieu, la foi dans l'avènement du règne de Dieu et dans la venue du Messie ; il est vrai, même sur ces

points la lumière du Christ a projeté des clartés nouvelles, et l'on peut dire qu'il n'est pas un seul article de la foi juive que le christianisme n'ait élevé et transfiguré. Mais ici il ne s'agit pas seulement d'une élévation ou d'une illumination nouvelle ; il y a vraiment la révélation d'un mystère jusque-là inconnu : et c'est une des raisons pour lesquelles le dogme de la Trinité est distinctif de la foi chrétienne et l'oppose au judaïsme ; les Pères en ont eu clairement conscience et l'ont souvent répété : les Juifs n'ont connu que l'unité divine, la révelation de la Trinité était réservée aux chrétiens.

De ceci on ne conclura pas que l'Ancien Testament n'ait aucunement préparé les âmes à cette révélation. Avant même d'étudier le détail des textes, et rien qu'à considérer la marche ordinaire de la Providence, on peut juger qu'une négation si absolue a peu de chances d'être vraie. Dieu ne procède pas ainsi par révolution soudaine : « le royaume de Dieu est semblable à la semence » : c'est la loi constante de son développement, au temps des patriarches et des prophètes, comme maintenant aux jours de l'Évangile. N'en va-t-il pas ainsi dans la vie de chaque homme, de ceux surtout qui sont plus dociles à l'action divine? Longtemps à l'avance Dieu dépose dans leur vie des germes qui se développeront plus tard ;

eux-mêmes remarquent rarement cette action discrète ; mais, quand le grain a grandi et est devenu un arbre, ils aiment à repasser dans leurs souvenirs toute l'histoire de sa croissance, depuis le premier jour où le grain fut semé. N'est-ce pas, par exemple, ce que nous constatons dans les souvenirs des apôtres, tels qu'ils nous ont été transmis par l'Évangile ? « L'Esprit vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit » ; cette promesse du Christ s'est accomplie en eux, l'Esprit a ramené à leur mémoire les enseignements du Seigneur longtemps si mal compris, et le détail même de ces premières rencontres avec Jésus, dont jadis ils avaient été si loin de soupçonner la valeur et la conséquence sur leur vie.

Ainsi a fait l'Église : ayant conscience d'être le véritable Israël, elle a considéré comme son histoire à elle tout le passé du peuple de Dieu ; elle a aimé à y suivre l'action divine préparant peu à peu les voies du Christ. Et connaissant par sa propre expérience le terme où tendait ce long travail, elle a saisi la signification intime de bien des faits et de bien des textes. Dans les justes de l'Ancien Testament elle a reconnu des figures, très lointaines, sans doute et très incomplètes, du Juste qui devait venir ; en rapprochant les unes des autres toutes ces images fragmentaires, elle a reconstitué comme une esquisse

de celui qu'elle connaissait si bien et dont les Juifs avaient à peine soupçonné les traits. Nous ne pouvons ici reprendre tout ce travail. Nous ne pouvons non plus relever dans les livres de l'Ancien Testament les quelques textes où les Pères ont trouvé comme un pressentiment de la révélation de la Trinité. Ce serait même déborder le cadre de cette esquisse que de retracer toute l'histoire des conceptions religieuses qui devaient, après l'apparition du Christ, se transformer à son contact et se développer dans le sens de la théologie trinitaire : ainsi la conception de la Parole de Dieu ou celle de l'Esprit de Dieu. L'une et l'autre prendront dans la théologie chrétienne une importance considérable, et déjà dans la religion juive elles apparaissent assez nettement ; mais elles n'ont pas encore le caractère de personnalités distinctes, elles ne le prendront que dans le Nouveau Testament ; il sera temps de les considérer quand nous étudierons la révélation du Christ et des apôtres.

Il est, par contre, deux conceptions religieuses dont le développement est plus rapide : l'idée du Messie et celle de la Sagesse. L'une et l'autre sont encore, à l'époque que nous condérons ici, enveloppées de bien des ombres ; des caractères essentiels, comme la divinité du Messie et la personnalité de la

Sagesse, ne seront définitivement arrêtés que par le christianisme ; cependant l'une et l'autre ont dans la théologie juive un assez haut relief pour attirer notre attention ; et elles joueront dans la religion chrétienne un rôle si important qu'il est utile d'en indiquer dès maintenant la signification et la portée.

On sait quelles étaient les espérances messianiques d'Israël : s'appuyant sur les promesses divines, il comptait que le règne de Iahvé s'établirait sur l'humanité tout entière : ce ne serait pas une domination brutalement imposée par la conquête, ce serait une royauté librement acceptée par tous les hommes. A l'établissement de ce règne Israël tout entier travaillerait ; mais dans son sein se distingue un homme élu de Dieu, fils de David, qui gagnerait tous les peuples à Iahvé et les gouvernerait en son nom. Ce Messie, c'est-à-dire cet homme oint de Dieu, est représenté par certains prophètes sous des traits si augustes qu'ils dépassent manifestement le niveau commun de l'humanité : Isaïe (9, 5) célèbre son berceau en l'appelant « merveilleux conseiller, Dieu fort, père à jamais, prince de la paix » ; Michée (5, 1) le chante comme celui « dont l'origine est ancienne, et remonte aux jours de l'éternité » ; Daniel le représente comme le juge souverain et le roi éternel : « J'étais toujours spectateur de ces appari-

tions nocturnes, et voici venir sur les nuages du ciel comme un fils d'homme, et il parvint jusqu'à l'ancien des jours et on le lui présenta. Et il lui fut donné pouvoir, et gloire, et royauté, et tous les peuples, nations et langues le servirent. Son pouvoir est un pouvoir éternel qui ne lui sera point enlevé, et son règne est un règne qui ne sera pas détruit ». (*Dan.* 7, 13-14). Au jour le plus solennel de la vie du Christ, on l'entendra faire appel à ce texte devant ses juges et se l'appliquer : « Bientôt vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance et venant sur les nuées du ciel » (*Matth.* 26, 64). Cette prophétie d'ailleurs avait trouvé un écho dans le judaïsme : on lit au livre d'Hénoch, 46 :

« Là je vis quelqu'un qui avait une tête de jours, et sa tête était comme de la laine blanche ; et avec lui un autre dont la figure avait l'apparence d'un homme, et sa figure était pleine de grâce, comme un des anges saints : J'interrogeai l'ange qui marchait avec moi, et qui me faisait connaître tous les secrets, au sujet de ce Fils de l'homme : Qui est-il, et d'où vient-il ? Pourquoi marche-t-il avec la Tête des jours ? Il me répondit et me dit : C'est le Fils de l'homme, qui possède la justice et avec lequel la justice habite, qui révélera tous les trésors des secrets, parce que le Seigneur des esprits l'a choisi, et son sort a vaincu par le droit devant le Seigneur des esprits pour l'éternité. Le Fils de l'homme que

tu as vu fera lever les rois et les puissants de leurs couches, et les forts de leurs sièges ; et il rompra les reins des forts, et il brisera les dents des pécheurs... »

Un peu plus bas (48), le voyant contemple encore le Fils de l'homme et le décrit sous des traits manifestement surhumains :

« A ce moment, ce Fils de l'homme fut nommé auprès du Seigneur des esprits, et son nom fut nommé devant la Tête des jours. Et avant que le soleil et les signes fussent créés, avant que les étoiles du ciel fussent faites, son nom fut nommé devant le Seigneur des esprits. Il sera un bâton pour les justes, afin qu'ils puissent s'appuyer sur lui et ne pas tomber ; il sera la lumière des peuples, et il sera l'espérance de ceux qui souffrent dans leur cœur. Tous ceux qui habitent sur l'aride se prosterneront et l'adoreront ; et ils béniront et ils glorifieront et ils chanteront le Seigneur des esprits. Et c'est pour cela qu'il a été élu et caché devant le Seigneur avant la création du monde et pour l'éternité. La sagesse du Seigneur des esprits l'a révélé aux saints et aux justes, car il a conservé la part des justes parce qu'ils ont haï et méprisé ce monde d'injustice et qu'ils en ont haï toute l'œuvre et les voies au nom du Seigneur des esprits ; car c'est par son nom qu'ils seront sauvés, et il est le vengeur de leur vie. »

Sans doute, à l'époque où parut Notre-Seigneur, cette conception transcendante du

Messie n'est pas universelle ni exclusive ; dans d'autres apocalypses apocryphes rédigées à cette date, le Messie joue un rôle beaucoup plus humble ou même disparaît entièrement ; et par réaction contre le christianisme, le judaïsme se détournera de plus en plus de ces hautes conceptions[1]. Mais les textes précédents suffisent à montrer que ces espérances étaient vivaces à l'heure où parut le Christ ; ils éclairent aussi les textes évangéliques où Jésus se présente comme le Fils de l'homme et donne ainsi à entendre et son rôle de Messie et sa dignité personnelle.

A côté de cette conception du Messie on en rencontre une autre, fort diverse et développée dans d'autres milieux mais dont l'influence sur la théologie trinitaire a été plus grande encore : c'est la conception de la Sagesse. On la rencontre dans le livre de Job (ch. 15 et 28), et dans le livre de Baruch (ch. 3 et 4), mais elle est surtout développée dans les livres sapientiaux, et c'est là aussi que l'on relève non seulement des considérations pratiques

1. Vers le milieu du II[e] siècle, S. Justin fait dire au Juif Tryphon : « Nous tous nous attendons un Christ qui sera un homme d'entre les hommes » (*Dial.* 49) ; et un siècle plus tard Origène écrit : « Jamais un Juif ne conviendra qu'un prophète a prédit la venue d'un Fils de Dieu : ce qu'ils disent, c'est qu'un jour viendra le Christ de Dieu ; et ils nous attaquent d'ordinaire précisément sur ce Fils de Dieu, niant qu'il existe et que jamais prophète en ait parlé » (*Contra Celsum*, 1, 49).

et morales, mais encore des indications théologiques d'une haute signification. Dans les *Proverbes*, la Sagesse est décrite comme appelant tous les hommes à son école et leur promettant de grands biens :

« C'est au sommet des hauteurs, sur la route, à la jonction des chemins, qu'elle se place ; près des portes, à l'entrée de la ville, là où passe la foule, elle fait entendre sa voix : Hommes, c'est vous que j'appelle ; je m'adresse aux enfants des hommes. Simples, apprenez la prudence : insensés, apprenez le bon sens. Ecoutez, car j'ai à dire des choses magnifiques, et mes lèvres s'ouvrent pour enseigner le bien... » (8, 2-6).

Après avoir fait entendre cet appel, elle se présente ainsi elle-même :

Iahvé m'a formée au commencement de ses voies, avant ses œuvres, jadis. Avant les siècles, j'ai été établie, dès le commencement, avant l'origine de la terre. Il n'y avait point d'abîmes quand je suis née, point de sources chargées d'eaux. Avant que les montagnes fussent fondées, avant les collines, je suis née, lorsqu'il n'avait encore fait ni la terre, ni les champs, ni les premiers grains de la poussière du globe. Lorsqu'il établit les cieux, j'étais là ; lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme ; lorsqu'il fixa une limite à la mer, pour que les eaux ne transgressent pas son ordre ; lorsqu'il affermit les fondements de la terre, j'étais avec lui comme une enfant ; j'étais chaque jour ses délices :

jouant sans cesse en sa présence, jouant sur le globe de la terre (8, 22-31).

Puis, ayant ainsi retracé son rôle près de Iahvé avant même la naissance du monde, la Sagesse appelle de nouveau les hommes à son école :

« Et maintenant, mes fils, écoutez-moi ; heureux ceux qui gardent mes voies !... Celui qui me trouve a trouvé la vie ; il obtient la faveur de Iahvé. Mais celui qui m'offense blesse son âme ; ceux qui me haïssent aiment la mort » (8, 32-36).

Dans le chapitre qui suit, la Sagesse est représentée comme ayant préparé un grand festin dans un palais qu'elle vient de bâtir ; elle y convie tous les ignorants, tous les insensés afin de leur communiquer l'intelligence et la vie. La scène rappelle la parabole évangélique du festin. En face, un autre tableau : la folie appelle aussi tous les passants ; elle les convie à sa table, dans sa maison : « Les eaux dérobées sont douces, leur dit-elle, le pain du mystère est agréable » (9,17).

Dans tout ce morceau il faut faire assurément la part très large à la personnification poétique : Dame Folie n'est pas une hypostase, bien qu'elle appelle les fous dans sa maison ; et le festin préparé par la Sagesse, ses invitations et ses promesses pourraient être interprétées aussi comme une allégorie poétique ; mais le

discours que l'auteur sacré lui prête, le rôle qu'il lui reconnaît, dès avant la création, près de Iahvé ont un autre caractère : ce ne sont pas là évidemment des imaginations poétiques, mais des affirmations religieuses, et les autres livres sapientiaux, qui reprennent et confirment ces données, leur assurent encore plus de valeur. On lit dans l'*Ecclésiastique* (24,1...) :

« La Sagesse se loue elle-même, et se glorifie au milieu de son peuple. Elle ouvre la bouche dans l'assemblée du Très-Haut, et se glorifie en présence de sa Majesté : Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, et comme un brouillard je couvris la terre. J'établis ma tente sur les hauteurs les plus élevées, et mon trône sur une colonne de nuée. Seule j'ai parcouru la voûte du ciel, et je me suis promenée dans les profondeurs de l'abîme. Dans les flots de la mer et sur toute la terre, dans tout peuple et sur toute nation j'ai exercé l'empire. Parmi tous j'ai cherché un lieu de repos, et dans quel domaine je devais habiter. Alors le Créateur de toutes choses me donna ses ordres, et celui qui m'a créée fit reposer ma tente ; et il m'a dit : Habite en Jacob, aie ton héritage en Israël. Dès le commencement et avant tous les siècles j'ai été créée, et je ne cesserai pas d'être jusqu'à l'éternité. J'ai exercé le ministère en sa présence dans le tabernacle, et ainsi j'ai fixé mon séjour en Sion. »

Cette théologie de la Sagesse se retrouve dans le livre alexandrin de la *Sagesse de*

Salomon; là encore, comme dans les *Proverbes* et l'*Ecclésiastique*, ce sont les règles pratiques de morale qui attirent surtout l'attention de l'auteur; mais là aussi, et avec plus de netteté, s'affirme la croyance en la Sagesse comme en une personne intimement unie à Dieu, et agissant dans la création et plus particulièrement dans l'humanité : « elle habite avec Dieu et le Seigneur de toutes choses l'aime; car c'est elle qui initie à la science de Dieu et qui choisit parmi ses œuvres » (8,3-4); elle guide les hommes et elle a conduit le peuple élu avec une sollicitude pleine de puissance et de bonté (ch. 10); elle est « l'ouvrière de tout ce qui existe » (8,6). « Elle est le souffle de la toute-puissance de Dieu, une pure émanation de la gloire du Tout-Puissant, aussi rien de souillé ne peut tomber sur elle. Elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de l'activité de Dieu et l'image de sa bonté. » (7,25-26).

On sait comment l'auteur de l'épître aux Hébreux (1,3) a repris plusieurs de ces expressions pour les appliquer au Fils de Dieu; sans doute ces termes de « souffle », d' « émanation », de « splendeur », de « miroir », ne sont que des métaphores et ne peuvent que nous suggérer une idée bien lointaine de la réalité divine; mais elles se complètent et se corrigent l'une l'autre et, considérées d'en-

semble, elles expriment fortement l'union intime et nécessaire qui relie Dieu à sa Sagesse. C'est par là qu'elles contribueront à fixer la tradition chrétienne : dans la controverse anti-arienne les Pères aimeront à s'appuyer sur ces textes de la *Sagesse*, éclairés et précisés par l'épître aux Hébreux.

Le seul rapprochement de ces deux documents marque le lien qui unit ici l'Ancien Testament au Nouveau ; à coup sûr on ne peut prétendre que, dans les livres sapientiaux, la théologie de la Trinité soit déjà formée ; mais on y doit reconnaître quelques-uns des traits qui contribueront à déterminer la conception du Fils de Dieu. Cette influence se reconnaît non seulement dans l'épître aux Hébreux, mais ailleurs encore chez saint Paul (I *Cor.* 1,24; 30; *Col.* 1,16-17) et dans le prologue de saint Jean [1]. Cependant il suffit de comparer entre eux ces deux séries de textes pour en saisir la différence : la théologie de la Sagesse, si haute et si suggestive qu'elle soit, ne se précise et ne prend corps qu'après la révélation du Fils de Dieu incarné en Jésus-

1. M. Rendel Harris, dans ses recherches très intéressantes sur *The Origin of the Prologue to St John's Gospel* (Cambridge, 1917) a essayé de remonter plus haut encore dans cette voie : il estime que, dès la première génération des disciples, Jésus a été identifié avec la Sagesse, et il pense que cette identification a peut-être sa source dans une affirmation directe et explicite de Jésus : Je suis la Sagesse. Ce dernier point me paraît bien difficile à établir.

Christ. Pour guider sûrement la foi vers un terme si mystérieux, il ne fallait rien moins que cette apparition même de Dieu et l'effusion du Saint-Esprit à la Pentecôte. La lecture de l'Évangile suffit d'ailleurs à monter combien, malgré cette longue préparation accordée au peuple de Dieu, les âmes étaient loin de pouvoir porter le plein éclat de la lumière divine ; leurs faiblesses, leurs scandales, leur aveuglement en face de Jésus-Christ est un des spectacles les plus tristes de l'histoire religieuse de l'humanité ; mais c'est par là qu'éclate le mieux l'admirable bénignité de notre Sauveur : « Voilà mon Serviteur que j'ai choisi ; mon bien-aimé en qui mon âme s'est complue ; je ferai reposer sur lui mon Esprit, et il annoncera la justice aux nations. Il ne disputera point, il ne criera point, on n'entendra pas sa voix sur les places publiques. Il ne brisera pas le roseau froissé et n'éteindra pas la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il ait fait triompher la justice. En son nom les nations espéreront. » (*Math.* 12, 18-21).

§ 2.

Saint Paul, écrivant aux Éphésiens, leur disait : « Vous avez sans doute été informés de l'économie de la grâce de Dieu, qui m'a été donnée pour vous ; vous savez que c'est par

révélation que le mystère m'a été manifesté, tel que je viens de l'écrire brièvement ; et en me lisant vous pouvez reconnaître l'intelligence que j'ai du mystère du Christ ; qui, en d'autres temps, n'a pas été manifesté aux hommes aussi clairement qu'il a été révélé maintenant à ses saints apôtres et prophètes » (*Ephes.* 3, 2-5). Ce mystère c'est le salut, c'est « la richesse incompréhensible du Christ » et tous les biens qu'il communique à ses fidèles : tout cela est l'objet d'une révélation nouvelle, et l'apôtre comme ses fidèles ont conscience de connaître tout cela beaucoup mieux que les hommes qui les avaient précédés.

L'historien ne peut aujourd'hui que confirmer ce jugement des premiers chrétiens : entre eux et leurs devanciers la distance est immense ; un fait nouveau est survenu qui a éclairé et transfiguré toute la foi religieuse de l'humanité : « Après avoir parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils ». Mais cette révélation même, faite par le Christ, n'a pas été instantanée ; elle s'est peu à peu développée, et l'Évangile marque nettement ces développements successifs ; au dernier jour de sa vie, Notre-Seigneur dit encore à ses disciples : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant ; lorsqu'il sera venu, lui, l'Es-

prit de vérité, il vous guidera dans toute la vérité » (*Jo.* 16, 12-13) ; et en effet saint Jean, en maint endroit de son évangile, déclare que ni lui ni les autres apôtres ne comprirent tout ce qu'ils voyaient et entendaient, et que plus tard seulement l'Esprit-Saint en réveilla le souvenir et leur en donna l'intelligence[1]. Ces remarques s'appliquent avec plus de force encore à l'enseignement que Jésus donna à la foule : Aux apôtres « il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais pour ceux qui sont dehors tout est annoncé en paraboles » (*Mc* 4, 11) ; ce n'est là toutefois qu'une disposition provisoire ; ainsi que le dit le Christ dans la même circonstance, « il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert ; rien de secret qui ne doive être produit au grand jour » (*Mc* 4, 22). Ainsi cette connaissance plus intime du royaume et du Christ, que les apôtres seuls reçoivent d'abord, parce que seuls ils la peuvent porter, ils devront plus tard la communiquer à tous ; et la communauté chrétienne sera progressivement conduite vers la pleine lumière.

Après l'Ascension du Christ, après la Pentecôte, l'ère des révélations n'est pas close ; saint Paul pourra dire aux Galates : « l'évangile que j'ai prêché n'est point selon l'homme ;

1. Jo. 12, 16 ; 14, 26 ; 16, 4 ; 2, 22.

car ce n'est pas de l'homme que je l'ai reçu ni appris, c'est par révélation de Jésus-Christ » (*Gal.* 1, 11-12). Et là encore cette révélation ne sera pas parfaite en un jour ; la suite des épîtres de saint Paul montre le progrès de sa pensée : dans les premières épîtres les préoccupations eschatologiques sont plus vives ; puis l'enseignement de l'Apôtre prend surtout pour objet la question de la Foi et de la Loi ; ensuite c'est la personne du Christ qui est mise surtout en lumière en même temps que son œuvre rédemptrice. On pourrait faire des remarques analogues en comparant l'Apocalypse à l'Évangile de saint Jean. D'un livre à l'autre il n'y a pas seulement plus de maturité ; il y a aussi plus de lumière.

Ce progrès de la révélation chrétienne ne s'arrêtera pas sans doute avec l'ère apostolique ; mais il se développera ensuite suivant une loi toute différente : il n'y aura plus dès lors de révélation nouvelle qui vienne enrichir le dépôt des vérités confiées par Dieu à son Église ; il y aura seulement de la part de l'Église un progrès dans l'intelligence de ce dépôt, dans la pénétration des mystères révélés par Dieu. Du vivant des apôtres au contraire c'est la révélation elle-même qui progresse ; c'est Dieu qui confie de nouveaux secrets à ses confidents qui, comme de bons maîtres de maison, puisent à pleines mains

dans ce trésor, dans ces mystères anciens et nouveaux, et déposent tout cela entre les mains de l'Église.

C'est donc cette révélation progressive, au cours du Nouveau Testament, que nous avons à étudier ici. On peut poursuivre cette étude selon deux méthodes différentes : saisir ce progrès tel qu'il se manifeste dans les documents que nous avons entre les mains ; ou bien nous aider de ces documents pour essayer de l'atteindre dans les faits eux-mêmes. La première méthode s'attachera donc à suivre l'ordre des témoignages ; la seconde, l'ordre des faits ; le première est plus prudente, sans doute, mais plus lente et demande plus de développement : il faut étudier d'abord le témoignage collectif de l'Église naissante, soit dans la catéchèse évangélique d'où sont sortis nos synoptiques, soit dans la vie et le culte des premiers chrétiens, tel que nous les connaissons surtout par les Actes ; on expose ensuite l'enseignement de saint Paul et enfin la théologie de saint Jean, telle qu'elle se manifeste dans l'Apocalypse et dans le quatrième évangile ; c'est le plan que l'auteur de ces pages a suivi dans son ouvrage sur *Les Origines du Dogme de la Trinité ;* il prend la liberté de renvoyer à ce livre les lecteurs qui préféreraient s'engager dans cette voie. La présente esquisse est trop brève pour

pouvoir suivre ainsi dans tous ses détails le témoignage rendu par les premiers chrétiens à la révélation de la Trinité ; nous chercherons donc, en nous appuyant sur ces études antérieures, à atteindre directement les faits eux-mêmes, c'est-à-dire à montrer d'abord, dans la vie du Christ, la manifestation de la sainte Trinité et à en décrire ensuite rapidement la révélation ultérieure telle qu'elle apparaît surtout chez saint Paul.

Un des privilèges de l'ère messianique, telle qu'elle était décrite par les prophètes, devait être la diffusion de l'Esprit-Saint sur les hommes. Aux premiers jours de l'Église, saint Pierre rappelait aux Juifs le texte de Joël qui, parmi tant d'autres, contenait cette promesse : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront ; et vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens auront des visions. Sur les esclaves aussi et sur les servantes, en ces jours-là, je répandrai mon Esprit ». C'est en effet cette effusion de l'Esprit-Saint qui marque d'abord l'avènement du Christ : Jean-Baptiste « sera rempli de l'Esprit-Saint » dès le sein de sa mère ; Élisabeth, à l'approche de Marie portant dans son sein l'Enfant Jésus, est elle aussi « remplie de l'Esprit-Saint » ; Zacharie, le jour de la circon-

cision du Précurseur, est rempli de l'Esprit-Saint ; Siméon avait reçu depuis longtemps une promesse de l'Esprit et c'est par l'Esprit qu'il est conduit au temple. Ce n'est pas la Pentecôte encore, mais c'est déjà l'aurore des temps messianiques. Ces diverses manifestations toutefois s'effacent devant une autre action de l'Esprit de Dieu, celle que l'ange vient annoncer à Marie :

« L'ange, raconte saint Luc, étant entré chez la Vierge Marie, lui dit : Salut, pleine de grâce : le Seigneur est avec toi. Mais celle-ci fut troublée par cette parole, et se demandait ce que signifiait cette salutation. Et l'ange lui dit : Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce devant Dieu. Et voici que tu concevras dans ton sein, et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin. Et Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? Et l'ange lui répondit : L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la Vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi l'être saint qui naîtra de toi sera appelé le Fils de Dieu... »

Ce message de l'ange est la date décisive de l'humanité ; on ne peut en relire le récit sans émotion ; mais on ne peut non plus n'être pas

frappé de la simplicité si fidèle de cette narration : le messianisme apparaît ici non pas tel qu'il s'est plus tard épanoui et développé dans l'Église chrétienne, mais tel qu'il était conçu et chanté à l'aube du christianisme, aux dernières années d'Hérode. Le Messie, le Fils de Dieu, apparaît avant tout ici comme le Fils de David, le Roi éternel d'Israël. L'apostasie du peuple élu fera apparaître plus tard, derrière ce premier plan mutilé, l'immense horizon de l'Église.

Sur la Vierge Marie l'Esprit-Saint viendra et la Vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre. On se rappelle ici la nuée qui, aux jours de l'Exode, couvrait de son ombre la Demeure de Iahvé (*Exod.* 40, 34-38) ; ce sont les mêmes souvenirs qu'évoquera un peu diversement l'apôtre saint Jean, en parlant de ce même mystère de l'Incarnation : « Le Verbe s'est fait chair et Il a planté sa tente parmi nous ». Dieu vient en effet, et plus réellement qu'aux jours de Moïse ; et sa demeure, la tente où il habite, c'est la Vierge Marie, que l'Esprit-Saint va couvrir de son ombre.

L'ange ajoute : « C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu. » Ce titre, que la foi chrétienne donne à Jésus-Christ comme son nom propre, n'était pas chez les Juifs un titre messianique : ni dans l'Ancien Testament ni dans les apocryphes

juifs on ne voit le Messie appelé Fils de Dieu ; ce n'est donc pas la tradition judaïque qui a déterminé sur ce point la foi chrétienne ; c'est au contraire la foi en Jésus-Christ qui a transformé ici l'espérance des Juifs. La lecture de l'Évangile nous montrera le développement progressif de cette foi en Jésus Fils de Dieu ; dans cette première page que nous lisons en ce moment, cette conception est rattachée à la conception miraculeuse ; la suite de cette histoire fera reconnaître l'origine plus haute encore de cette filiation.

Marie se rend près d'Élisabeth ; à son approche, Élisabeth est remplie du Saint-Esprit et s'écrie : « Bienheureuse es-tu entre les femmes et bienheureux le fruit de tes entrailles ! Et d'où me vient que la mère de mon Seigneur vienne à moi ?.. » Ce n'est qu'un cri d'admiration, mais qui fait pressentir de grandes choses ; et pour la première fois on entend ici ce nom de Seigneur appliqué au Christ ; bientôt l'ange, annonçant, sur les collines de Bethléem, la naissance de l'enfant, dira aussi : « Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur. »

Pendant ces jours de la conception et de la naissance du Sauveur, les manifestations divines se multiplient, mais dans le cercle étroit de quelques privilégiés ; ceux que Dieu visite ainsi le célèbrent et le bénissent dans

ces cantiques que les chrétiens de tous les siècles ont aimé à redire : le *Magnificat*, le *Benedictus*, le *Nunc dimittis :* chacun de ces cantiques a sa note particulière : le *Magnificat*, c'est l'effusion paisible et profonde de cette âme, la plus intimement unie à Dieu qui fut jamais, en face de ce don de Dieu, le plus grand et le plus complet qui se puisse concevoir ; dans le *Benedictus*, le prêtre de Iahvé salue l'ère de justice et de sainteté qui va s'ouvrir et voit le peuple saint servant Dieu désormais et lui présentant une adoration que rien ne pourra souiller ni troubler ; dans le *Nunc dimittis* on entend le cri du judaïsme vieilli mais fidèle ; le vieux serviteur qui, depuis tant d'années, attend la consolation d'Israël et tient son regard fixé là-bas, est enfin relevé de sa garde : la lumière si longtemps espérée a brillé enfin ; le veilleur peut s'en aller en paix ; ses vœux sont comblés. A travers ces sentiments si profonds on pressent la révélation d'un mystère ineffable : Dieu a comblé l'attente d'Israël et vient sauver tous ceux qui croient en lui.

Et puis, après ces manifestations glorieuses où quelques témoins choisis avaient aperçu de si grandes choses, l'obscurité recouvre de nouveau la vie de Jésus : c'est la persécution d'Hérode et la fuite en Égypte et le retour à Nazareth ; c'est l'enfance et la jeunesse et ces

longues années de vie cachée qui gardèrent si jalousement le mystère de Dieu ; hormis Marie et Joseph, nul ne le soupçonne. Une fois et pour quelques heures seulement, le voile est soulevé : Jésus a alors douze ans ; il accompagne ses parents au Temple. Après leur départ il y demeure, écoutant les maîtres, et les interrogeant, et les frappant d'admiration par l'intelligence de ses réponses. Ses parents le retrouvèrent là, et Marie lui dit : « Mon fils, que nous as-tu fait ainsi ? Vois, ton père et moi nous te cherchions tout affligés ». Et il leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? ne faut-il pas que je m'occupe des affaires de mon Père ? Mais eux, ils ne comprirent pas ce qu'il disait. Et il descendit à Nazareth, et il leur était soumis ; et sa mère gardait toutes ces choses dans son cœur. » Plus haut déjà (2,19) saint Luc avait montré Marie gardant et repassant en son cœur toutes les paroles de son Enfant ; il indiquait ainsi la source de ces récits : ce sont les souvenirs de Marie, pieusement conservés dans son cœur ; et l'humble Vierge a voulu faire savoir qu'elle n'avait pas compris d'abord les paroles de son Fils : sans doute elle connaissait, elle adorait sa filiation divine ; mais elle ne devait apprendre que progressivement sous quelle forme s'exercerait son action ici-bas, de quelle façon il s'emploierait à l'œuvre de son Père.

Jusqu'alors il avait vécu près d'elle, humble et soumis ; en ce jour, pour la première fois, il exerçait des devoirs plus hauts, et il le faisait en pleine indépendance, en la laissant elle-même dans l'ignorance et dans l'angoisse. S'il est vrai que Marie ne devait comprendre que progressivement la mission de son Fils ici-bas et les devoirs qu'elle comportait, on ne remarque rien de tel chez Jésus lui-même : jamais on n'observe ni ignorance, ni hésitation, ni révélation subite. Dès le premier jour, il se manifeste pleinement conscient de ce qu'il est et de ce qu'il doit faire. Simplement et en toute autorité il revendique son indépendance, il accomplit sa tâche, et il se remet ensuite sans effort au rang qu'il a choisi : il rentre à Nazareth. et il y reprend sa vie d'enfant, humble et soumise.

Tout cela cependant n'est qu'un prélude ; la naissance du Christ, son enfance, sa vie cachée à Nazareth : tout cela se passe dans le mystère, c'est le secret de quelques intimes ; « le commencement de l'évangile de Jésus-Christ », ainsi que le dit saint Marc, c'est la prédication de Jean-Baptiste et le baptême. Dès le jour de la circoncision du Précurseur, son père Zacharie avait ainsi prophétisé son rôle : « Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut ; car tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses

voies. » S'inspirant aussi du texte d'Isaïe (40, 3), les trois synoptiques l'appliquent de même à Jean-Baptiste ; c'est lui la voix qui crie : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers[1] ».

Le ministère de Jean n'est donc que préparatoire ; il baptise ; mais il ne donne qu'un baptême d'eau ; un autre vient, plus puissant, qui baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. L'Esprit, on l'a vu plus haut, devait être le grand don du Messie ; c'était donc le Christ seul et non son précurseur, qui devait par le baptême le départir à ses fidèles. Aux premiers jours de l'Église les Juifs repentants demandent à saint Pierre : « Que devons-nous faire ? » Et Pierre leur répond :

1. Dans ce texte d'Isaïe, de même que dans celui de Malachie (3, 1) cité aussi à cette occasion, c'était Iahvé qui devait venir et c'était à lui que le précurseur devait préparer les voies ; ces prédictions sont appliquées par les évangélistes à la venue du Christ ; on attendait l'avènement de Dieu et l'on savait que son ange viendrait lui frayer la voie ; Jean-Baptiste parait : c'est le précurseur ; Jésus-Christ vient : c'est celui qu'on attendait. On a déjà remarqué plus haut cette habitude de la foi chrétienne appliquant au Seigneur Jésus les textes, prophétiques ou autres, relatifs à Iahvé ; on en saisit ici un exemple, dès la première page de l'Évangile ; Westcott (*The Epistle to the Hebrews*, p. 91) remarque à cette occasion que ces prophéties, accomplies ainsi en Jésus-Christ « contribuaient à conduire les apôtres naturellement, si l'on peut ici se servir de ce mot, à l'intelligence des profondeurs de son être ». Cette observation est parfaitement juste ; on ajoutera seulement que la foi en Jésus-Christ devait être bien haute pour pouvoir évoquer dans l'esprit des disciples de tels souvenirs et pour pouvoir s'y adapter si naturellement.

« Repentez-vous, faites-vous baptiser au nom de Jésus-Christ, et vous recevrez le don de l'Esprit-Saint ». La même question est posée à Jean-Baptiste ; il ne peut y faire la même réponse ; il ne peut promettre à ses baptisés le don de l'Esprit ; il peut seulement leur tracer une règle de vie, leur recommander l'aumône et la justice.

Cependant Jésus se présente à son tour pour recevoir le baptême ; Jean ne le connaissait pas encore ; mais, en le voyant approcher, il a l'intuition d'une sainteté incomparable, devant laquelle il ne peut que se confondre ; le baptême qu'il donne est un baptême de pénitence ; il n'en peut être question pour celui qui vient ainsi à lui : « C'est moi qui dois être baptisé par toi, et tu viens à moi ! » Jésus lui répond : « Laisse maintenant, car il convient que nous accomplissions toute justice. » Cette réponse fait assez entendre que le Seigneur a conscience de ce qu'il est, mais que, pour le moment, il tient à s'humilier ainsi devant Jean et à accomplir toute justice. Il avait voulu être circoncis, présenté au temple, racheté ; sa mère vierge a voulu se faire purifier ; dans le même esprit, du même cœur, il demande le baptême de Jean : il en reconnaissait l'origine divine ; dès lors il en aime l'humiliation, comme il aime le lourd fardeau de la loi.

Et comme Jésus sortait de l'eau après le baptême et qu'il était en prière, voici que le ciel s'ouvre et que le Saint-Esprit descend sous la forme d'une colombe, en même temps qu'une voix se fait entendre : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi je me suis complu. » Cette scène est une des plus solennelles de tout l'Évangile : elle couronne tout le ministère du Précurseur, en lui donnant la révélation décisive promise par Dieu ; lui-même disait un peu plus tard : « J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe, et il se reposa sur lui. Et je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'avait envoyé baptiser dans l'eau m'avait dit : Celui sur qui tu auras vu l'Esprit descendre et demeurer, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et j'ai vu, et je rends témoignage que celui-là est le Fils de Dieu. »

Dans cette descente du Saint-Esprit et dans cette voix du ciel, il y avait plus qu'un signe donné au Précurseur : il y avait la garantie de Dieu conférée à Jésus au début de son ministère. Ceci apparaît dans le récit de saint Luc et plus encore dans celui de saint Matthieu : la voix céleste s'adresse aux assistants, et leur présente Jésus comme le Fils bien-aimé ; chez saint Marc au contraire, c'est à Jésus que la voix s'adresse, c'est lui qui voit le ciel ouvert. Ces deux formes du récit ne s'ex-

cluent point l'une l'autre. Ici, comme dans la scène de la transfiguration, comme dans la révélation céleste rapportée ailleurs par saint Jean (12, 29), comme aussi dans l'apparition du Christ à saint Paul sur le chemin de Damas, la manifestation divine fut perçue sans doute de plusieurs témoins, mais inégalement : les moins préparés furent émus par ce miracle sans en percevoir nettement la portée ; Jean-Baptiste y reconnut le signe promis par Dieu ; Jésus enfin y ressentit l'infinie douceur de l'amour du Père et, en même temps, la puissante impulsion de l'Esprit qui le poussait au désert et l'engageait dans son ministère messianique ; ici comme dans les deux autres manifestations divines rappelées plus haut, à la transfiguration et à la veille de la passion, la voix céleste se fait entendre après la prière de Jésus ; c'est comme une réponse solennelle qui y est faite ; au moment d'annoncer le règne de son Père et d'en procurer l'avènement, Jésus le prie, et le Père lui redit l'infinie complaisance qu'il prend en lui.

C'est aussi la première manifestation solennelle de la sainte Trinité : elle devait plus tard s'affirmer dans le baptême chrétien par la formule que Notre-Seigneur enseignerait à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du

Fils, et du Saint-Esprit. » Déjà dans ce baptême du Christ elle se révèle ; sans doute cette révélation ne sera comprise que plus tard, par les chrétiens que le Christ aura instruits et que le Saint-Esprit aura éclairés intérieurement ; ils se reporteront alors vers ce premier jour de la vie publique du Seigneur, et ils aimeront à y reconnaître la première manifestation du mystère chrétien, du Dieu Père, Fils et Saint-Esprit[1].

1. L'évangile des Nazaréens, cité par S. Jérôme (*In Isaiam*, 11, 2), racontait ainsi la manifestation céleste : « Et il arriva, quand le Seigneur fut remonté de l'eau, que la source entière du Saint-Esprit descendit et se reposa sur lui, et lui dit : Mon Fils, dans tous les prophètes j'attendais ta venue pour me reposer en toi. Car tu es mon repos, tu es mon Fils premier-né, toi qui règnes en éternité. » L'évangile des Ébionites, cité par S. Épiphane (*Haer.* 30, 13), offrait aussi des divergences notables et intentionnelles : « Quand le peuple eut été baptisé, Jésus vint aussi et fut baptisé par Jean. Et quand il remonta de l'eau, les cieux s'ouvrirent et il vit l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe qui descendait et qui entrait en lui. Et une voix se fit entendre du ciel, disant : Tu es mon Fils bien-aimé, en toi je me suis complu. Et encore : Je t'ai engendré aujourd'hui. Et aussitôt une grande lumière éclaira le lieu, et Jean, l'ayant vue, dit : Qui es-tu, Seigneur ? Et de nouveau une voix du ciel se fit entendre à lui : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu. Et alors Jean se prosternant lui dit : Je t'en prie, Seigneur, baptise-moi. Mais lui ne le voulut pas et répondit : Laisse, car il est convenable que tout soit ainsi accompli. » On trouverait ailleurs encore d'autres traits du même genre : S. Justin, par exemple, rapporte aussi (*Dial.* 88) que, quand Jésus descendit dans l'eau, un grand feu s'alluma dans le Jourdain. Ce ne sont là que des broderies naïves dont les auteurs des évangiles apocryphes aiment à recouvrir le tissu, trop simple à leur gré, de nos évangiles. Mais à côté de ces imaginations on aura remar-

Aussitôt après le baptême, Jésus est poussé par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable. Il y passe quarante jours, jeûnant, priant et repoussant les tentations. L'auteur de l'Épître aux Hébreux devait écrire plus tard : « Il a dû devenir en tout semblable à ses frères, pour être auprès de Dieu un pontife compatissant et fidèle, intercédant pour les péchés du peuple. Car, ayant souffert lui-même la tentation, il peut porter secours à ceux qui sont tentés » (2, 17-18) et plus bas (4, 15) : « Nous n'avons pas un pontife qui ne puisse pas compatir à nos faiblesses, ayant été tenté de toutes façons pour nous devenir semblable, sauf le péché. »

Ce mystère de la tentation du Fils de Dieu est donc pour nous un des traits les plus touchants de l'Évangile, un de ceux où notre Sauveur nous apparaît le plus proche de nous,

qué aussi, surtout dans l'évangile des Nazaréens, des retouches intentionnelles : l'Esprit attendant le Christ dans tous les prophètes et se reposant enfin sur lui, c'est une conception qui ressemble beaucoup aux conceptions judéo-chrétiennes, telles qu'on les rencontre, par exemple, dans les compilations Clémentines : Jésus apparaît là plutôt comme le grand Prophète que comme le Fils de Dieu. C'est aussi probablement une conception analogue qui ramène dans l'évangile des Ébionites le texte du Psaume : « Je t'ai engendré aujourd'hui ». Pour nous, comme pour les auteurs des évangiles canoniques, la scène du baptême n'est pas pour Jésus le point de départ de sa filiation divine, qui est éternelle ; c'en est seulement une manifestation, en même temps que c'est une nouvelle consécration de sa personne pour le rôle messianique qu'il va entreprendre.

vraiment homme, vraiment couvert de toutes nos infirmités, sauf le péché, et capable ainsi de les comprendre et de les guérir toutes. C'est aussi un des épisodes décisifs de l'histoire évangélique : Jésus va commencer son ministère de Messie, de Fils de Dieu, mais dans quelles conditions et suivant quel programme ! On se rappelle le scandale de saint Pierre à Césarée de Philippe : le Seigneur prédit à ses apôtres tout ce qu'il lui faudra souffrir, et Pierre, qui vient pourtant de le reconnaître pour le Fils de Dieu, ne peut supporter cette révélation ; il prend son Maître à l'écart, et lui dit : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne t'arrivera point. » Mais Jésus se tournant dit à Pierre : « Arrière de moi, Satan ! tu m'es un scandale, parce que tu ne penses pas comme Dieu, mais comme les hommes. »

Ce que le dévouement de Pierre, si sincère mais encore si mal éclairé, ne pouvait souffrir, ni les disciples ni la masse des Juifs ne pourraient non plus le supporter, et c'est là ce qui donne tout son sens à la scène de la tentation. Les prodiges à grand effet, comme la descente du haut du Temple, plus encore la domination universelle, n'était-ce pas, aux yeux des foules, l'apanage du Messie ? Sans doute, Satan se trahissait lui-même en réclamant l'adoration ; mais, par delà ce tentateur

insolent, Jésus apercevait l'immense foule des Juifs charnels qui, au seul nom du Messie, rêvaient prodiges et puissance. « Si tu es le Christ, donne-nous un signe dans le ciel ! » « Si tu es le Christ, dis-le nous, et nous te suivrons. » « Si tu es le Christ, descends de la croix! » Et il faudra peu à peu désabuser toutes ces foules et, sans éteindre l'étincelle de foi qui luit encore dans cette boue, leur révéler peu à peu le Messie souffrant, le Messie crucifié, qui ne sera pour la plupart qu'un scandale, et qui pourtant est le seul sauveur. Tout au cours de son ministère, Jésus sentira que, pour ses auditeurs, la doctrine qu'il prêche est trop sainte, le messianisme qu'il représente, trop divin. Non seulement ses plus chers disciples seront déconcertés par ses préceptes, sur la sainteté du mariage, par exemple, ou sur le pardon des injures, mais ils seront découragés par ses bienfaits eux-mêmes ; quand il promet l'Eucharistie, quand il annonce qu'il donnera sa chair à manger et son sang à boire, il entend murmurer autour de lui : « Cette parole est dure ; qui peut la supporter? » et il sent le vide se faire.

Pendant ces quarante jours le Christ a vu tout cela. En jetant les yeux devant lui, par delà les palmiers de Jéricho, par delà le sombre bourrelet des dunes de marne, il dis-

tinguait la ligne verte du Jourdain. Là, parmi les saules et les tamaris, des foules se pressent autour de Jean : ardemment, fiévreusement, elles font violence au royaume de Dieu et s'efforcent d'y pénétrer ; mais combien peu soupçonnent le renoncement intime et total qu'il exige, combien peu auront le courage de s'y soumettre ! Si Jésus abaissait ces exigences, s'il leur proposait le royaume qu'ils rêvent, quel enthousiasme il provoquerait, quel élan unanime, irrésistible ! Jésus voit tout cela, et en détourne ses regards : l'Évangile qu'il apporte ne fera qu'aveugler les orgueilleux ; mais aux âmes humbles et simples il révélera Dieu et son Christ, et Jésus se complaît dans cette disposition mystérieuse : « Je te rends grâce, dire-t-il bientôt, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché tout cela aux sages et aux prudents, et de ce que tu l'as révélé aux petits enfants. Oui, mon Père, tel a été ton bon plaisir ! »

De cette scène de la tentation tout lecteur de l'Évangile doit tirer l'enseignement qu'elle comporte ; se rappelant que le Christ a en face de lui un peuple charnel et aveugle, que le nom de Messie enflamme mais trompe, que le nom de Fils de Dieu ne peut que scandaliser, on comprendra sans peine les précautions, les lenteurs, les réserves de l'enseignement du Christ ; avant de montrer la lumière,

il doit dessiller les yeux ; avant d'enseigner, il doit convertir. Cette leçon sera donnée explicitement par les évangélistes à l'occasion des paraboles du royaume, mais elle devra être toujours présente à l'esprit ; faute de se la rappeler, on cherche dans l'Évangile des déclarations sommaires qui pour nous, peut-être, seraient précieuses, mais qui pour les auditeurs du Christ n'eussent pu être que des énigmes et des occasions de chute. Il y a encore une autre leçon à tirer de là : ce messianisme, si sublime pour la foi, si déconcertant pour l'ambition humaine, seuls « les petits enfants » pouvaient le comprendre ; « les sages et les prudents » étaient aveuglés par lui ; l'Évangile est aujourd'hui toujours le même, et la nature humaine n'a pas changé : si elle s'approche de lui avec ambition et hauteur, elle s'y aveugle ; elle n'y peut entrer que par la simple docilité des enfants. Ainsi que nous le verrons, la prédication du Christ commence par un enseignement moral ; il ne propose point d'abord les mystères du dogme chrétien, sa propre divinité, son unité substantielle avec le Père ; mais il prêche l'idéal de la vie chrétienne, l'humilité, la pauvreté, la douceur, le pardon des injures, la religion intérieure qui prie et agit dans le secret ; il presse ensuite ses disciples de mettre tout cela en pratique pour ne pas bâtir sur le

sable et voir tout l'édifice s'effrondrer. D'un mot, il faut faire la vérité pour venir à la lumière. C'est là le premier mot de la pédagogie du Christ ; à ceux qui trouvent l'Évangile obscur et qui n'y peuvent distinguer les traits divins du Seigneur il faut d'abord faire relire le discours sur la montagne ; qu'ils en pénètrent leur esprit et peu à peu tout s'éclairera.

Le ministère du Christ, à ses débuts, est semblable à celui de Jean-Baptiste : son but est de préparer les Juifs à l'avènement prochain du royaume : c'est ainsi que saint Jean le dépeint en Judée, où Jésus baptise (3, 22) ; c'est ainsi qu'il apparaît aussi en Galilée, à son retour : « Le temps est accompli et le royaume de Dieu est proche ; convertissez-vous et croyez à l'évangile » (*Marc*, 1, 15). Quelques disciples se joignent au Maître ; il ne leur trace pas à l'avance tout un programme, ne leur déclare explicitement ni sa nature ni sa mission, mais leur fait entrevoir de grandes choses : « Venez, dit-il à Simon et à André, je vous ferai pêcheurs d'hommes » ; ici, comme dans tout son évangile, saint Jean ajoute à ces appels de Jésus quelques traits plus intimes et plus profonds : c'est l'avertissement donné par Jean-Baptiste à ses disciples ; voyant passer Jésus, il leur dit : « Voici l'Agneau de Dieu » ; c'est ensuite la promesse du Christ à Nathanaël : « Tu verras de plus

grandes choses ; en vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme » (1,50-51). Sous ces locutions symboliques, sous ces figures de l'Ancien Testament un grand mystère se cache sans doute ; il n'est pas encore temps de le dévoiler.

Et l'œuvre de l'évangélisation commence ; Jésus exhorte, enseigne, guérit ; et peu à peu il se révèle. Le discours sur la montagne peut être considéré comme résumant toute cette première prédication du Christ ; c'est la « grande Charte » du royaume. L'objet direct de cet enseignement, c'est la perfection chrétienne ; elle est proposée d'abord dans les béatitudes comme l'idéal auquel on doit tendre, puis comparée à la législation ancienne qu'elle doit parfaire et consommer. En tout cela le Christ reste à l'arrière-plan ; il ne se prêche pas lui-même. Un des Pères qui ont étudié l'Évangile avec le plus de clairvoyance, saint Chrysostome, remarque avec insistance cette réserve du Christ[1] ; mais en même temps il fait observer comment il se révèle implicite-

1. *Hom. in Matth.*, 16, 1-2 (P. G. 57, 240) : « Le Christ a voulu le plus souvent parler de lui-même humblement, laissant à d'autres, à ses apôtres, le soin de faire connaître les mystères sublimes » ; et il explique ainsi cette réserve : « Si les apôtres, qui jour et nuit entendaient ses enseignements, qui voyaient ses miracles, à qui il expliquait en particulier ses paraboles, à qui il avait donné le pouvoir de ressusciter les morts, qu'il

ment par l'autorité de son enseignement : commentant les paroles du Seigneur « il a été dit aux anciens; mais moi je vous dis », saint Chrysostome écrit : « Quel prophète a jamais parlé ainsi ? Quel juste ? Quel patriarche ? Aucun. Eux disaient : Ainsi parle le Seigneur. Le Fils ne parle pas de la sorte. C'est qu'eux communiquaient les ordres de leur Maître ; Lui, ceux de son Père. Et quand je dis « ceux de son Père », je dis en même temps les siens ; car tout ce qui est à moi, dit-il, est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi. Et eux communiquaient des ordres à leurs compagnons de servitude, lui à ses serviteurs [1]. »

Cette autorité de la parole du Christ frappait dès lors ses auditeurs : « Quand il eut terminé ces discours, rapporte saint Matthieu après le discours sur la montagne, la foule était frappée de son enseignement ; car il enseignait comme ayant autorité et non comme leurs scribes. » Reprenant l'un après l'autre tous les plus grands commandements de la

avait rendus si parfaits que de tout laisser pour le suivre, si ces hommes, parvenus à une telle vertu, n'avaient pas la force de tout porter avant le don de l'Esprit, comment le peuple juif, qui était sans intelligence, qui n'avait pas cette vertu, qui n'était qu'un témoin d'occasion de ce que le Christ faisait et disait, comment ce peuple n'eût-il pas regardé Jésus comme l'ennemi de Dieu, si Jésus n'avait pas constamment usé envers lui de tant de prudence et de réserve? » *Cf. Hom.*, 18, 4 (269) ; *Hom.*, 22, 2 (301) ; etc.

1. *Hom.* 16, 5 (245).

loi, sur l'homicide, l'adultère, le divorce, le serment, la patience, l'amour du prochain, le Christ les rend plus pressants et plus intimes, et à chaque fois c'est la même formule d'autorité souveraine : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... mais moi je vous dis... » Il dispose de tout ce dépôt sacré au souverain et, s'adressant à la conscience des hommes, il leur parle en maître.

Déjà dans les béatitudes on peut remarquer sous quelle forme Jésus annonce et béatifie les persécutions : « Bienheureux êtes-vous, quand on vous outrage et qu'on vous persécute, et qu'on dit tout mal de vous, mensongèrement, à cause de moi. » Sacrifier sa vie au Christ, c'est donc le bonheur pour toujours. Non moins frappante est la scène du jugement, qui termine le discours : « Beaucoup me diront en ce jour : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé, et en ton nom que nous avons chassé les démons, et en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles ? Et alors je leur déclarerai : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui faites le mal » (*Matth.*, 7, 22-23). Ainsi à ce dernier jour, le seul espoir des hommes sera en lui ; être connu de lui, ce sera la vie éternelle ; n'être pas connu de lui, la condamnation.

Ces remarques, que suggère la lecture du

discours sur la montagne, l'Évangile entier les confirme. L'impression des foules, que saint Matthieu note après le discours, saint Marc le rapporte à la première prédication de Jésus dans la synagogue de Capharnaüm : « Son enseignement les frappait d'étonnement car il les enseignait comme ayant autorité et non pas comme les scribes » (1, 22). C'est la même impression que ressent aujourd'hui tout lecteur ; on est particulièrement frappé du domaine souverain que Jésus exerce sur les âmes : il réclame tout pour lui, sachant que tout lui est dû et qu'il peut tout rendre : « Quiconque aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; quiconque aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi ; quiconque ne porte pas sa croix à ma suite, n'est pas digne de moi ; quiconque garde sa vie, la perdra ; quiconque perdra sa vie pour moi, la trouvera » (*Matth.* 10, 37-39).

Et, en même temps qu'il exige pour lui un dévouement si absolu, le Christ fait des promesses que nul autre que lui ne peut tenir : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et vous apprendrez que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger » (*Matth.* 11,28-30). Et ici encore l'expérience de tous les chrétiens

a depuis vingt siècles confirmé cette promesse : ils se sont chargés du joug du Christ et, en le portant, ils l'ont aimé ; ils étaient inquiets, et ils ont trouvé la paix ; accablés, et ils ont trouvé le repos. Qui, sinon un Dieu, peut exercer sur les âmes un tel empire et leur donner une paix si profonde ?

Le jugement final ne fera que consacrer cette action du Christ sur les âmes : dans le discours sur la montagne déjà, Jésus se manifeste comme celui qui jugera les hommes au dernier jour ; cet enseignement trouve une confirmation dans tout l'Évangile et particulièrement dans les paraboles du règne de Dieu, telles surtout que Jésus les explique à ses apôtres : de même que c'est le Fils de l'homme qui sème le bon grain, c'est lui aussi qui, au dernier jour, présidera à la moisson : il enverra ses anges, et ils ramasseront de son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu (*Matth.* 13, 37-42) ; c'est encore le même enseignement qui est donné dans la parabole de la semence, telle qu'on la lit chez saint Marc (4, 26-29) : le Christ a jeté la semence en terre, il la laisse germer et grandir, il reviendra plus tard pour moissonner [1].

Dans la dernière période de son ministère,

1. Le P. Lagrange, dans son commentaire sur S. Marc, p. 114, commente ainsi cette parabole : « Aussitôt que les

quand Jésus multiplie les avertissements sur le jugement suprême qui consommera tout, c'est lui encore qui apparaît comme le juge souverain : « Il viendra dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres » (*Matth.* 16, 27); « toutes les races de la terre verront le Fils de l'homme arrivant sur les nuées du ciel avec puissance et grande gloire. Et il enverra ses anges avec une trompette au son éclatant, et ils rassembleront ses élus des quatre vents, d'une extrémité du ciel à l'autre » (24, 30-31). Ce rôle est surtout décrit dans la scène du jugement, telle qu'on le lit au chapitre 25 de saint Matthieu : « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur son trône glorieux, et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les hommes les uns des autres, comme le berger sépare les brebis des boucs, et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux de sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père : prenez possession du royaume qui vous a été préparé depuis la création du

disciples l'auront reconnu pour Messie et pour juge, ils verront nécessairement en lui le moissonneur. Et lorsqu'il aura disparu, laissant le règne de Dieu destiné à grandir, les apôtres comprendront que ce règne, qu'ils prêchent, doit se développer sans la présence du Maître qui viendra seulement à la fin pour recueillir la moisson. »

monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire... » (25, 31-46). Dans cette scène si solennelle, ce qu'on remarquera ce n'est pas seulement la majesté du roi siégeant au milieu des anges et jugeant tous les hommes, c'est autant et plus encore peut-être le motif de la sentence : toute la vie morale de l'humanité se concentre autour de Jésus : tout ce qu'on aura fait de bien ou de mal, c'est à lui qu'on l'aura fait, et c'est d'après cela qu'on sera jugé.

Ce rôle du Christ juge de toute l'humanité n'est pas seulement attesté par quelques textes de l'Évangile ; il est affirmé par la foi de l'Église primitive : la croyance en la parousie du Christ est un de ses traits les plus fermes ; elle apparaît clairement dans les synoptiques ; elle pénètre tous les écrits apostoliques ; or l'objet de cette croyance, c'est le retour du Christ venant à la fin des temps juger tous les hommes. Dans le judaïsme, cette prérogative était réservée à Dieu ; c'était lui qu'on attendait au dernier jour ; la parousie serait sa venue, le jour du Seigneur, le jour de sa visite. Les chrétiens n'ont pas répudié cette croyance, et parfois, dans l'Apocalypse en particulier (20, 11-15), le jugement est décrit comme appartenant à Dieu ; mais, le plus souvent, c'est le Christ qui est attendu

comme le souverain juge, et ces deux conceptions ne s'opposent point l'une à l'autre : la même action est commune au Père et au Fils : les actions les plus divines, comme la résurrection des morts et en particulier la résurrection du Christ, pourront être attribuées avec une égale vérité à l'un et à l'autre (1) ; ainsi ce droit divin de juger sera reconnu comme appartenant proprement et à Dieu le Père et au Christ Fils de Dieu.

Ce grand mouvement religieux qui entraîne toute l'Église chrétienne vers le Christ dont elle attend le retour, cette espérance et ce désir de la parousie du Seigneur font mieux comprendre le rôle définitif qu'elle lui reconnaît. Les envoyés de Jean venaient demander à Jésus : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » La question est tranchée pour tous les disciples du Christ : ils n'ont plus rien à attendre sinon le retour de leur Maître. Jusque-là tous ceux qui avaient parlé au nom de Dieu étaient venus annoncer l'avenir et le préparer ; c'étaient des prophètes et des précurseurs ; à travers tout l'Ancien Testament les âmes saintes

1. Chez S. Paul, la résurrection du Christ apparaît comme l'œuvre du Père : *Rom.* 4, 24 ; 8, 11 ; 10,9 ; *I Cor.* 6, 14 ; 15, 15 ; *II Cor.* 4, 14 ; *Gal.* 1, 1 ; *Ephes.* 1, 20 ; *Col.* 2, 12 ; *I Thess.* 1, 10 ; S. Jean (2, 19) l'attribue au Fils ; les deux expressions se trouvent également dans l'Epître de S. Ignace aux Smyrniens, 2 et 7, 1.

tendaient de tous leurs désirs vers une terre promise par Dieu, vers son règne, vers son Messie. Maintenant elles chantent le *Nunc dimittis*; et le Seigneur lui-même confirme explicitement cette transformation de la vie religieuse d'Israël : « La loi et les prophètes jusqu'à Jean ; depuis lors, le royaume des cieux est annoncé » (*Luc*, 16, 16) ; et ailleurs, s'adressant à ses disciples : « Heureux, leur dit-il, les yeux qui voient ce que vous voyez ! car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. » (*Luc*, 10, 23-24).

Sans doute, l'œuvre n'est pas consommée ; le règne de Dieu, déposé par Jésus comme une semence dans la terre d'Israël, devra lentement germer et croître ; mais ce n'est point un autre Roi qui devra l'inaugurer ; celui-là même, qui sème maintenant, reviendra plus tard pour la moisson ; il faut l'attendre avec vigilance et fidélité, comme les bons serviteurs, que ne saurait surprendre le retour inopiné du maître, comme les vierges sages, dont la lampe, pleine d'huile, luit toujours en attendant le fiancé.

Ces traits, que dès l'origine Jésus a imprimés à son Église, sont ineffaçables. Tout chrétien sait que l'œuvre de Dieu n'est pas consommée ; il est sauvé en espérance ; il attend,

il gémit, il désire ; il redit chaque jour dans sa prière : « Que votre règne arrive ! » Et l'Église entière, depuis deux mille ans, répète sans se lasser, le suprême appel du voyant de l'Apocalypse : « Viens, Seigneur Jésus ! » Mais cet immense désir n'est pas orienté vers un autre ; celui qu'on appelle ainsi, c'est celui qui est déjà venu. Tertullien écrivait jadis contre les hérétiques de son temps : « Nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l'Évangile. Dès que nous croyons, nous n'avons plus besoin de rien croire au-delà. Car le premier article de notre foi, c'est qu'il n'y a rien que nous devions croire au-delà. » *(De Praescriptione*, 7, 12-13). Ce que Tertullien affirme ainsi, toute l'Église le croit dès l'origine : la révélation chrétienne est définitive, comme aussi la rédemption et le salut.

Ces traits essentiels de la religion de l'Évangile sont, ou du moins devraient être, au-dessus de toute controverse : ils sont gravés en effet non dans quelques textes isolés, mais dans toute la trame de nos évangiles, et mieux encore, dans toute la foi et toute la vie de l'Église primitive. Mais qui n'en voit la portée ? Ce Maître qui nous apparaît si vraiment humain, si sincère, si humble, si soucieux de la valeur des âmes et, par-dessus tout, si jaloux des droits de Dieu, c'est lui qui

s'impose à nous avec une autorité souveraine, qui revendique à son service tout ce qu'il y a en nous de plus intime et de plus sacré, qui se propose comme le terme où doivent tendre toutes nos actions pour être justes et bonnes, comme le Juge de qui dépendra notre sort éternel à tous ; c'est lui enfin vers qui tendait toute l'humanité et qui consommera en effet toute son espérance[1].

§ 3.

Dans l'analyse qui précède on a considéré la personne du Christ telle qu'elle est engagée dans toute la religion de l'Évangile. C'est

1. Cf. L. de Grandmaison, art. *Jésus-Christ*, dans le *Dictionnaire Apologétique de la Foi catholique*, col. 1597 : « La ligne de démarcation, claire aux yeux de tout homme que ne séduit pas le mirage panthéiste..., cette ligne laisse décidément Jésus de Nazareth du côté divin. Dans cette perspective, on s'explique que, pour connaître le Fils, il ne faille rien de moins que la science infinie du Père, on comprend la valeur sans limite attribuée par Jésus à sa médiation, à son sang, à son œuvre, on adore (ce qui est ici le seul moyen d'excuser) ces extraordinaires exigences, cette confiance faite à l'amour du Maître, présenté comme suprême et purifiant par sa propre vertu. Hors de cette perspective, nous n'avons plus qu'interprétations tendancieuses et forcées, promesses démesurées, ambition exorbitante, actes injustifiables. Ce n'est pas seulement l'exégèse des textes, ce sont les vraisemblances psychologiques qui nous inclinent dans le sens indiqué. La supériorité dans l'équilibre, la santé morale et intellectuelle manifestée sur les plus hautes cimes, la limpidité d'une âme très pure unie à la conscience de la plus extraordinaire mission, tous ces traits concourent à écarter l'hypothèse de prétentions hyperboliques et sacrilèges, maintenues jusqu'à la mort inclusivement. »

ainsi qu'elle s'est d'abord manifestée aux disciples ; c'est aussi par là que l'on peut, aujourd'hui encore, l'aborder le plus sûrement : en se pénétrant de la religion que Jésus a prêchée on se rend capable de le comprendre lui-même ; et, de plus, il est relativement aisé à une conscience droite et sincère de discerner l'origine et la portée de cette religion, de tout cet ensemble d'obligations et de promesses, et de reconnaître dans le Christ la divine autorité qui impose ces obligations et qui consacre ces promesses.

Cependant il ne manque pas dans l'Évangile de déclarations plus explicites et plus directes, et il les faut considérer maintenant. La première remarque qui s'impose à ce sujet, c'est l'humble et prudente réserve du Christ ; tout autour de lui, les gens se passionnent, l'acclament avec enthousiasme, cherchent à l'entraîner à leur tête, ou, au contraire, le jalousent, le combattent, le poursuivent ; il se tient à distance des uns des autres ; « il sait ce qu'il y a dans l'homme. » Quand il s'approche des possédés pour les délivrer, les démons le reconnaissent : « Tu es le Fils de Dieu » ; mais lui leur défend de parler[1]. Il en agit de même avec ceux qu'il guérit : il semble

1. « Il chassa beaucoup de démons ; mais il ne leur permettait pas de parler, parce qu'ils le connaissaient. » (*Marc*, 1, 34). Cf. *Marc*, 3, 12 ; *Luc*, 4, 41.

que sa compassion l'entraîne plus loin qu'il ne voudrait aller, mais que, du moins, il s'efforce d'étouffer l'éclat de ses œuvres ; dès le début de son ministère, ayant guéri un lépreux, il lui dit : « Garde-toi d'en parler à personne » (*Marc*, 1,44). Ainsi, dans toute son action on remarque ce même caractère de manifestation et de réserve.

Les motifs de cette réserve sont déjà connus du lecteur : quand Jésus commence à prêcher, il rencontre dans le peuple auquel il s'adresse une conception si fausse et si passionnée du rôle du Messie, qu'il lui faut nécessairement réformer la croyance de ses auditeurs avant d'y faire appel ; mais il y a aussi en Jésus lui-même une raison plus profonde de cette attitude : il est le Messie humble et doux, le Serviteur de Iahvé « qui ne dispute point, qui ne crie point, dont on n'entend point la voix sur la place publique, qui ne brise point le roseau froissé et n'éteint point la mèche qui fume encore » (*Matth.* 12, 19-20). Ainsi, dans sa prédication près du peuple, il poursuivra d'abord la réforme morale de ses auditeurs ; dans les paraboles du bord du lac, il commencera à exposer le mystère du royaume de Dieu ; il le fera alors sous cette forme parabolique qui, tout en proposant la vérité, la voile, évitant ainsi de blesser des yeux trop faibles et, en même

temps, provoquant par le mystère même la curiosité de ses auditeurs. Mais, dans cet exposé du mystère messianique, c'est le royaume qu'il révèle plus que le roi ; sa personne reste à l'arrière-plan de son œuvre. Quand il parle de lui, il se désigne le plus souvent par cette expression à la fois humble et mystérieuse : « le Fils de l'homme. »

Cette formule se rencontrait déjà dans plusieurs livres de l'Ancien Testament et dans la littérature judaïque, soit pour signifier simplement un homme, soit, dans quelques passages, pour désigner le Messie[1]. Au temps de Notre-Seigneur, cette expression ne semble pas avoir eu d'elle-même et nécessairement une signification messianique, mais, par ses emplois antérieurs, elle en était particulièrement susceptible. Aussi Jésus, en se l'appli-

1. Dans l'hébreu biblique, l'expression « Fils de l'homme » apparaît assez souvent surtout, dans les livres poétiques, et signifie non pas fils de tel homme en particulier, mais descendant de la race humaine, membre de l'humanité ; fréquemment elle est opposée dans un membre parallèle à « homme ». Dans la langue araméenne, cette expression est plus fréquente encore, aussi bien en prose qu'en poésie, et elle est simplement équivalente à « homme ». Dans *Dan.* 7, 13 le Messie est ainsi présenté : « Je regardais dans les visions de la nuit, et sur les nuées vint comme un fils d'homme ; il s'avança jusqu'au Vieillard, et on le mena devant lui. Et il lui fut donné domination, gloire et règne, et tous les peuples, nations et langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera jamais détruit. » Cette expression est reprise dans le livre des paraboles d'Hénoch (*Hen.* 37-70) et appliquée fréquemment au Messie.

quant, ne se révèle pas par là même et dès le premier jour ; mais, par l'usage qu'il en fait, il lui donne peu à peu un sens plus défini et plus plein.

Les textes les plus anciens sont les moins explicites ; dès cette époque cependant, cette expression est associée par Jésus à quelques-unes de ses revendications les plus hautes, du droit de remettre les péchés (*Marc*, 2, 10), du pouvoir sur le sabbat (*Marc*, 2, 28). Dans les derniers temps du ministère de Jésus, après la confession de saint Pierre, les déclarations du Maître sont plus nombreuses et plus explicites. Le titre, qu'il se donne dès lors fréquemment, de Fils de l'homme, évoque très souvent dans son esprit l'idée de ses souffrances (« il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, comme a souffert Jean-Baptiste » ; « il sera livré aux mains des hommes, et mis à mort... ») et plus souvent encore l'idée de son retour glorieux[1]. Le Christ a soin

1. On peut relever un ou deux textes de ce genre avant la scène de Césarée de Philippe, en particulier dans l'interprétation donnée aux apôtres des paraboles du royaume : « Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront de son royaume tous les scandales » (*Matth.* 13, 41). A partir de la confession de S. Pierre, ces textes sont très nombreux ; le plus solennel de tous est la réponse de Jésus à Caïphe : « Dès ce jour vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant, et venir sur les nuées du ciel » (*Matth.* 26, 64). Dans tous ces textes, et particulièrement dans ce dernier, le souvenir de la prophétie de Daniel est très marqué. Ce rapprochement aide à comprendre les raisons

presque toujours de rapprocher les deux perspectives, préservant ainsi ses disciples et du découragement que la passion pouvait produire et de l'exaltation que les scènes glorieuses de la parousie pouvaient faire naître. D'ailleurs, c'était la mort ignominieuse qui devait être la rançon de la gloire, et ainsi ces deux aspects du Christ étaient intimement unis comme le mérite et la récompense : « Il fallait que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire. »

La passion, la parousie, ce sont les deux phases de la vie du Christ que ce titre de Fils de l'homme propose surtout aux disciples et nous rappelle encore aujourd'hui ; quelques textes, moins nombreux, font entrevoir une autre perspective : celle de la préexistence au ciel. On la distingue très clairement dans quelques paroles du Christ rapportées par saint Jean : « Nul n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel » (*Jo.* 3, 13) ; « Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant ? » (*Jo.* 6, 62). C'est elle aussi qu'il faut reconnaître sans doute dans

qui ont amené Jésus à choisir de préférence ce titre messianique : il détachait le messianisme du cadre étroit du judaïsme, et lui assurait une portée universellement humaine, telle qu'il l'avait chez Daniel ; il évoquait, en même temps, le souvenir de ces visions et faisait entrevoir la parousie glorieuse.

certains textes des synoptiques : « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre » (*Matth.* 20, 28) : « le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (*Luc,* 9, 10). A elle seule, la formule « est venu » n'est pas décisive ; mais telle qu'elle se présente ici, appliquée au Fils de l'homme, et ayant pour objet son rôle messianique, elle semble signifier, dans la pensée de Jésus, sa mission, qui eut pour point de départ sa préexistence au ciel, près de son Père, de même qu'elle aura pour terme son apparition glorieuse dans le ciel, à la droite de Dieu.

Le titre messianique de Fils de l'homme, que Jésus a choisi, révèle donc à la fois et son humilité et sa transcendance ; cependant sa préexistence et son unité avec le Père sont plus clairement marquées par le nom de Fils ou de Fils de Dieu, que Jésus a pris aussi et qui est devenu, dès la première génération chrétienne, son titre propre et personnel. C'est aussi par la manifestation de cette filiation divine que nous est révélé le dogme de la Trinité. Constater que Jésus nous est apparu dans sa vie, son enseignement, sa mort, sa résurrection, comme notre Dieu, c'est déjà commencer à comprendre l'Évangile ; mais on n'en pénètre le mystère, que si

l'on contemple en lui le Fils de Dieu, ineffablement uni à son Père, et nous y unissant à son tour en lui et par lui.

Dès la première page de l'Évangile, ce titre de Fils de Dieu est donné à Jésus-Christ comme lui appartenant personnellement, exclusivement : « Commencement de l'évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu » (*Marc*, 1, 1) ; l'évangéliste exprime par ces mots sa foi, et la foi des chrétiens pour lesquels il écrit. Dans le récit évangélique lui-même, le titre de Fils de Dieu est donné à Jésus par l'ange dès le jour de l'annonciation à Marie : « L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la vertu du Très Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu » (*Luc*, 1,35). Douze ans plus tard, l'Enfant Jésus vient dans le Temple avec ses parents ; il y reste trois jours après leur départ ; et quand sa mère, le retrouvant enfin, lui demande : « Mon enfant, que nous as-tu fait ainsi ? Ton père et moi te cherchions tout affligés », il répond : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être aux choses de mon Père ? » (*Luc*, 2, 49). Cette manifestation discrète soulève un instant le voile qui recouvre l'enfance du Christ ; puis il suit ses parents à Nazareth, et c'est de nouveau le silence, l'obéissance et le mystère.

Au début de la vie publique, la Trinité,

nous l'avons déjà vu, se manifeste dans la scène du baptême ; l'attestation solennelle du Père « Celui-là est mon Fils bien-aimé » consacre la mission du Christ et, en même temps, révèle sa dignité personnelle. Au désert, les tentations du diable partent de ces paroles célestes : « Si tu es le Fils de Dieu, dit Satan, commande à ces pierres de se changer en pains » ; « si tu es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas ». Beaucoup de commentateurs ont vu dans ces suggestions non seulement des tentations de présomption, mais aussi des efforts faits par le démon pour provoquer sur ce point décisif de la filiation divine des déclarations plus expresses. Faut-il voir encore le même calcul dans les exclamations des possédés ? ou faut-il y reconnaître le cri d'effroi d'une puissance qui se sent dominée, du fort armé qui rencontre un adversaire plus puissant que lui, qui va le chasser de sa maison et de son peuple ? Quoi qu'il en soit, il est sûr que Jésus ne voulut jamais recevoir ce témoignage, mais imposa silence aux possédés ; nous n'avons nous aussi qu'à passer ; d'autres témoins sont plus dignes de se faire écouter.

La foi des apôtres, telle qu'elle est exprimée par saint Pierre à Césarée de Philippe, est une des lumières qui nous guident le plus sûrement à travers l'Évangile ; Jésus lui-

même en a garanti la valeur et l'origine ; au reste, elle est préparée par bien des manifestations antérieures. Après les scènes du Jourdain et le premier contact avec le Christ, c'est la vocation sur les bords du lac et, pour Pierre, la pêche miraculeuse : il se jette aux pieds du Christ en s'écriant : « Retire-toi de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. » Plus tard, après la multiplication des pains, les apôtres sont dans leur barque et repassent le lac ; le vent s'élève ; soudain Jésus apparaît, marchant sur les eaux ; Pierre, le plus impétueux de tous, s'écrie : « Seigneur, si c'est toi, dis-moi de venir à toi sur les eaux. » Jésus lui dit : « Viens ! » Pierre s'avance, mais, pris de doute, il commence à enfoncer ; Jésus le relève et monte avec lui dans la barque et, dès qu'ils y ont pris place, la tempête s'apaisse ; les apôtres, témoins de toutes ces merveilles, se prosternent devant lui en disant : « Tu es vraiment le Fils de Dieu » (*Matth.* 14, 33). C'est à ces mêmes circonstances que saint Jean rattache un autre témoignage rendu par Pierre au Christ : après la multiplication des pains et le retour à Capharnaüm, Jésus se présente aux Juifs comme le pain de vie descendu du ciel ; beaucoup de disciples ne peuvent s'élever jusqu'à cette haute doctrine et s'éloignent découragés ; Jésus alors, se tournant vers ceux qui restent,

leur dit tristement : « Voulez-vous partir, vous aussi? » Et Pierre, au nom de tous, lui répond: « Seigneur, à qui irions-nous? Tu as les paroles de vie éternelle ; et nous croyons, et nous sommes sûrs que tu es le Saint de Dieu » (*Jo.* 6, 67-69).

Peu de temps après, la confession plus solennelle encore, que Pierre fait au nom de tous à Césarée de Philippe, marque un nouveau progrès de la foi des apôtres, et Jésus, par sa réponse, en consacre l'origine divine : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme? Et les disciples répondent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou un des prophètes. Et Jésus leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre lui répondit : Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant. Et Jésus reprit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean ; car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est au ciel » (*Matth.* 16, 13-17). L'objet propre de cette confession, c'est là dignité messianique de Jésus ; les deux autres évangélistes la rapportent sous une forme moins explicite : chez saint Marc on lit seulement : « Tu es le Christ » ; chez saint Luc : « Tu es le Christ de Dieu » ; et chez saint Matthieu lui-même on lit aussitôt (16,20) que Jésus défendit aux disciples de dire qu'il était le Christ. Il est certain, par ailleurs, que les trois évangélistes

s'accordent à présenter cette confession comme étant particulièrement décisive, et Jésus n'hésite pas à l'attribuer à une révélation du Père céleste ; il y a donc ici quelque chose de plus que dans les acclamations de la foule saluant le fils de David ; le Christ s'est senti compris : c'est donc que le messianisme reconnu et confessé par saint Pierre était le messianisme véritable, le messianisme religieux et divin ; et si, dès les origines, on voit le Christ reconnu par les fidèles, non seulement comme le roi messianique, mais comme le Fils de Dieu, cette croyance, vraiment nouvelle dans le judaïsme, s'explique bien plus aisément si elle s'appuie sur une profession de foi des apôtres, explicitement approuvée par Jésus [1]. Sans doute la foi de Pierre n'est pas encore bien éclairée : aussitôt après avoir rendu au Christ Fils de Dieu vivant ce témoignage solennel, il se révolte à l'idée de la Passion et il essaie d'en détourner Jésus ; ce ne sera qu'après la Pentecôte qu'il comprendra ce mystère ; mais, du moins, s'il ne comprend pas encore les abaissements du Sauveur, il commence à percevoir sa grandeur humaine et sa filiation divine [2].

(1) Cf. W. Sanday, art. *Son of God*, *Dictionary of the Bible* IV, 572-574.

(2) On a déjà mentionné plus haut (p.73) la Transfiguration pour la rapprocher du Baptême ; il faut encore la rappeler ici. Les évangélistes, l'ont, en effet, étroitement rattachée à

Plus précieux encore que le témoignage des apôtres est le témoignage de Jésus lui-même, témoignage discret, sans doute, et lentement progressif, mais témoignage révélateur, qui seul nous permet de pénétrer jusqu'à l'intime la vie du Fils de Dieu et son union avec le Père.

Pour les préparer à cette révélation, Jésus forme ses disciples sur son modèle ; seuls les enfants de Dieu peuvent connaître le Fils de Dieu. Si l'on relit, dans le discours sur la montagne, et plus particulièrement au chapitre 6 de saint Matthieu, le programme de vie religieuse que le Christ propose à ses disciples, on voit que tout son effort tend à les inviter à une intimité constante avec leur Père du ciel : quoi qu'il fasse, aumône, jeûne ou prière, le chrétien doit écarter tout souci de plaire aux hommes, et se préoccuper uniquement de son « Père qui voit dans le secret » ; la vie du chrétien, dira plus tard saint Paul, est « cachée en Dieu avec Jésus-Christ ». Lui-même en effet nous apparaît dans l'Évangile comme le modèle idéal de cette vie dont il trace ici le programme ; son ressort intime, c'est son union avec le Père : « Je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi » ; « je fais tou-

la scène de Césarée de Philippe. Le témoignage du Père (« Celui-ci est mon Fils bien-aimé ») apparaît ainsi comme la confirmation suprême de la confession de saint Pierre (« Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant »).

jours ce qui lui plaît » ; « ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre ». Cette vie intime du Christ apparaît surtout dans l'évangile de saint Jean, et c'est surtout dans le cercle de ses familiers que Jésus la dévoile ; mais c'est vers cet idéal qu'il entraîne tous ses disciples dès ses premières prédications ; le terme où ils doivent tendre, c'est de « devenir les fils de leur Père céleste », c'est d' « être parfaits comme leur Père céleste est parfait ». Ce sentiment de la paternité divine devra être chez eux si vif qu'ils ne pourront plus donner à personne sur terre le nom de Père : ils n'ont plus qu'un Père : leur Père céleste (*Matth.* 23,9) ; et tout cela trouve son expression dans la prière qu'il leur apprend et qui sera leur prière propre : « Notre Père ».

Mais tout en entraînant ses disciples par sa doctrine et par son exemple vers cet idéal qu'il leur propose, Jésus distingue toujours sa filiation de la leur. Dieu est le Père du Christ, Dieu est le Père des chrétiens ; mais ces deux paternités sont diverses, et Jésus ne les confond jamais ; il apprend à ses disciples à dire : Notre Père ; mais lui ne parle pas ainsi ; il dit toujours : votre Père, ou : mon Père[1].

1. Ces remarques ont déjà été faites avec beaucoup de force par S. Augustin, *in Joann. tract.* 21, 3 (P. L., 35, 1565-1566).

Cette habitude de langage est particulièrement significative dans les textes où Jésus s'adresse à ses disciples, par exemple : « C'est ainsi que mon Père céleste vous fera si vous ne pardonnez du fond du cœur » (*Matth.* 18, 35) ; « Voici que je fais descendre sur vous le promis de mon Père » (*Luc*, 24,29) ; « Je dispose en votre faveur du royaume comme mon Père en a disposé en ma faveur » (*Luc*, 22, 29).

On a pu remarquer dans le dernier des textes cités un parallélisme qui exprime bien le rôle unique du Fils de Dieu : entre le Père céleste et les chrétiens ses enfants il est le médiateur. Envoyé par son Père, il envoie à son tour ses disciples, et il aime à rapprocher l'une de l'autre ces deux missions, pour mieux faire entendre son rôle, et surtout pour unir en lui les chrétiens au Père : « Qui vous reçoit, dit-il ailleurs, me reçoit ; et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé » (*Matth.* 10, 40) ; « Qui vous méprise, me méprise ; et qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé » (*Luc*, 10, 16). Chez saint Jean, la pensée du Christ se développe en membres parallèles, mais pour atteindre des réalités plus profondes, non plus seulement la mission du Fils et celle des apôtres, mais leur vie intime, leur amour, leur union : « De même que le Père, qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange, lui

aussi, vivra par moi » (*Jo.* 6, 57). « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, de même que mon Père me connaît et que je connais mon Père » (10, 14-15). « De même que le Père vous a aimés, moi aussi je vous ai aimés... Si vous gardez mes commandements, vous resterez dans mon amour, de même que j'ai gardé les commandements de mon Père et que je reste dans son amour » (15, 9-10). « Afin que tous soient un, de même que toi, Père, es en moi et moi en toi, afin qu'eux soient en nous » (17, 21). « De même que le Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie » (20, 21).

Tous ces textes révèlent en Jésus-Christ une grandeur surhumaine : il est médiateur entre Dieu et les hommes. On n'entendra pas ce rôle au sens que lui donnaient les Ariens : ils ne reconnaissaient dans le Fils de Dieu qu'un Dieu inférieur, à mi-chemin entre ciel et terre ; l'Église catholique, au contraire, croit que le Christ est médiateur non parce qu'il est à égale distance des deux termes, l'homme et Dieu, mais parce qu'il les unit en sa personne, étant vrai homme et vrai Dieu. Nous avons déjà recueilli plusieurs des textes où se manifeste le plus clairement l'humanité de Jésus, et son amoureuse dépendance vis-à-vis du Père ; on en peut encore ajouter bien d'autres ; ainsi : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que, selon que mon

Père m'a ordonné, ainsi je fais » (*Jo.* 14, 31) ; « Père, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie, comme tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'à tous ceux que tu lui as donnés il donne la vie éternelle » (17, 1-2). C'est encore l'humanité du Christ qu'on entend dans cette parole de désir et d'humilité que Jésus, sur le point d'aller à son Père, adressait à ses disciples : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais vers mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi » (14, 28).

Mais, dans la trame du même évangile, et souvent du même discours, on trouve, mêlées à ces humbles paroles, les affirmations les plus hautes : « Mon Père agit jusqu'à présent, répond Jésus aux pharisiens qui l'accusent de violer le sabbat, et moi aussi j'agis » (*Jo.* 5, 17) ; et l'évangéliste précise le sens de cette déclaration en ajoutant : « C'est pourquoi les Juifs cherchaient d'autant plus à le faire mourir, parce que non seulement il violait le sabbat, mais encore il disait que Dieu était son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu » ; et Jésus poursuit en effet : « En vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne le voie faire au Père ; car ce que celui-ci fait, le Fils le fait semblablement... De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie,

ainsi le Fils vivifie aussi ceux qu'il veut... Comme le Père a la vie en lui, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui » (5, 19. 21. 26). Et plus tard, vers la fin de sa vie, parlant encore aux pharisiens : « Je donne à mes brebis la vie éternelle et elles ne périront jamais, et nul ne les arrachera de ma main ; ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout, et nul ne peut (les) arracher de la main de mon Père, moi et mon Père nous sommes un, ἕν ἐσμεν. » (10, 28-30). La puissance du Fils est donc égale à celle du Père, ou plutôt elle lui est identique : tous les deux n'ont qu'une même action, parce qu'ils n'ont qu'une même nature. Mais si le Fils possède totalement ce qu'a le Père, c'est qu'il le reçoit de lui, c'est que le Père le lui donne ; ces deux aspects du mystère divin sont inséparables, et le Christ les révèle à la fois l'un et l'autre : le Fils, comme le Père, a la vie en lui, mais c'est que le Père le lui a donné ; tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement, mais il ne peut rien faire de lui-même. Ainsi se manifeste l'unité divine ; les chrétiens, qui auront reçu et compris ces leçons de leur Maître, ne seront point tentés ni de dégrader le Fils pour en faire une divinité inférieure, ni de le séparer du Père pour en faire un dieu indépendant ; tout cela ne se résume-t-il pas dans cette formule de saint Hilaire, déjà rap-

pelée plus haut : *Unum sunt, qui invicem sunt.*

Tous ces textes sont empruntés à l'évangile de saint Jean ; l'insistance de l'évangéliste à rapporter ces hautes révélations s'explique par le caractère et le but de son œuvre : « Ceci a été écrit pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour que, le croyant, vous ayez la vie en son nom » (*Jo.* 20,31). Les évangiles synoptiques, nés de la catéchèse primitive, laissent davantage dans l'ombre la doctrine théologique du Seigneur, et mettent plutôt en lumière son enseignement moral et son action miséricordieuse : il y apparaît, non tel qu'il se révélait à ses intimes ou tel qu'il se dressait devant les Pharisiens de Jérusalem, dont l'orgueil ne méritait plus aucun ménagement, mais tel qu'il se manifestait à la foule des disciples, qu'il préparait lentement et patiemment au royaume de Dieu.

Mais dans cet enseignement si condescendant et si humble, certains textes apparaissent soudain, illuminant, comme d'un éclair, ce même Fils de Dieu que l'évangile de saint Jean manifeste. C'est, par exemple, le texte fameux où Jésus, parlant du jour du jugement, dit : « Ce jour, nul ne le connaît, ni les anges, ni le Fils, si ce n'est le Père » (*Marc*, 13,32). L'authencité de cette parole est garantie par sa teneur même : cette ignorance,

même apparente, du jour du jugement, nul rédacteur postérieur n'eût osé l'attribuer au Fils[1] ; sa portée est évidente et considérable : dans la gradation qu'il établit, Jésus se trouve élevé au-dessus de l'humanité et même au-dessus des anges ; il est le Fils, au sens propre et unique, de même que Dieu est le Père.

Plus explicite encore est le texte où Jésus, tressaillant sous l'action de l'Esprit-Saint, s'écrie : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants : Oui, Père, je te loue de ce que telle a été ta volonté. Tout m'a été confié par mon Père, et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler » (*Matth.* 11, 25-27 ; *Luc*, 10, 21-22). S'abandonnant à cette émotion religieuse, à cette complaisance dans les desseins du Père, le Christ révèle ce qu'il y a de plus intime, de plus profond dans le mystère de sa vie ; ici, comme dans le texte

1. Le P. Lagrange, dans son commentaire sur S. Marc (p. 327), interprète ainsi ce texte : « Le Fils sait, mais il n'a pas mission de communiquer, et, dans ce sens, il ignore... En tant qu'on distingue le Fils du Père comme envoyé par lui aux hommes, il n'a pas ce secret dans ses attributions. » Nous avons plus longuement exposé et défendu cette interprétation dans les *Recherches de science religieuse*, octobre 1918, p. 421-429. Nous nous permettons d'y renvoyer le lecteur.

précédent, les deux termes de Père et de Fils ont la valeur absolue, exclusive qu'ils auront désormais dans toute la tradition chrétienne, et ces deux personnes apparaissent dans ce mystère inaccessible à toute autre intelligence où elles peuvent introduire par grâce qui elles veulent, mais où elles sont par droit de nature, se comprenant parfaitement l'une l'autre. Ici il n'y a plus de place pour une interprétation subordinatienne : le Père et le Fils sont également transcendants à toute intelligence créée, et se comprennent également l'un l'autre.

Dans les derniers temps de la vie du Christ ses affirmations se font plus pressantes et plus solennelles. Dès le début de sa prédication galiléenne, il s'était plus d'une fois découvert à demi dans ses conflits avec les pharisiens : ces adversaires lettrés et de mauvaise foi étaient moins excusables que la foule et avaient droit à moins de ménagements ; d'ailleurs leurs polémiques, qui sans cesse harcelaient le Christ, le provoquaient à des explications plus complètes ; c'est pour répondre à ces attaques que Jésus revendique le droit de remettre les péchés (*Marc*, 2,5-12), et qu'il affirme qu' « il y a ici plus que le temple » (*Matth.* 12, 6), « plus que Jonas », « plus que Salomon » (12, 41-42), ouvrant ainsi par delà les souvenirs les plus glorieux et les choses les plus saintes une perspective indéfinie.

Cependant ces conflits s'exaspèrent et le dénouement approche ; pendant la dernière semaine qu'il passe à Jérusalem, le Christ se fait entendre plus clairement. C'est alors qu'il propose à ses adversaires cette question que nul ne put résoudre : « Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ? Ils lui disent : De David. Il leur dit : Comment donc David, sous l'action de l'Esprit, l'appelle-t-il Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis sous tes pieds ? Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ? Et personne ne pouvait lui répondre ». (*Matth.* 22, 42-46). Jésus ne repousse pas la filiation davidique, mais il montre qu'elle n'explique pas toute la grandeur du Messie, et que, s'il est le fils de David, il est aussi son Seigneur.

Plus explicite encore est la parabole des vignerons, proposée par le Christ pendant cette dernière semaine.

Cette parabole est une des mieux attestées de tout l'Évangile : seule, avec la parabole du de semeur et celle du grain de sénevé, elle se lit chez les trois synoptiques ; son contenu même en confirme l'authenticité : si elle avait été créée ou même transformée par la communauté chrétienne, elle eût fait entendre non seulement la mission et la mort du Fils

de Dieu, mais aussi sa résurrection glorieuse. C'est le suprême avertissement du Christ à son peuple, à la veille de sa mort. Les autres paraboles sont indépendantes des circonstances où elles ont été proposées ; elles énoncent une leçon morale ou religieuse qui a la même valeur pour tous les temps ; celle-ci ne s'adresse qu'à la nation juive et à ses chefs ; elle leur fait comprendre le suprême effort que Dieu fait pour les sauver, et la responsabilité effroyable dont ils vont se charger :

Un homme planta une vigne, et l'entoura d'une clôture et creusa un pressoir et bâtit une tour et la confia à des vignerons et partit pour l'étranger. Et il envoya vers les vignerons en temps voulu un serviteur, pour qu'il reçût des vignerons une part des fruits de la vigne. Et s'étant saisis de lui, ils le battirent et le renvoyèrent les mains vides. Et derechef il envoya vers eux un autre serviteur, et celui-là ils le frappèrent à la tête et l'outragèrent. Et il en envoya un autre ; et celui-là ils le tuèrent : et ils en maltraitèrent encore beaucoup d'autres, battant les uns, tuant les autres. Il lui restait encore quelqu'un, un fils bien-aimé. Il l'envoya vers eux le dernier, disant : Ils respecteront mon fils. Mais ces vignerons-là se dirent entre eux : C'est l'héritier. Venez, tuons-le, et nous aurons l'héritage. Et l'ayant saisi, ils le tuèrent, et ils le jetèrent hors de la vigne. Que fera le maître de la vigne ? Il viendra, et il fera périr les vignerons, et il donnera la vigne à d'autres. N'avez-vous pas seulement lu cette Écriture :

La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient,
Est devenue la base de l'angle.
C'est l'œuvre du Seigneur,
Et elle est admirable à nos yeux [1].

L'évangéliste ajoute que les pharisiens auraient voulu s'emparer de Jésus, mais ils craignirent la foule ; car ils avaient compris qu'il avait dit la parabole pour eux. Ce récit en effet, si simple et si pathétique, est transparent dans sa signification, et nul lecteur ne s'y peut tromper : la vigne de Iahvé, c'était Israël ; les prophètes, Isaïe surtout, l'avaient chanté, et leurs textes étaient dans toutes les mémoires : Iahvé l'avait entourée d'une haie, en avait enlevé les pierres, y avait planté des ceps excellents, y avait élevé une tour, un pressoir ; il en attendait du raisin, il n'y trouva que des épines [2]. Jésus reprend cette allégorie, mais la modifie et lui donne une signification plus précise : il n'accuse point la stérilité de la vigne, mais l'infidélité des vignerons : il les montre, chefs rebelles du peuple choisi, repoussant, maltraitant, tuant l'un après l'autre tous les prophètes, et enfin il arrive à ce dernier trait, si pathétique et si révélateur : « Il lui restait encore quelqu'un, un fils bien-aimé. Il l'envoya vers eux... » Tout est là : et la miséricorde de Dieu, qui nous

1. *Marc*, 12, 1-10, trad. Lagrange. — 2. *Is.* 5, 2.

a aimés jusqu'à donner pour nous son Fils unique, et l'amour du Fils, qui accepte pour nous cette mission mortelle, et le crime des Juifs, et, par-dessus tout, la distance qui sépare Jésus des prophètes. A plusieurs reprises, dans sa prédication antérieure, le Christ avait fait entendre cette transcendance, en affirmant qu'il y avait en lui quelque chose de plus que dans les plus grands hommes, dans les plus pures gloires d'Israël ; il marque aujourd'hui cette infinie distance : ils étaient des serviteurs, il est le Fils bien-aimé.

Quelques jours plus tard, Jésus était arrêté et traîné devant le sanhédrin. Il voit comparaître les faux témoins que ses ennemis ont subornés ; ils laissent tomber leurs témoignages incohérents, il se tait. Le grand-prêtre l'adjure au nom de Dieu : « Es-tu le Christ, le Fils du Béni ? » « Je le suis, répond Jésus. Et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance, et venant avec les nuées du ciel. » Naguère encore il fermait la bouche aux possédés, il imposait silence aux miraculés, il demandait aux disciples de garder secrètes les manifestations les plus glorieuses, la confession de saint Pierre, la Transfiguration ; alors aussi il se cachait, il échappait à ses ennemis. Maintenant l'heure est venue du conflit décisif ; le Christ se livre et se révèle ; et la Providence divine, qui a tout disposé

dans ce sombre drame pour notre salut et pour la glorification du Fils de Dieu, a voulu que cette déclaration suprême fût faite par lui devant le grand conseil de la nation, sous la foi du serment, et au prix de sa vie. Les autres accusations tombent d'elles-mêmes ; ce témoignage reste seul, et c'est pour l'avoir rendu que Jésus est mort.

La dignité qu'on lui présente ainsi et qu'il revendique est celle de Messie ; mais, d'après le témoignage concordant des trois synoptiques, à ce titre de Christ est joint le titre de Fils de Dieu : ce n'était point là, nous l'avons déjà remarqué, un qualificatif consacré par l'usage juif ; les sanhédrites le reprennent parce que Jésus en faisait usage, et c'est dans cette prétention surtout qu'ils voient un blasphème digne de mort[1].

Cette attestation, scellée du sang du Fils de Dieu, est la garantie de notre foi ; des milliers de martyrs ont eu la gloire d'ajouter leur humble témoignage à ce témoignage souve-

1. Cf. Lagrange, *Evangile selon S. Marc*, p. 378 : « La scène décrite par Marc est d'une souveraine importance pour apprécier le rôle de Jésus. On affirme qu'il a mérité la mort, non pour ce qu'il a dit de la destruction du Temple, mais pour avoir blasphémé en se disant Messie et Fils de Dieu. Comme la simple prétention au titre du Messie, si elle pouvait être d'un halluciné ou d'un intrigant, n'avait rien de blasphématoire, les vraisemblances obligent de conclure avec les évangélistes que Jésus ne s'est pas seulement déclaré Messie, mais encore Fils de Dieu au sens propre. »

rain, et tous les chrétiens y ont engagé leur vie. Le Père lui-même l'a consacrée par la glorieuse résurrection du Christ, quand « son Fils, qui est né de la race de David selon la chair, a été déclaré Fils de Dieu avec puissance selon l'esprit de sainteté » (*Rom.*, 1, 3-4).

Cette glorieuse consécration du Fils de Dieu ressuscité remplit les dernières pages de l'Évangile ; c'est là aussi que l'on recueillera, parmi les suprêmes enseignements du Seigneur, un de ceux qui éclairent le mieux le mystère de la Sainte Trinité :

> Les onze disciples se rendirent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait marquée, et, le voyant, ils l'adorèrent, mais quelques-uns doutèrent. Et Jésus s'approchant leur dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du monde[1]. »

Dans ces paroles éclate toute la majesté du Fils de Dieu : il est investi de la toute-puissance, et il promet aux siens une assistance perpétuelle ; c'est dans des termes semblables que Iahvé jadis garantissait son appui à Moïse et aux prophètes. En même temps, le

1. *Matth.* 28, 16-20.

Christ confirme la mission universelle de ses apôtres, et leur prescrit de baptiser toutes les nations « au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ». Ainsi se manifeste pleinement le Dieu en trois personnes ; au baptême de Jésus, il s'était déjà révélé à quelques privilégiés, désormais il apparaît en pleine lumière ; c'est à lui que tous les chrétiens seront consacrés ; c'est en son nom, par son autorité que toute grâce sera donnée.

Mais, pour mieux saisir cette révélation suprême, il faut considérer les manifestations progressives du Saint-Esprit, telles que l'Évangile les retrace.

§ 4.

C'est d'abord dans la conception de Jésus que l'action de l'Esprit se manifeste : « L'Esprit-Saint viendra en toi, dit l'ange à Marie, et la Puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre » (*Luc*, 1, 35) ; puis tout autour du Messie, cette action divine se propage : Jean-Baptiste est rempli de l'Esprit-Saint (1, 15), et Élisabeth (1, 41), et Zacharie (1, 67) ; c'est l'Esprit qui conduit Siméon au temple (2, 27), après l'avoir, par ses avertissements et ses promesses, préparé à cette grâce (2, 26). Cette effusion de l'Esprit-Saint avait été prédite bien des fois par les prophètes comme un des

privilèges de l'ère messianique[1] ; en ces premiers jours de l'avènement du Christ, elle se produit en effet, mais discrète encore et voilée, comme l'apparition du Messie lui-même.

Au jour du baptême de Jésus, tandis que le Père se fait entendre, attestant que Jésus est son Fils bien-aimé, l'Esprit-Saint apparaît sous la forme d'une colombe et se repose sur le Christ. Cette première révélation de la Trinité, nous l'avons déjà dit, ne devait être pleinement comprise que par les chrétiens déjà éclairés par l'Esprit-Saint. A ce premier jour du ministère public du Seigneur, les assistants n'en saisirent le sens que très imparfaitement et inégalement, selon leurs dispositions ; mais plus tard, à la lumière de Dieu, ils devaient reconnaître dans cette scène non seulement la consécration de la mission du Christ, mais aussi la promesse du baptême chrétien et de ses grâces, et l'anticipation des révélations ultérieures ; là, pour la première fois, l'Esprit-Saint se manifestait, non seulement comme une grâce et une force, mais comme le principe de tous ces dons, comme la personne divine de qui ils découlent[2].

1. Le Messie lui-même devait être revêtu de l'Esprit (*Is.* 11, 1-2 ; 42, 1 sqq. ; 61, 1), et tout autour de lui l'Esprit devait se répandre (*Is.* 32, 15 ; 44, 1 sqq. ; *Ezech.* 11. 19 ; 36, 26 ; 37, 12 ; *Joel*, 3. 1-2 (*Vulg.* 2, 28-29).

2. Dans les textes de S. Luc rappelés plus haut, au sujet de la conception du Christ, de Jean-Baptiste, d'Élisabeth,

Ainsi qu'il avait été prédit par les prophètes, l'Esprit apparaît désormais comme intimement uni au Christ : c'est lui qui pousse Jésus au désert (*Matth.* 4, 1 ; *Marc*, 1, 12 ; *Luc*, 4, 1) ; c'est lui qui le dirige vers la Galilée (*Luc*, 4, 14) ; c'est lui qui, dans les circonstances les plus solennelles, inspire ses paroles (*Luc*, 10, 21) ; c'est lui qui est le principe de ses œuvres miraculeuses et, en particulier, de la délivrance des possédés (*Matth.* 12, 28) ; aussi la calomnie des pharisiens, attribuant à l'esprit impur les œuvres de Jésus, est un blasphème contre l'Esprit-Saint et un blasphème irrémissible (*Matth.* 12, 31-32 ; *Marc*, 3, 28-30).

Les chrétiens, comme le Christ, devaient être conduits et animés par l'Esprit-Saint ; mais ce serait seulement la mort de Jésus qui leur mériterait cette grâce ; pendant tout son ministère, le Seigneur la promet, il ne la donne pas encore. C'est ce que saint Jean marque expressément, en rapportant les paroles du Christ, à la fête des tabernacles : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il

de Zacharie, il est question d'*un* Esprit-Saint, c'est-à-dire, d'après l'usage ordinaire de S. Luc, d'une action divine, d'une force divine. Au contraire. au baptême de Jésus, c'est « l'Esprit de Dieu » (*Matth.*) qui apparaît, « l'Esprit » (*Marc*), « l'Esprit-Saint » (*Luc*) ; la forme déterminée de l'expression et, plus encore, la manifestation distincte de l'Esprit sous la forme d'une colombe et son rapprochement du Père et du Fils font entendre la pensée des évangélistes.

boive; celui qui croit en moi, ainsi que dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive sortiront de ses entrailles » ; l'évangéliste ajoute : « Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié » (*Jo.* 7, 37-39).

Ces promesses sont particulièrement adressées aux apôtres : ils seront, à un titre privilégié, inspirés et conduits par l'Esprit-Saint. Quand Jésus leur prédit les persécutions qu'ils auront à subir, il ajoute : « Quand ils vous traîneront devant les tribunaux, ne vous préoccupez pas de ce que vous aurez à dire ; mais dites ce qui vous sera donné à l'heure même ; car ce ne sera pas vous qui parlerez, mais l'Esprit-Saint » (*Marc*, 13, 11) ; ou, comme le rapporte saint Luc, « l'Esprit-Saint vous enseignera à l'heure même ce qu'il faut dire » (*Luc*, 12, 12).

Au dernier jour, après la Cène, Jésus réitère ces promesses et les précise : ce ne sera pas seulement à l'heure des persécutions, mais dans toute leur vie et dans tout leur ministère que les apôtres seront ainsi inspirés, et l'Esprit-Saint, l'autre Paraclet, remplira près d'eux le même rôle que Jésus lui-même remplissait pendant sa vie mortelle. Ces promesses révèlent l'action de l'Esprit-Saint, et en même temps sa personne ; il faut

les transcrire ici, car il n'est pas, sur le sujet que nous étudions, de texte plus explicite dans tout le Nouveau Testament :

Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements, et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet, afin qu'il soit avec vous toujours, l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit ni ne le connaît ; mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera en vous et qu'il sera en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai vers vous ; encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez parce que je vis et que vous vivrez... *Jo.* 14, 15-19.

Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais avec vous ; mais le Paraclet, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, c'est lui qui vous apprendra tout, et qui vous rappellera tout ce que je vous ai dit, 14, 25-26.

Quand sera venu le Paraclet, que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi. 15, 26.

Je vous dis la vérité : il vous est utile que je m'en aille ; car, si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas sur vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai ; et, quand il sera venu, il convaincra le monde à propos de péché, de justice, et de jugement : de péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ; de justice, parce que je vais au Père et que vous ne me verrez plus ; de jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'ai encore beaucoup à vous dire, mais vous ne pouvez le porter maintenant.

Quand il sera venu, lui, l'Esprit de vérité, il vous fera pénétrer dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il vous dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, car il prendra du mien et vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi ; c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prendra du mien et vous l'annoncera, 16. 7-15.

Le récit du baptême de Jésus et plus encore les promesses du Christ aux apôtres faisaient déjà entendre le caractère personnel de l'Esprit-Saint ; le discours que nous venons de transcrire le fait clairement apparaître : non seulement il est représenté comme un agent personnel, rendant témoignage au Fils, le glorifiant, enseignant toute vérité, mais surtout il est promis aux apôtres comme celui qui remplira en eux le même rôle que le Christ : C'est « un autre Paraclet » qui viendra en eux, qui y demeurera, quand le Seigneur les aura quittés ; et cette présence sera tellement précieuse, qu'il leur est utile que Jésus s'en aille, pour que le Paraclet vienne en eux[1]. Tout ceci ne peut s'entendre

1. Ce caractère personnel est marqué encore par l'expression dont se sert S. Jean : malgré la proximité du nom neutre, τὸ πνεῦμα, il emploie toujours le pronom masculin, ἐκεῖνος, pour désigner le Saint-Esprit (14, 26 ; 15, 26 ; 16, 13, 14), de même que, dans le prologue (11, 12), il emploie le pronom masculin αὐτόν pour désigner le Verbe, malgré la proximité du nom neutre τὸ φῶς.

que si l'Esprit-Saint est une personne, et une personne divine, au même titre que le Fils de Dieu lui-même.

Cette personne, manifestement distincte du Père et du Fils, leur est intimement unie, à tel point que sa venue dans les apôtres sera en même temps la venue du Fils : Jésus leur dit qu'il s'en va, que l'autre Paraclet viendra en eux, mais il leur dit aussi : « Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai vers vous » (14,18) ; de même qu'il leur dit un peu plus bas : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure » (14,23). C'est donc que l'Esprit ne peut venir sans le Fils, ni le Fils sans le Père ; c'est l'indissoluble unité des personnes divines, modèle et lien de l'union des chrétiens.

En étudiant plus haut l'unité du Père et du Fils, nous constations que rien ne les distingue sinon les relations réciproques qui les opposent et qui les unissent : *unum sunt, qui invicem sunt*, répétions-nous après saint Hilaire. L'Esprit-Saint ne nous a pas été révélé aussi pleinement que le Père et le Fils ; cependant ce que le Christ nous en a fait connaître nous engage dans la même voie : les discours de Jésus nous décrivent, en général, les relations de l'Esprit et du Fils sous les mêmes traits que les relations du Fils et du

Père : le Fils a été envoyé par le Père (*Jo.* 3,17) ; ainsi l'Esprit sera envoyé par le Fils (15, 26 ; 16,7) ; le Fils est le témoin du Père (1,18 ; 3,11 ; 6,46 ; 8,38) ; l'Esprit sera le témoin du Fils (15,26) ; il glorifiera le Fils (16,14), de même que le Fils glorifie le Père (17,4) ; le Fils ne dit rien de lui-même, mais seulement ce que le Père veut qu'il dise (12,49 ; 7,16) ; ainsi l'Esprit « ne parlera pas de lui-même, mais dira tout ce qu'il aura entendu... il prendra du mien, ajoute Jésus, et vous l'annoncera » (16,13-14). Ce parallélisme, suggéré par le Seigneur lui-même, a guidé les anciens Pères ; c'est dans cette voie que s'est engagé saint Athanase quand, pour répondre aux premières attaques de l'hérésie, il a exposé, dans ses *Lettres à Sérapion*, la théologie du Saint-Esprit.

Ces analogies, toutefois, n'excluent pas des différences essentielles : la filiation caractérise les relations du Fils et du Père ; elle n'apparaît jamais dans la théologie du Saint-Esprit. Le Père est l'unique principe du Fils ; il n'en est pas ainsi du Fils vis-à-vis de l'Esprit : le Fils envoie l'Esprit, mais « de la part du Père » (15, 26) ; il dit : « l'Esprit prendra du mien », mais il l'explique ainsi : « tout ce qu'a le Père est à moi, et c'est pourquoi je disais qu'il prendra du mien » (16, 14-15). Ainsi, même dans ses relations avec l'Esprit-

Saint, le Fils est dépendant du Père : c'est de lui qu'il reçoit tout ce qu'il donne à l'Esprit. Le Père est ici, comme partout, le principe premier et souverainement indépendant. « De lui procède l'Esprit » (15, 26)[1] ; c'est lui qui le donne à la prière du Fils (14, 16), qui l'envoie au nom du Fils (14, 26).

Toute cette doctrine se résume bien dans la vision symbolique de l'Apocalypse : « un fleuve d'eau vive, brillant comme le cristal, procédant du trône de Dieu et de l'Agneau » (22, 1) : telle est, pour saint Jean, la nature et l'origine de l'Esprit ; il procède d'une source unique, qui est le trône de Dieu et de l'Agneau. Mais le prophète de l'Apocalypse n'oubliera pas l'enseignement qu'il a reçu du Fils de Dieu : ce trône n'appartient pas à titre identique au Père et au Fils : l'un possède la divinité comme en étant le principe unique, l'autre comme le recevant de lui en plénitude[2].

Ces révélations du Christ, à la dernière cène,

1. Ce texte semble énoncer directement plutôt la mission temporelle de l'Esprit-Saint que sa procession éternelle : c'est ce qui indique l'expression παρὰ τοῦ πατρός (non : ἐκ τοῦ πατρός). Mais ces deux mystères sont étroitement liés l'un à l'autre : si l'Esprit-Saint est envoyé par le Père, c'est qu'il procède de lui.

2. On pourra donc énoncer correctement la procession du Saint-Esprit soit en disant qu'il procède du Père et du Fils, soit en disant qu'il procède du Père par le Fils. Cf. supra, p. 34, n. 2.

complètent son enseignement antérieur sur le Père et sur lui-même. Désormais Dieu est connu des chrétiens, non point le Dieu des philosophes, mais le Dieu vivant ; les patriarches avaient cru en lui, sans le voir ; les prophètes avaient transmis ses oracles, sans le révéler lui-même. Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, pouvait seul nous le raconter : il l'a fait ; il a introduit tous ses disciples, tous ses frères, dans l'intimité de cette vie divine ; parce qu'elle était inaccessible, les hommes la croyaient solitaire, et ils y ont découvert ces effusions d'amour où les trois personnes se donnent totalement l'une à l'autre, se complaisent entièrement l'une dans l'autre, et s'étreignent mutuellement dans l'unité d'une seule nature ; et cette vie, qui leur paraissait si lointaine, les a envahis eux-mêmes pour les transformer et les unifier : « Qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et toi en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité » ; c'est la suprême prière du Christ à son Père (*Jo.* 17, 22-23) ; c'est le but où tendra désormais toute l'action du Saint-Esprit dans l'Eglise.

CHAPITRE III

LA RÉVÉLATION DE LA TRINITÉ

Dans l'Église apostolique.

§ 1.

Le cadre étroit de cette esquisse ne nous permet pas de décrire ici tous les développements que la révélation du mystère de la Trinité a reçus au cours de l'âge apostolique, surtout chez saint Paul et saint Jean[1] ; il nous suffira de montrer l'influence des révélations faites par le Christ sur la foi et la vie religieuse des premiers chrétiens. La parole du Seigneur est tombée dans l'âme des disciples et y a germé ; contemplons la moisson qui lève : elle nous fera mieux connaître la semence d'où elle est née.

« Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » ; cette promesse du Christ ressuscité s'accomplit dès les premiers jours de l'Eglise ; Jésus continue à vivre

1. Le lecteur désireux de poursuivre cette étude en trouvera les éléments dans nos *Origines du dogme de la Trinité*, p. 260-531.

parmi les siens; c'est lui qui soutient leur courage et qui dirige leurs efforts. C'est lui qui, à Damas, envoie Ananie baptiser Saul (*Act.* 9, 10 sqq.); c'est lui qui, à Joppé, triomphe des hésitations de Pierre et le prépare à l'apostolat des Gentils (10, 9 sqq.; 11, 5 sqq.); c'est lui qui, à Jérusalem, décide Saul à sortir de Judée et à aller évangéliser les nations (22, 18 sqq.). Quand saint Étienne comparaît devant les Juifs, il lève les yeux au ciel, et voit le Christ : « Voici, s'écrie-t-il, que je vois les cieux s'ouvrir, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu » ; on l'entraîne, on le lapide; sur le point de mourir, il prie : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit » ; et, tombant à genoux, il s'écrie à haute voix : « Seigneur, ne leur impute pas ce péché » ; et en achevant ces mots, il expire[1]. Le premier martyr chrétien invoque le Christ dans les mêmes termes où Jésus mourant priait son Père ; combien de martyrs, après lui, ont répété la même prière !

1. *Act.* 7, 55-60. Cette vision et cette prière de S. Étienne sont d'autant plus remarquables que le discours du martyr devant le sanhédrin a été plus réservé : il s'est contenté de présenter Jésus comme le juste dont les prophètes avaient prédit la venue. Cette distance entre la prédication apologétique et la foi intime des chrétiens se comprend sans peine, de même que le caractère plus ou moins explicite de l'enseignement de Jésus, selon qu'il s'adressait aux foules ou aux apôtres ; mais la fidélité de S. Luc à rapporter ces premiers discours, si élémentaires, est une nouvelle garantie de l'exactitude de ses récits.

Si l'âme s'élevait ainsi vers le Seigneur, à l'heure suprême du martyre, c'est que cette invocation était devenue pour elle une profonde habitude religieuse. On la retrouve dans cette courte formule : « Viens, Seigneur », par laquelle les premiers chrétiens imploraient la venue du Christ ; cette prière leur était si familière qu'on la rencontre chez saint Paul, dans l'Apocalypse et dans la Didachè, soit en grec, soit même en araméen[1].

Dès cette époque aussi, en même temps que des prières au Christ, les chrétiens répètent des hymnes en son honneur ; on en reconnaît ici ou là des fragments ; ainsi, dans ces versets de la 1re épître à Timothée : « Il fut manifesté dans la chair, il fut sanctifié dans l'esprit, il fut vu par les Anges, il fut prêché aux nations, il fut cru dans le monde, il fut enlevé dans la gloire[2] ».

C'est encore l'écho d'un hymne chrétien qu'on entend dans l'épître aux Ephésiens (5, 14) : « Réveille-toi, toi qui dors, et lève-toi d'entre les morts, et le Christ t'éclairera ». Dans les cantiques de l'Apocalypse on peut distinguer aussi avec vraisemblance quelques fragments d'hymnes liturgiques[3] ; en tout cas, on doit reconnaître dans ces chants du ciel

1. I *Cor*, 16, 22 ; *Apoc.* 22, 20 : *Did.*, 10, 6.
2. I *Tim.* 3, 16.
3. Cf. Swete, *Apocalypse*, p. 80.

l'écho des prières chrétiennes ; les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards chantent au Christ :

Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, car tu as été immolé et tu as racheté à Dieu dans ton sang des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation, et tu as fait d'eux pour notre Dieu un royaume et des prêtres, et ils règneront sur la terre.

Et les anges reprennent :

Il est digne, l'Agneau immolé, de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, la louange.

Et toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, dans la mer, et tout ce qui s'y trouve, je les entendis qui disaient :

A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau la louange, l'honneur, la gloire, le pouvoir aux siècles des siècles.

Et les quatre animaux disaient : Amen, et les vieillards se prosternèrent et adorèrent (5, 9-13).

Dans cet hymne on remarquera particulièrement la doxologie qui attribue louange, honneur, gloire, pouvoir à celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau. Ces exclamations étaient une des formes traditionnelles du culte des Juifs ; par là ils aimaient à confesser les attributs de Dieu et à s'y complaire ; c'était une formule d'adoration, et jamais on ne

l'appliquait à d'autre être qu'à Dieu ; ni Moïse, ni les anges, ni le Messie ne pouvait être l'objet de ce culte. Dans le Nouveau Testament, la doxologie est le plus souvent rapportée à Dieu le Père ; mais parfois aussi le Christ en est l'objet soit comme le Médiateur en qui le Père est glorifié [1], soit même comme celui qu'on glorifie [2], soit enfin comme étant uni à son Père dans la gloire et recevant avec lui le même culte [3].

Cette union intime de Dieu le Père et de Jésus-Christ apparaît encore dans les formules de salut qu'on rencontre au début ou à la fin des épîtres apostoliques ; saint Paul commence presque toutes ses lettres par ces mots : « Que la grâce et la paix vous soient accordées par Dieu notre Père et par le Seigneur Jésus-Christ [4] ».

Les autres apôtres, sans se servir de cette formule de souhait, commencent d'ordinaire leurs lettres par la mention ou l'invocation de Dieu et du Christ : « Jacques, serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ... » (*Jac.*,

1. *Jude*, 25 ; *Rom.*, 16, 27.

2. II *Tim.* 4, 18 ; II *Petr.*, 3, 18 ; *Apoc.* 1, 6 ; et peut-être *Hebr.* 12, 21 ; I *Petr.* 4, 11.

3. *Apoc.* 5, 13 ; cf. 7, 10. Cf. F. H. Chase, *The Lord's prayer in the early church*, dans *Texts and Studies*, I, 3, p. 168-176.

4. *Rom.*, 1, 7 ; I *Cor.*, 1, 3 ; II *Cor.*, 1, 2 ; *Gal.*, 1, 3 ; *Eph.*, 1, 2 ; *Phil.*, 1, 2 ; *Philem.* 1, 3. Même formule avec de légères variantes ; II *Thess.*, 1, 2 ; I *Tim.*, 1, 2 ; II *Tim.*, 1, 2 ; *Tit.*, 1, 4.

1, 1). « Que la grâce et la paix abondent en vous dans la connaissance de Dieu et de Jésus Notre-Seigneur » (II *Pet.*, 1, 2). « Notre communion est avec le Père et son Fils Jésus-Christ » (I *Jo.*, 1, 3). « Nous recevrons grâce, miséricorde et paix de Dieu le Père et de Jésus-Christ, le Fils du Père » (II *Jo.*, 3). « Jude, serviteur de Jésus-Christ, frère de Jacques, aux élus aimés en Dieu le Père, et conservés à Jésus-Christ. » (*Jud.*, 1). Plus rarement, l'Esprit est uni à Dieu le Père et à Jésus-Christ : « Pierre, apôtre de Jésus-Christ, aux élus... selon la prescience de Dieu le Père, dans la sanctification de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus-Christ » (I *Pet.*, 1, 1-2). « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ et la charité de Dieu et la communication du Saint-Esprit soit avec vous tous. » (II *Cor.*, 13,13).

Toutes ces formules de prière, d'adoration, de salut, semblent au chrétien d'aujourd'hui toutes naturelles et toutes simples ; c'est déjà ainsi qu'elles se présentent dans les documents où elles apparaissent et dont certains (les plus anciennes lettres de saint Paul) sont de vingt-cinq ans à peine postérieurs à la mort de Jésus. Mais c'est par ce caractère impersonnel qu'elles prennent toute leur valeur et qu'elles se présentent à nous comme le témoignage collectif du christianisme pri-

mitif. Ce n'est pas un théologien, si grand soit-il, ni Pierre, ni Paul, ni Jean, qui ont créé ce culte : cette foi, cette prière, cette religion en un mot vient d'un Maître plus haut et plus intime ; seul Celui qui avait fait le judaïsme, pouvait ainsi le transformer sans le détruire, consacrer la rigueur de son monothéisme tout en lui donnant pour objet, à côté de Dieu le Père, le Fils de Dieu et l'Esprit-Saint.

Cette union du Fils et du Père, dans le culte chrétien, se manifeste encore par l'attribution faite au Christ des noms divins, et en particulier du nom de « Seigneur » qui, dès la première génération chrétienne, devient comme son nom propre. Ce titre, « le Seigneur », était fréquemment donné par les païens, surtout par les Orientaux, à leurs divinités ; chez les Juifs, il était un des noms de Dieu, traduisant en général chez les Juifs helléniques le nom d'Adonaï, de même que « Dieu » traduisait Elohim. L'usage chrétien attribua bientôt le nom de Dieu au Père, le nom de Seigneur au Fils : pour les païens, écrit saint Paul, il y a « plusieurs dieux et plusieurs Seigneurs ; mais pour nous il n'y a qu'un Dieu, le Père, de qui tout vient et pour qui nous sommes, et il n'y a qu'un Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout existe et par qui nous sommes » (I *Cor.* 8, 5-6). Cet usage s'est

maintenu jusqu'à nous, et nous récitons encore : « Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant... et en un seul Seigneur, Jésus-Christ[1]... »

Cette attribution des noms divins n'implique pas une dégradation de leur valeur ; ils sont sacrés pour les chrétiens comme ils l'étaient pour les Juifs ; l'usage païen les prodigue, mais c'est pour les chrétiens une profanation abhorée. L'irénarque Hérode dira plus tard à saint Polycarpe : « Quel mal y a-t-il à dire : César est Seigneur ? » Il ne comprenait pas l'intransigeance chrétienne, parce qu'il ne soupçonnait pas la plénitude de cette profession de foi dans laquelle saint Paul résumait tout le christianisme : « Jésus est Seigneur ».

D'autres expressions, consacrées déjà par l'usage juif, sont de même appliquées au Christ, et garantissent encore la valeur du nom divin qui lui est donné. Dans l'Ancien Testament et les apocryphes juifs, ceux qui « invoquent le nom du Seigneur » sont les fidèles de Iahvé, ceux qui lui appartiennent, qui le craignent, qui l'adorent. Les chrétiens conservent cette expression, en l'appliquant

1. Cet usage d'ailleurs n'est pas si exclusif qu'on ne trouve le nom de Seigneur appliqué au Père (p. ex. I *Cor.* 3, 5), et le nom de Dieu au Fils (*Act.* 20, 28 ; *Rom.*, 9, 5 ; *Tit.*, 2, 13 ; II *Pet.* 1, 1).

quelquefois au Père[1], mais presque toujours au Fils de Dieu ; quand saint Paul vient à Damas, il a mission d'emprisonner « ceux qui invoquent le nom de Jésus » (*Act.* 9, 14-21) ; au début de sa première lettre aux Corinthiens, l'apôtre salue « l'Église de Dieu qui est à Corinthe, ceux qui sont sanctifiés dans le Christ Jésus, les saints élus, avec tous ceux qui invoquent le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ » (1, 2-3) ; plus tard, il recommande à Timothée de conserver la paix avec « tous ceux qui d'un cœur pur invoquent le Seigneur » (II *Tim.*, 2, 22) ; dans l'épître aux Romains (10, 13), il cite le texte classique de Joël : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » ; dans son discours de Jérusalem (*Act.* 2, 21), saint Pierre avait appliqué ce texte à Dieu le Père ; ici saint Paul l'applique au Seigneur Jésus ; chez l'un et l'autre, le texte prophétique conserve toute sa valeur religieuse ; il exprime la même adoration, il renferme la même assurance de salut.

On fera la même remarque à propos d'autres textes de l'Ancien Testament où le nom divin de Seigneur est interprété comme se rapportant au Christ. C'est ainsi que saint Marc interprète Isaïe (40, 3) : « Voix de celui qui

1. *Act.* 2, 21.

crie dans le désert: préparez le chemin du Seigneur[1] » ; saint Pierre (I *Pet.*, 2, 3) entend de même le psaume 34,9 : « Si vous avez goûté combien le Seigneur est doux », et ailleurs (I *Pet.* 3, 14-15) le texte d'Isaïe (8, 12-13) : « Ne craignez pas ceux qui vous persécutent, mais honorez le Seigneur, le Christ. » Saint Paul, plus souvent encore, fait de ces applications; c'est ainsi qu'il écrit aux Corinthiens (I *Cor.*, 2, 16) : « Qui connaît la pensée du Seigneur, et peut l'instruire (*Is.*, 40, 13)? Mais nous, nous avons la pensée du Christ » ; et plus bas (14,9), rappelant d'après le psaume 95, 8-9, les infidélités des Juifs au désert : « Ne tentons pas le Seigneur, écrit-il, comme plusieurs des Juifs l'ont tenté », et (10, 21), reprenant un texte de Malachie (1, 7.12) : « Vous ne pouvez participer à la table du Seigneur et à la table des démons ». C'est au Christ encore que, dans l'épître aux Hébreux (1, 10-11), sont appliqués les versets 26-28 du psaume 102 : « C'est toi qui, dès l'origine, Seigneur, as fondé la terre, et les cieux sont l'œuvre de tes mains ; eux ils périront ; toi, tu demeures... »[2]

Dans un des plus anciens documents chrétiens (II *Thess.*, 1, 7 sqq), on remarque une

1. Le texte de Malachie, uni par S. Marc (1, 2) au texte d'Isaïe, en détermine l'application au Christ : « Voici que j'envoie mon ange devant ta face pour préparer ton chemin ».

2. Cf. Westcott, *Hebrews*, p. 90-93, note on the application to Christ of words spoken in the O. T. of the Lord.

description de la parousie du Christ ; tous les traits en sont empruntés au tableau tracé par les anciens prophètes de la venue de Iahvé[1]. De même chez saint Jean (12, 41), la théophanie d'Isaïe (6, 1) est interprétée comme une vision du Christ ; dans l'Apocalypse (1, 14), le Christ est représenté sous les traits prêtés par Daniel (7, 9) à l'Ancien des jours.

Ces exemples, empruntés à tous les auteurs du Nouveau Testament, montrent assez qu'il n'y a pas là une habitude exégétique propre à tel ou tel écrivain ; manifestement c'est l'Église entière qui dans les révélations de l'Ancien Testament a reconnu le Christ, son Seigneur. On n'en conclura pas, à coup sûr, qu'elle ait substitué Jésus à Iahvé, ni qu'elle ait identifié le Fils et le Père, mais bien qu'elle a reconnu et adoré dans l'un et dans l'autre une majesté unique : « Qui me voit, voit mon Père ».

Qu'on remarque encore ces formules religieuses si fréquentes dans tous les livres du Nouveau Testament : « la crainte du Seigneur », « la grâce du Seigneur », « la foi au Seigneur », « la conversion au Seigneur », « le service du Seigneur », « la prédication » ou « la parole du Seigneur », « la volonté du Seigneur ». Toutes ces relations intimes de

1. Cf. Lightfoot, *Notes on epistles of St Paul from unpublished commentaries* (London, 1904), p. 102.

l'âme et du Seigneur, c'est la religion même ; l'objet en est indifféremment tantôt le Père, tantôt le Fils ; souvent même il est impossible de discerner l'interprétation la plus probable, l'écrivain sacré ayant laissé l'option indécise. C'est que le culte chrétien ne s'adresse pas à deux Dieux, ni à deux Seigneurs ; il se porte avec la même confiance et le même amour vers Jésus et son Père. Ne reconnaît-on pas ici encore, dans la piété chrétienne, l'écho fidèle de l'enseignement du Fils de Dieu, tel que saint Jean l'a rapporté : « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi » ; « la vie éternelle, c'est de te connaître, toi seul Dieu véritable, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ ».

§ 2.

L'étude de cette foi au Seigneur Jésus, telle qu'elle était unanimement professée par les premiers chrétiens, est la meilleure préparation à la lecture des lettres de saint Paul ; longues épîtres ou courts billets, toutes ces lettres sont pénétrées de cette foi ardente ; par ses révélations personnelles, l'apôtre l'a éclairée et affermie ; il ne l'a point créée dans l'Église ; il la partageait avec tous ses frères, et il était sûr que ses allusions les plus rapides étaient saisies, que ses vues les plus sublimes étaient comprises. Pour exhorter les

Corinthiens à l'aumône, il leur propose d'un mot l'exemple du Fils de Dieu s'humiliant et s'appauvrissant pour nous : « Vous connaissez la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comment, étant riche, il s'est pour vous réduit à la pauvreté, afin que vous soyez riches par sa pauvreté » (II *Cor.*, 8, 9). Pour inspirer aux Philippiens la charité humble et compatissante, il leur met sous les yeux ce même modèle divin :

> Ayez en vous les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus, lequel, alors qu'il subsistait dans la forme de Dieu, n'a pas regardé comme une proie l'égalité avec Dieu, mais s'anéantit lui-même en prenant la forme d'esclave, et en devenant semblable aux hommes ; et, reconnu comme homme par ses dehors, il s'abaissa, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse aux cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père [1].

Quand les fidèles de Laodicée et de Colosses se laissent troubler par les imaginations répandues autour d'eux en Asie Mineure, et reportent sur les êtres intermédiaires, sur les anges, le culte qu'ils n'osent plus offrir

1 *Phil.* 2, 5-11. Sur ce texte classique on peut consulter F. Prat, *La Théologie de S. Paul.* 1, p. 437-451.

directement à Dieu, saint Paul, pour dissiper tous ces rêves, rappelle à ces chrétiens la foi au Christ, non point intermédiaire, mais médiateur :

Dieu nous a délivrés du pouvoir des ténèbres et nous a transférés dans le royaume du Fils de sa charité, en qui nous avons la Rédemption, la rémission des péchés ; qui est l'image du Dieu invisible, premier-né avant toute créature ; car en lui tout a été créé dans les cieux et sur terre, les choses visibles et les invisibles, trônes, dominations, principautés, puissances ; tout a été créé par lui et pour lui Et il existe avant tout et tout subsiste en lui ; et lui-même est la tête du corps, de l'Église ; il est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin d'avoir la primauté en tout, parce qu'il a plu à toute la plénitude d'habiter en lui, et par lui de tout se réconcilier, pacifiant par le sang de sa croix, par lui, ce qui est sur la terre et ce qui est dans les cieux (*Col.*, 1, 13-20).

La christologie de saint Paul n'est pas contenue tout entière dans ces trois textes ; pour en saisir toute la richesse, il faudrait relire intégralement toutes ses lettres ; du moins retrouve-t-on là les traits essentiels qui évoquent dans l'esprit du lecteur tant d'autres textes qui lui sont familiers. Ce qu'on y remarque d'abord, c'est l'influence constante et décisive du souvenir du Christ sur la vie de Paul : doit-il encourager ses fidèles ou les

exhorter ou les reprendre, d'instinct sa pensée se porte là, sur ce modèle toujours présent : charité, condescendance, don de soi. toutes les vertus sont en Jésus-Christ ; le chrétien n'a qu'à les reproduire, et à devenir, comme Paul lui-même, l'imitateur du Christ. Et ce qui apparaît aussi clairement, c'est que ce modèle parfait n'est pas extérieur à l'homme ; c'est en même temps la force qui le soulève, la vie qui l'anime : par le baptême mort et enseveli avec le Christ, le chrétien est sorti de l'eau baptismale en ressuscitant avec le Christ ; désormais il vit en lui et de sa vie : « Ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi » : cette affirmation triomphante, tout baptisé peut et doit la répéter ; ce n'est pas seulement le cri enthousiaste d'un saint, c'est l'acte de foi de tout chrétien. Nous remarquions dans l'enseignement de Jésus l'empire qu'il revendique sur nos âmes, sur ce qu'il y a de plus intime dans notre vie ; à ces revendications vraiment divines du sermon sur la montagne l'enseignement de saint Paul fait un écho fidèle : pour tout chrétien le Christ est la source de toute la vie et, par conséquent, il en est aussi le maître : « Nul d'entre nous ne vit pour soi, nul ne meurt pour soi ; si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur ; soit donc que nous vivions, soit que

nous mourions, nous sommes au Seigneur. »

Ces vues de foi, sans cesse présentes à l'esprit de saint Paul, éclairent toute sa christologie ; le Seigneur n'est pas pour lui un étranger, extérieur à sa vie ; même quand il s'attache à décrire sa gloire éternelle et son action sur le monde entier, il contemple avant tout en lui son Sauveur ; c'est, par exemple, ce qui apparaît clairement dans le texte de l'épître aux Colossiens cité plus haut : la rédemption, la rémission des péchés, c'est là ce que Paul voit d'abord, et son dernier regard est pour la croix, pour le sang qui a tout purifié.

Mais il voit en même temps que cette action vivifiante du Christ ne se limite pas à une âme ; l'Église toute entière en est animée : « il est la tête du corps, de l'Église ». Morts à nous-mêmes, nous sommes par le Baptême ressuscités dans le Christ, mais non pas seuls : « nous avons tous été baptisés en un seul corps » ; et cette unité, que le baptême a créée, l'Eucharistie la consacre : « Nous ne sommes tous qu'un seul pain et qu'un seul corps ». Chaque membre a sa fonction propre, que l'Esprit du Christ détermine comme il le veut ; mais tous ont un principe unique de vertu et de vie : le Christ et son Esprit : « C'est par lui que tout le corps, nourri et organisé grâce aux contacts et aux ligaments,

croît de la croissance de Dieu » (*Col.* 2, 19).

Et cette action du Christ déborde l'Église elle-même et l'humanité : elle s'étend à tout l'univers. Parlant aux païens d'Athènes, saint Paul leur disait de Dieu : « C'est en lui que nous avons la vie et le mouvement et l'être » (*Act.* 17, 28). Cet attribut divin, il l'affirme de même du Christ dans le texte des Colossiens que nous avons sous les yeux : « Tout subsiste en lui » ; c'est qu'en effet tout vient de lui et tout tend à lui : « Tout a été créé par lui, et pour lui ». Ces larges vues sur le monde ne sont point une spéculation stérile : ce Seigneur, principe et fin de toutes choses, c'est le chef de l'Église, c'est la vie de chacun de nous ; aussi ces perspectives infinies, qui s'ouvrent devant la foi du chrétien, ne l'écrasent pas, elles la fondent : « Tout est à vous, vous au Christ, le Christ à Dieu. »

Le croyant se trouve ainsi ramené au principe unique de toute vie : Dieu le Père. Bien des paroles du Seigneur, rapportées dans les évangiles, nous ont déjà conduits, par un mouvement semblable, du chrétien vers le Christ, du Christ à Dieu. Saint Paul lui aussi développe volontiers sa pensée selon la même gradation : « La tête de tout homme est le Christ, l'homme est la tête de la femme, et Dieu la tête du Christ » (I *Cor.* 11, 3). Sans doute il n'y a ici qu'une analogie : l'union de

la femme et de l'homme est incomparablement moins étroite que celle de l'homme et du Christ, qui elle-même reste infiniment en deçà de l'unité suprême qui unit le Christ à Dieu. Mais ce qui apparaît au moins ici, c'est l'étroite dépendance qui unit les hommes au Christ leur chef, le Christ à Dieu son Père.

Pour mieux faire entendre cette dépendance, saint Paul recourt volontiers aux expressions des livres sapientiaux et particulièrement de la *Sagesse de Salomon* : le Christ est la force et la sagesse de Dieu (I *Cor.* 1, 24) ; il est l'image de Dieu (II *Cor.* 4, 5), l'image du Dieu invisible (*Col.* 1, 15) ; de même, dans l'épître aux Hébreux (1, 3), le Christ est représenté comme « le rayonnement de sa gloire et l'empreinte de sa substance[1] ». Ces expressions, se complétant et se corrigeant l'une l'autre, font entendre quelque chose de l'union inséparable du Père

1. Ces emprunts faits au livre de la *Sagesse* sont semblables à ceux que nous avons constatés par rapport aux livres prophétiques et sont nés de la même foi : dans les deux cas, c'est la croyance au Christ, vivante au cœur des chrétiens, qui leur inspire l'application au Fils de Dieu de ces noms et de ces attributs divins, mais en même temps cette croyance s'éclaire ainsi aux lumières des révélations antérieures ; cette influence est particulièrement apparente ici : le Christ Sagesse de Dieu, Image de Dieu, Rayonnement de Dieu, ce sont des conceptions très fécondes ; S. Paul et S. Jean les consacrent ; les Pères, surtout les Pères grecs, en montreront toute la richesse.

et du Fils, en même temps qu'elles éclairent le rôle du Fils révélateur du Père.

Elles sont cependant moins pleines de sens que ce nom de Fils que Jésus lui-même, dès sa vie mortelle, avait revendiqué et qui est pour saint Paul, comme pour tout chrétien, le nom propre du Seigneur. C'est dès avant l'incarnation, dans son éternité, que le Fils nous apparaît : « Dieu a envoyé son propre Fils dans la ressemblance de la chair du péché » (*Rom.* 8, 3); « quand vint la plénitude du temps, Dieu envoya son Fils » (*Gal.* 4, 4) ; ce n'est donc pas la mission du Christ ni son rôle messianique qui en a fait le Fils de Dieu : il l'était dans l'éternité, et c'est par là que nous apparaît l'amour infini du Père, qui l'a envoyé et livré pour nous : « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous ; comment donc ne nous donnera-t-il pas tout avec lui ? » (*Rom.* 8, 32). On remarquera encore dans ces textes l'insistance de saint Paul à nommer Jésus-Christ le propre Fils de Dieu : à coup sûr tous les chrétiens sont fils de Dieu, mais ils ne le sont que parce qu'ils ont été baptisés dans le Christ, qu'ils ont revêtu le Christ (*Gal.* 3, 26-27), qu'ils sont devenus ainsi ses cohéritiers et ses frères (*Rom.* 8, 17. 29). Une fois de plus nous retrouvons ici un écho fidèle de l'enseignement de Jésus dans son évangile :

la filiation divine, c'est le privilège que le Seigneur nous a conféré et dont il nous apprend à être dignes ; mais cette filiation suppose la sienne et la laisse hors pair : c'est parce que Jésus est de toute éternité le propre Fils de Dieu que nous, ses frères et ses cohéritiers, nous pouvons devenir les fils de Dieu.

Les textes mêmes que nous venons de relire font apparaître, à côté du Père et du Fils, l'Esprit-Saint, inséparable de l'un et de l'autre ; si le Christ est uni au chrétien, s'il le vivifie, c'est par son Esprit ; s'il anime l'Église entière, s'il y répand les charismes, c'est encore par son Esprit : « Tout cela, c'est le seul et même Esprit qui l'opère, distribuant à chacun comme il veut. Car de même que le corps est un et qu'il a beaucoup de membres, et que tous les membres du corps, quelque nombreux qu'ils soient, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ : car c'est dans un même Esprit que nous tous nous avons été baptisés en un seul corps » (I *Cor.* 12, 8-13). Ainsi, sans l'Esprit, il n'est pas d'union au Christ : « Quiconque n'a pas l'Esprit du Christ, celui-là n'est pas au Christ » (*Rom.* 8, 9) ; c'est l'Esprit qui fait de nous des fils de Dieu, qui nous en inspire les sentiments, les prières : « Ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu ; car vous n'avez pas reçu un esprit de servi-

tude pour craindre encore, mais vous avez reçu un esprit d'adoption, dans lequel nous crions : Abba, Père. L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu... Nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps. L'Esprit vient en aide à notre faiblesse ; car nous ne savons ce que nous devons demander, mais l'Esprit lui-même prie avec des gémissements ineffables; et celui qui scrute les cœurs sait quelle est la pensée de l'Esprit, car c'est selon Dieu qu'il prie pour les saints » (*Rom.* 8, 14-27).

L'Esprit est encore pour nous le révélateur qui nous dévoile les secrets de Dieu : « L'Esprit scrute tout, même les profondeurs de Dieu ; car qui des hommes connaît ce qui est de l'homme, sinon l'esprit de l'homme, qui est dans l'homme ? Ainsi nul ne connaît ce qui est de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. Mais nous, ce n'est pas l'esprit du monde que nous avons reçu, c'est l'Esprit envoyé de Dieu, afin que nous sachions les dons que Dieu nous a faits » (I *Cor.* 2, 10-12).

Il est manifeste que cet Esprit, inséparable du Père et du Fils, et principe en nous de dons divins, ne peut être un être intermédiaire et moindre que Dieu, tel que l'ont imaginé les hérétiques du IV^e^ siècle. On re-

marque aussi que le rôle que l'Apôtre lui reconnaît est un rôle nettement personnel, décrit sous les mêmes traits que le rôle du Christ lui-même : il habite en nous (*Rom.* 8, 9. 11 ; I *Cor.* 3, 16), de même que le Christ y habite (*Rom.* 8, 10) ; nous sommes le temple de l'Esprit (I *Cor.* 6, 19), de même que nous sommes le temple de Dieu (*Ib.* 3, 16) ; il est envoyé par Dieu dans nos cœurs (*Gal.* 4, 6), tout comme le Fils a été envoyé par Dieu pour s'incarner (*Ib.* 4). C'est bien une personne qui, comme nous le disions tout à l'heure, gémit en nous, y intercède, et dans l'Église entière produit et distribue les dons comme il veut.

Ce caractère personnel apparaît particulièrement dans les textes où le Saint-Esprit est mis en parallèle avec le Père et le Fils : « Il y a des distinctions de charismes, mais un seul Esprit ; il y a des distinctions de ministères, mais un seul Seigneur ; il y a des distinctions d'opérations, mais un seul Dieu, qui opère tout en tous » (I *Cor.* 12, 4-6). « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ et l'amour de Dieu et la communication de l'Esprit-Saint soit avec vous tous » (II *Cor.* 13, 13). Sans doute on ne pressera pas cette formule de salut comme on ferait une définition dogmatique ; mais on est en droit d'y reconnaître une manifestation spontanée de la foi de l'apôtre

et de ses correspondants ; c'est la même foi qui trouve son expression dans la formule du baptême et qui se manifeste avec plus d'ampleur dans l'évangile de saint Jean.

§ 3.

Nous avons déjà relu et commenté les discours du Christ qui nous sont rapportés par saint Jean ; les mystères de la vie divine nous y sont apparus avec une clarté qui ne sera jamais dépassée ici-bas, et nous y avons reconnu la source la plus haute et la plus abondante d'où dérive notre foi en la Trinité. Il est impossible de séparer de ces enseignements du Maître la pensée du disciple ; le Fils de Dieu, qu'il nous fait connaître, n'a voulu être que le témoin du Père, ne disant rien de lui-même ; l'évangéliste à son tour n'a voulu être qu'un témoin, rapportant ce qu'il a vu et entendu, et s'effaçant lui-même ; toute son âme cependant vibre dans son récit ; les discours, les miracles, la mort et la résurrection du Fils de Dieu ont été pendant si longtemps contemplés par le disciple bien-aimé que toute sa vie religieuse retentit dans ses souvenirs, de même qu'elle s'est elle-même entièrement formée sur ce modèle. La lecture des épîtres, de l'Apocalypse surtout, nous permettrait sans doute d'accuser davan-

tage quelques traits de l'esquisse déjà tracée, mais sans la transformer. Nous ne pouvons y insister ici ; nous étudierons seulement le prologue de l'évangile ; saint Jean a voulu donner là en quelques versets l'interprétation du livre entier ; c'est pour nous le dernier mot du Nouveau Testament, la suprême révélation du mystère divin.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu. Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. En lui était vie ; et la vie était la lumière des hommes ; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.

A la première page de l'Ancien Testament on lisait : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ». La révélation nouvelle fait écho à cette révélation ancienne, mais la dépasse infiniment : elle nous transporte, par delà le commencement de toute créature, jusqu'en Dieu ; à ce premier jour, la créature sortait du néant, Dieu était ; et là haut, dans cette existence éternelle, l'évangile nous fait apercevoir, auprès de Dieu, le Verbe qui lui-même était Dieu. Ce nom de Verbe n'apparaît pas ici pour la première fois dans la littérature chrétienne ; on le lisait déjà dans l'Apocalypse, 19, 13 : on voyait passer, dans

une vision céleste, des cavaliers aux longues robes blanches, montés sur des chevaux blancs et, à leur tête, un guerrier terrible, aux yeux de flamme, au front ceint de diadèmes, au manteau trempé de sang ; « son nom est le Verbe de Dieu ». Ici le Verbe apparaît, non plus dans l'éclat de son triomphe, mais dans la majesté de son éternité. Aux lecteurs des deux livres ce nom de Verbe était depuis longtemps familier ; quand ils lisaient les visions de l'Apocalypse, ils pouvaient se rappeler le livre de la Sagesse, 18, 15 : « Ton Verbe tout-puissant, des cieux, du trône royal s'élança, guerrier terrible, au milieu d'une terre de mort, portant comme un glaive aigu ton irrévocable décret ». Les épîtres de saint Paul, elles aussi, avaient plus d'une fois appliqué au Fils de Dieu ce qui, dans ce livre, avait été dit de la Sagesse de Dieu : le Christ est « la force et la sagesse de Dieu » (I. *Cor.* 1, 24) ; il est « l'image de Dieu » (II. *Cor.* 4, 5) ; « l'image du Dieu invisible » (*Col.* 1, 15) ; « le rayonnement de sa gloire et l'empreinte de sa substance » (*Hebr.* 1, 3). Le terme de Verbe ou de Logos se rattache étroitement à tous ceux-là et exprime des conceptions très voisines ; saint Jean s'en saisit dans l'évangile, comme il l'avait fait dans l'Apocalypse ; le Verbe qu'il présente à la foi des chrétiens n'est pas la loi immanente du monde, comme

il l'était pour les stoïciens, ni un intermédiaire entre Dieu et l'univers, comme se le représentait Philon, mais la Parole créatrice de Dieu, la vie et la lumière du monde, qui s'est incarnée en Jésus-Christ pour communiquer la vie aux hommes et leur révéler Dieu.

Dès l'éternité, avant toute création, « le Verbe était près de Dieu » ; c'est cette préexistence que saint Jean rappelle encore dans sa première épître (1, 2), quand il écrit : « Nous avons vu et nous attestons et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous est apparue » ; et fréquemment, dans son évangile, il rapportera les affirmations et les témoignages de Jésus sur cette vie éternelle, près du Père : « En vérité, dit Jésus à Nicodème, en vérité, je te le dis, nous parlons de ce que nous savons, nous attestons ce que nous avons vu... Nul n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme » (3, 11-13) ; « nul n'a vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père » (6, 46) ; « Vous êtes d'en bas, je suis d'en haut... Je dis ce que j'ai vu chez mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez appris de votre père » (8, 23. 38). Dans sa suprême prière, s'adressant à son Père, Jésus lui dit encore : « Glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi, de la gloire que

j'avais près de toi, avant que le monde ne fût » (17, 5). Cette gloire que le Verbe avait près de son Père, avant la création du monde, c'est elle que saint Jean contemple dans son prologue, et, dans l'évangile entier, il n'en détourne pas ses regards. Ce n'était certes pas là un enseignement nouveau ; déjà les évangiles synoptiques contenaient des affirmations de Jésus sur sa préexistence et sa mission ici-bas ; les épîtres de saint Paul l'énonçaient avec plus de force encore comme une vérité connue et admise de tous ; mais saint Jean a insisté plus qu'aucun autre sur cette préexistence éternelle du Fils de Dieu ; surtout il l'a étroitement unie à sa mission temporelle en nous montrant en Jésus le témoin des mystères célestes : « Celui qui vient du ciel, dit-il lui-même, est au-dessus de tous ; ce qu'il a vu et entendu, c'est cela qu'il atteste » (3, 31-32). Par là non seulement il donne au témoignage du Christ une garantie souveraine, mais en même temps il projette la plus vive lumière sur cette préexistence mystérieuse : celui qui était au ciel, qui en est descendu, qui peut en parler comme un témoin, c'est le Fils de l'homme. Cette personnalité si ferme, qui s'impose à nos regards, elle ne s'est pas formée sur terre ; elle vient de plus haut. Dans ce ciel où nul n'a pénétré, elle existait, vivante et consciente, et cette

vie consciente, c'est celle-là même qui se poursuit ici-cas. Tout l'amour, toute la contemplation de cette vie éternelle retentit encore dans ce Fils de l'homme qui nous parle.

« Et le Verbe était Dieu ». En terminant son évangile, saint Jean écrira : « Ceci a été écrit pour que croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et que le croyant, vous ayez la vie en son nom » (20, 31); le terme de cette démonstration se manifeste dès les premiers mots, par cette affirmation dogmatique posée au début du prologue ; c'est à elle encore que fera écho au dernier chapitre, l'exclamation de saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (20, 28).

« Il était dès le principe auprès de Dieu. Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. » L'évangéliste affirme de nouveau l'éternité du Verbe et ses relations avec Dieu, puis il expose son rôle créateur ; le Verbe était, tous les autres êtres sont devenus ; par le choix de l'expression saint Jean insiste sur le caractère précaire et dépendant de tout ce qui n'est pas Dieu ; il nous invite à considérer tous ces êtres les uns après les autres : il n'en est pas un qui n'ait passé du néant à l'existence, et cela par l'action du Verbe.

« En lui était vie, et la vie était la lumière des hommes ; et la lumière brille dans les té-

nèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise ». L'action du Verbe dans le monde n'est pas épuisée par le premier acte créateur ; elle est constante et universelle ; l'épître aux Hébreux représentait le Fils de Dieu « soutenant le monde entier par la parole de sa puissance » ; ce que saint Jean considère ici, ce n'est pas cette action toute-puissante qui soutient l'univers ; c'est plutôt l'action du Verbe sur les hommes ; la vie était dans le Verbe, comme dans sa source, par possession plénière et naturelle ; de là elle devait s'épancher sur les hommes, mais non point sur tous ; tous ceux qui viendraient à lui seraient par lui vivifiés et illuminés, et pourraient dire : « nous avons tous reçu de sa plénitude ». Mais il y aurait aussi des fils des ténèbres, qui se tiendraient à l'écart, et qui échapperaient à son rayonnement : « la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (3, 19). C'est cette opposition qui est marquée par les derniers mots de ce verset, opposition obstinée qui remplit l'évangile[1].

1. Le verbe grec κατέλαβεν, comme notre verbe « saisir », est susceptible de deux sens différents : comprendre et surmonter (ou étouffer). Le premier de ces deux sens, que nous donnons dans le texte, est adopté par la plupart des Pères

Après avoir rapidement mentionné la mission de saint Jean-Baptiste, l'évangéliste expose de nouveau le rôle de la lumière, venant dans le monde et méconnue : « Cette lumière était la lumière véritable, qui éclaire tout homme venant dans le monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne le connut pas. Il vint chez lui, et les siens ne le reçurent pas ». Il y a ici comme deux démarches progressives de la lumière : elle était dans le monde comme dans son œuvre, et le monde l'a méconnue : c'est l'aveuglement que saint Paul a souvent reproché aux païens : Dieu ne s'est pas laissé sans témoignage, il s'est manifesté aux hommes, et les hommes n'ont pas voulu le reconnaître (*Rom.* 1, 18-22 ; *Act.* 14, 15-17). Le Verbe, s'étant ainsi manifesté par la création et ayant ainsi été méconnu par ses créatures, vient chez lui, c'est-à-dire dans son peuple, dans son héritage, et les siens ne le reçoivent pas. Bien des fois, dans l'Ancien Testament, il avait apparu aux patriaches ou aux prophètes[1] ; et, après ces visions rapides, il était venu enfin pour demeurer parmi les siens, et il n'avait pas été

et beaucoup de commentateurs, p. ex. S. Cyrille d'Alexandrie (P. G. LXXIII, 1388). Le second sens est préféré par Origène et par un bon nombre de modernes, p. ex. Westcott, in h. l.

1. Cf. *Jo.* 12, 41 ; 8, 56.

reçu. Toutefois, parmi tant d'incrédules, il s'était rencontré quelques fidèles : « Tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné de devenir enfants de Dieu ». En cette filiation adoptive se résument toutes les grâces de la nouvelle alliance, de même que la filiation naturelle est pour le Christ la source de toute sa gloire : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, gloire comme un fils unique en reçoit de son père, plein de grâce et de vérité. » Cet abaissement infini de l'Incarnation, que saint Paul proposait comme un modèle aux Philippiens, saint Jean l'énonce dans un raccourci saisissant : le Verbe s'est fait chair ; il vient de décrire la majesté du Verbe, son éternité, sa divinité, sa toute-puissance créatrice ; maintenant il montre ce qu'il s'est fait pour nous : la chair, dans toute la langue biblique, c'est l'infirmité : c'est là ce qu'est devenu le Verbe. Cependant il est resté ce qu'il était, tout en se mêlant à nous, en plantant sa tente parmi nous. Dans ses visions de l'Apocalypse (21, 3), saint Jean voyait la Jérusalem nouvelle descendant des cieux, et en même temps il entendait « une grande voix partant du trône, et disant : voici la tente de Dieu parmi les hommes, et il résidera avec eux » : c'était l'accomplissement des figures et des promesses de l'Ancien Testament ; dans le désert Iahvé

avait suivi son peuple sous la tente, bien des fois il avait promis par les prophètes de revenir habiter en Israël, et il avait dit à sa Sagesse : « Habite en Jacob, prends ton héritage en Israël, jette tes racines parmi mes élus »[1]. Tout cela s'accomplira dans la Jérusalem nouvelle, mais tout cela s'est déjà réalisé sur terre : le Verbe a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire. Cette manifestation n'a pas été fulgurante, mais lentement progressive : l'évangéliste en marquera toutes les étapes, depuis les noces de Cana, quand, pour la première fois, « Jésus manifeste sa gloire et que ses disciples crurent en lui », jusqu'aux glorieuses apparitions dans le Cénacle, quand Thomas s'écriera : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Cette gloire, qui se manifeste ainsi par degrés, saint Jean la caractérise d'un mot : c'est la gloire du Fils unique.

Après avoir, une fois encore, rappelé la mission de saint Jean-Baptiste et son témoignage, l'évangéliste expose tous les biens qui nous sont venus du Christ, de sa plénitude ; puis il ajoute : « Dieu, personne ne l'a jamais vu ; mais Dieu le Fils unique, qui est dans le sein du Père, celui-là l'a fait connaître ». C'est la conclusion de tout le pro-

1. II *Sam.* 7. 6 ; *Ex.* 25. 8 ; *Lev.* 26, 11 ; *Ezech.* 37, 27 ; *Zach.* 2, 10 ; *Ib.* 8, 3. 8 ; *Joel*, 3, 21 ; *Eccli.* 24, 13.

logue ; c'est le résumé de tout l'évangile. Au dernier jour de sa vie, Jésus, répondant à Philippe qui lui demande de lui montrer le Père, lui dira : « Depuis si longtemps je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu encore, Philippe ? Quiconque m'a vu, a vu mon Père » (14, 9). Ainsi, rien qu'en se montrant, Jésus-Christ manifeste son Père ; il le fait connaître aussi par son enseignement, et dans sa prière suprême il peut lui dire : « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés » (17, 6). Sous ce double aspect toute la révélation du Nouveau Testament est comprise, et cette révélation est définitive ; c'est le Fils unique qui vient nous parler de son Père, et qui nous le montre en se dévoilant lui-même.

Enseignement du Fils de Dieu, manifestation du Fils de Dieu, notre livre n'a pas eu d'autre objet que de rappeler à des chrétiens cette révélation suprême, source de notre foi.

CHAPITRE IV

CONCLUSION

Nous avons retracé le développement progressif de la révélation de la Trinité en parcourant les évangiles et les autres livres du Nouveau Testament; éloignons-nous maintenant du détail des faits et des textes, et essayons de saisir dans son ensemble cette révélation du Fils de Dieu.

Ce que Dieu révèle aux chrétiens, ce sont ses secrets les plus intimes, et c'est le Fils de Dieu qui les révèle. Pour élever les hommes à ces hauteurs inaccessibles, il descend lui-même parmi eux et peu à peu, à travers l'humilité de sa chair, il laisse transparaître sa gloire. Et cette révélation, qui surpasse toutes les autres par son objet et par son auteur, s'enveloppe de tant d'humilité que nul d'abord ne la remarque. Dans les révélations antérieures, c'est tout éclatant de majesté que Dieu s'était manifesté aux patriarches, à Moïse, aux prophètes, et les hommes tombaient à genoux, accablés par ces visions. Maintenant, Dieu

est plus proche qu'il ne l'a jamais été, ce qu'il révèle est incomparablement plus secret et plus intime, l'humanité tout entière en est transformée, et tout cela s'accomplit sans révolution violente, sans choc, sans brisement avec le passé.

On pensait que le royaume de Dieu éclaterait soudain, dans les éclairs et le tonnerre ; ses débuts sont si cachés, son développement si silencieux, qu'il est d'abord inaperçu. Le roi messianique attendu, celui-là même qui se révèle comme le Fils de Dieu, c'est un ouvrier, qu'on a vu gagner sa vie comme les autres artisans, et dont tout le monde connaît l'humble famille. Dès les débuts de son ministère, Jésus s'associe des apôtres ; il en fait les compagnons de toute sa vie ; c'est à eux qu'il se révèlera comme le Fils de Dieu, et jamais cependant il ne cessera de vivre avec eux comme un homme avec d'autres hommes, dans l'intime familiarité d'une existence mêlée entièrement à la leur ; non seulement il a devant eux enseigné et fait ses miracles, mais il a avec eux mangé, bu, peiné, reposé, et c'est au cours de cette vie familière que la foi des apôtres est née, sans altérer la respectueuse aisance de ces relations, et sans s'avilir à leur contact. On se rappelle l'histoire de Tobie : le jeune homme a vécu avec l'ange, mais sans rien soupçonner de sa

dignité surhumaine ; Raphaël ne se manifeste qu'au dernier jour, pour disparaître après un mot d'avertissement et d'adieu, laissant ses hôtes prosternés devant lui, la face contre terre. Ici ce n'est plus l'un des sept anges, c'est le Fils de Dieu ; les apôtres peu à peu le reconnaissent et parfois s'écrient comme saint Pierre : « Retire-toi de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur » ; mais bientôt l'émotion trop vive s'apaise, et la vie commune reprend, d'une simplicité si naturelle qu'aujourd'hui encore le lecteur de l'Évangile la remarque à peine. Dieu conversant avec les hommes, vivant avec eux de leur vie, quelle imagination humaine, et surtout quelle imagination juive eût pu concevoir un pareil rêve, et le décrire sous des traits si harmonieux et si simples ?

Si cette vie commune a été possible, c'est avant tout parce que Jésus est vraiment homme. Raphaël disait aux deux Tobie, en les quittant : « Je semblais manger et boire avec vous ; mais ma nourriture à moi est invisible, comme mon breuvage, et l'homme ne la peut point connaître ». Jésus aussi a une nourriture, que les apôtres ne connaissent pas encore : c'est de faire la volonté de son Père. Mais il a besoin aussi de la nourriture et du breuvage dont se nourrissent les autres hommes ; sur le mont de la quarantaine, il a

faim ; sur la croix, il est tortùré par la soif ; en traversant la Samarie, il est accablé de fatigue, et doit s'asseoir sur le rebord du puits de Jacob. Et tout autant que l'infirmité de sa chair, les souffrances et les joies de son âme sont bien humaines : c'est bien un homme qui tressaille d'admiration devant les desseins du Père révélant aux petits ce qu'il cache aux superbes : qui pleure devant Jérusalem obstinément rebelle ; qui adresse ses derniers appels, déchirants et tendres, aux apôtres qui l'abandonnent, à Judas qui le trahit. C'est là, dans cette sincérité transparente de son affection humaine qu'il faut chercher le secret de ces relations, autrement inexplicables, qui attachent à Jésus comme des amis, comme des frères, ces apôtres qui commencent en même temps à l'adorer comme leur Seigneur. Ils sentent que ces accents si touchants ne sont pas seulement des paroles de condescendance, mais qu'en eux résonne une nature, toute pure et virginale sans doute, mais vraiment humaine.

Et de même que Jésus est humain non par condescendance mais par nature, ainsi il est divin sans effort et par nature, et c'est pour cela aussi que la révélation qu'il nous fait des secrets de Dieu se présente si simplement. En face des mystères que Dieu leur révèle, les plus grands saints sont accablés, et quand

ils essaient ensuite d'en parler, ils souffrent de sentir leur vision incomplète et leur parole impuissante. Jésus ne connaît ni ces défaillances ni ces luttes ; les plus hauts mystères sont pour lui des secrets de famille ; il les pénètre, il s'y complaît, il les communique à qui il veut et comme il veut. Les Israélites n'osaient regarder Moïse et ne pouvaient l'écouter sans effroi, car sa parole tremblait encore des tonnerres du Sinaï ; les disciples vivent avec le Fils de Dieu, le contemplent, l'écoutent, car ce qu'ils sentent en lui, c'est l'infinie complaisance que le Père lui porte et qui de lui se répand sur tous ses frères.

Et comme il maîtrise pleinement ces mystères qu'il veut communiquer aux hommes, il les leur révèle avec une patience infinie, ainsi qu'une mère qui épie chez ses enfants l'éveil de la raison pour leur donner une première idée de Dieu et les initier aux traditions de la famille.

Les apôtres qu'il a choisis lui apportent une bonne volonté loyale, mais bien grossière, bien peu clairvoyante, bien encombrée de préjugés ; Dieu les a voulus tels pour confondre la sagesse du monde, et Jésus se complaît dans cette disposition providentielle ; on y peut d'ailleurs reconnaître une intention miséricordieuse ; nous tous, disciples des apôtres, qui connaissons par l'Évangile les lentes

étapes de leurs progrès dans la voie du Christ, nous sommes entraînés à les parcourir à leur suite. On l'a souvent remarqué : l'incrédulité de Thomas nous a mieux convaincus de la résurrection que la foi prompte de Marie-Madeleine ; de même la lente formation des apôtres est pour nous plus instructive que l'illumination subite de Siméon ou d'Élisabeth.

Quand ils viennent à Jésus, sur les bords du Jourdain, déjà formés par Jean-Baptiste et dociles à son invitation, ils sont tout frémissants de désirs : n'est-ce pas le Christ, le roi d'Israël promis par les prophètes? Ils le voient, ils sont conquis, ils le reconnaissent pour le Messie ; tout n'est-il pas dit par là? Ils le croient assurément ; Jésus seul mesure l'infinie distance qui les sépare de la vérité : « Vous verrez de plus grandes choses. » Il les leur dévoile en effet, non point par des déclarations sommaires, qu'ils n'auraient pu ni supporter ni même comprendre, mais par ces mille traits quotidiens dont nous avons relevé tant de traces dans l'Évangile.

Les miracles du Christ n'étaient pour beaucoup de malades que des œuvres de bienfaisance ; comme les neuf lépreux du chemin, ils se sentaient guéris et partaient, ne songeant qu'à se réjouir de la santé recouvrée et n'apercevant pas le bienfait plus précieux de la

foi que ce miracle leur offrait; les apôtres, témoins quotidiens de ces œuvres et mieux préparés à les comprendre, y discernaient la gloire du Christ; ils tombaient à ses genoux en s'écriant : « Retire-toi de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur », ou se disaient entre eux : « Qui est celui-ci, que les vents et la mer lui obéissent? »

L'enseignement de Jésus était pour tout le peuple un objet d'étonnement et d'admiration : « Il enseigne d'autorité, et pas comme les scribes et les docteurs. » « Nul homme n'a parlé comme cet homme. » Mais les apôtres, entraînés par l'exemple du Maître, ne se contentaient pas d'écouter et d'admirer, ils voulaient être l'homme sage qui bâtit sur le roc, et ils s'efforçaient de mettre en pratique ces enseignements sublimes. Ce n'était pas par curiosité de moraliste que Pierre demandait à Jésus : « Combien de fois devrai-je pardonner à mon frère? jusqu'à sept fois? » Courageusement pratiqué, l'enseignement divin portait ses fruits, des fruits de vie; et au jour de tentation et de scandale, quand Jésus disait aux douze : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » Pierre lui répondait : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as des paroles de vie éternelle; et nous, nous avons cru, nous avons reconnu que tu es le Saint de Dieu. »

Plus directement encore que les préceptes moraux, l'enseignement parabolique du Seigneur révélait aux apôtres le royaume de Dieu et son Roi ; ceux du dehors regardaient sans voir, écoutaient sans entendre ; eux étaient introduits dans le mystère, ils contemplaient ce que tant de prophètes et de rois avaient désiré voir et n'avaient pas vu. Et toutes ces leçons s'amassaient dans leurs souvenirs, d'où ils devaient plus tard répandre sur le monde tant de trésors, anciens et nouveaux.

Et tandis que les autres voyaient passer Jésus, le suivaient quelques heures ou tout au plus quelques jours, et puis reprenaient seuls leur vie obscure, les apôtres vivaient perpétuellement dans sa lumière ; la lassitude des longues marches, les dangers des tempêtes sur le lac, la faim et la soif, ils portaient tout en commun ; devant eux il pensait tout haut : sa pitié pour le peuple sans pasteurs, sa commisération pour la foule affamée dans le désert, sa joie devant les moissons blanchissantes, il leur disait tout, éveillant peu à peu en eux des cœurs d'apôtres ; ils l'entendaient aussi leur dire que sa nourriture, c'était de faire la volonté de son Père ; ils le voyaient prier ; quelques-uns même le virent transfiguré sur la montagne. Ces manifestations discrètes, mais constantes, pouvaient sans doute

être repoussées, comme toutes les grâces de Dieu ; Judas, après en avoir été touché pendant quelque temps, y devint insensible, aveuglé par l'avarice ; mais les autres, les fidèles, se transformaient peu à peu à ce contact, ouvraient les yeux à cette lumière.

Ils étaient d'ailleurs éclairés plus intimement par une lumière plus pénétrante. « Heureux es-tu, Simon fils de Jean, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'a révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. » Jésus a voulu marquer lui-même cette source suprême de la révélation chrétienne ; c'est de là que tout procède. Nul ne peut venir au Fils, si le Père ne l'attire ; nul ne peut le comprendre, si le Père ne le révèle. C'est le Père qui a donné au Fils tous ses disciples, c'est lui qui les a éclairés.

Pendant la vie mortelle du Seigneur, cette action exclusivement divine du Maître intérieur est si intimement mêlée à l'action extérieure de Jésus qu'on la distingue à peine ; elle est d'ailleurs, elle aussi, lente et patiente, ce n'est qu'une préparation ; à certains moments, la lumière divine traverse l'âme comme un éclair, puis les nuées de l'ambition l'envahissent de nouveau, et ce sont encore des rêves de gloire, des querelles de préséance. Enfin éclate l'orage terrible de la Passion, qui voile le ciel ; malgré les efforts suprêmes

du Maître, malgré la Cène, malgré les discours d'adieu, malgré la prière au Père, malgré l'agonie, les apôtres sont dispersés et leur foi semble éteinte. La résurrection la ranime, mais c'est la Pentecôte qui la transforme. Au jour de l'Ascension encore, les rêves humains se mêlent aux espérances chrétiennes ; seul le grand vent du cénacle dissipe toutes ces nuées ; seule la grâce du Saint-Esprit fait de ces juifs des chrétiens.

C'est ainsi que naquit et grandit la foi des apôtres. L'un des traits les plus divins de ce développement progressif, c'est sa continuité avec la foi juive. Depuis les premiers jours où les disciples de Jean-Baptiste se disaient entre eux : « Nous avons trouvé le Messie », jusqu'à l'apparition dans le cénacle, où saint Thomas s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu », les conceptions religieuses des apôtres se sont entièrement transformées au contact de Jésus, et cela s'est fait sans crise, sans rupture avec le passé. Ces Israélites, si profondément attachés à la foi juive, parviennent à la foi nouvelle, sans que les croyances anciennes leur deviennent moins chères, sans que les croyances nouvelles les déconcertent ou les effraient ; ils ne les distinguent même pas les unes des autres ; toutes leur apparaissent fondues dans l'unité d'une même religion, resplendissant les unes et les autres de l'ad-

mirable lumière du Christ, de même qu'à la Transfiguration Moïse et Elie apparaissaient aux trois apôtres dans le rayonnement de Jésus.

L'Ascension du Seigneur, la descente du Saint-Esprit ne mettent point un terme à la révélation chrétienne ; elles lui donnent une nouvelle impulsion. « Il vous est utile que je m'en aille », disait Jésus à ses disciples ; dès lors, en effet, ils commencent de saisir cet enseignement du Christ, avidement écouté par eux, mais si peu compris et si vite oublié. Il arrive parfois qu'après la mort d'un maître aimé un disciple idéalise sa doctrine et sa personne ; on sait, par exemple, ce que Platon a fait de Socrate, et comme il a transformé en métaphysicien de génie le moraliste de bon sens que Xénophon nous fait connaître. Ici l'historien ne peut rien constater ni supposer de tel : la petite communauté de Jérusalem ne comptait pas de Platon dans son sein, et nul de ses membres ne cherche à imposer aux autres ses aspirations ni ses rêves ; ils ne sont, ils ne veulent être, que des témoins qui ont suivi Jésus depuis le baptême de Jean jusqu'à l'Ascension, qui se rappellent ses enseignements et ses miracles, qui les racontent, et qui sont de toute façon dépassés par la grandeur de ces mystères. Mais ce souvenir qu'ils en gardent prend chaque jour plus de

relief dans leur âme : cette intelligence qu'ils en ont devient plus lumineuse ; l'Esprit leur rappelle le passé, et rend témoignage au Fils de Dieu.

Et le Seigneur lui-même vit en eux : « Je ne vous laisserai pas orphelins, disait-il au dernier jour : je m'en vais, mais je reviens vers vous ». Il est là en effet, non seulement par ces brèves apparitions qui éclairent Ananie à Damas, saint Pierre à Joppé, saint Paul à Jérusalem, mais surtout par son assistance constante et vivifiante : « C'est le prince de la vie, s'écrie saint Pierre dès le premier jour, et nul autre nom sauveur n'a été donné aux hommes », et saint Paul : « Pour moi, vivre c'est Jésus-Christ. » « C'est notre inséparable vie », répétera bientôt saint Ignace d'Antioche. C'est qu'en chaque chrétien tout ce qu'il y a de lumière et de force vient de cette source unique : si le chrétien connaît le Père, soupire après lui, forme quelque bon désir, fait quelque bonne action, c'est que le Christ est en lui, et que son Esprit l'anime.

Il en est de même de l'Église entière ; elle est le corps dont le Christ est la tête, dont tous les chrétiens sont les membres ; chacun d'eux a sa fonction spéciale, d'apôtre, de prophète, d'évangéliste, de pasteur ; s'il peut la remplir, s'il fait la vérité dans l'amour, c'est grâce aux contacts multiples qui

unissent le Chef aux membres et qui assurent dans le corps entier la diffusion de la vie. Le baptême est à la fois le signe et le principe de cette union : en se plongeant dans l'eau du baptême, les néophytes y ont enseveli tout leur passé ; toutes les tares sont effacées, tous les privilèges sont abolis ; de ce tombeau, où ils se sont enfermés avec le Christ pour y mourir avec lui, les chrétiens sortent vivants de sa vie, « baptisés tous en un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou libres ». L'Eucharistie consomme cette union ; par elle tous les chrétiens communient au Corps du Christ, et deviennent tous un seul pain, un seul corps.

Ainsi la foi au Christ vivant et vivifiant n'est pas pour ses fidèles un dogme surajouté à d'autres dogmes, c'est l'âme même de leur religion ; tout leur *Credo* se résume en cette parole: « Jésus est Seigneur. » Et cette seigneurie est universelle: ce n'est pas seulement chaque fidèle, ni même l'Église entière qui est animée et soutenue par le Fils de Dieu, c'est le monde : « Tout a été créé en lui et pour lui ; il existe avant tout, et tout subsiste en lui » ; « il était au commencement auprès de Dieu ; tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait ». Ce ne sont pas là des révélations entièrement nouvelles: quand les apôtres voyaient Jésus

calmer d'un mot la tempête, et qu'ils se disaient : « Qui est celui-là, que les vents et la mer lui obéissent ? » quand surtout ils l'entendaient prédire la catastrophe et le jugement suprêmes et revendiquer le rôle souverain du Roi qui envoie ses anges, qui juge tous les hommes, qui décide du sort du monde entier, ils entrevoyaient assurément une majesté et une toute-puissance universelles. Maintenant ils la connaissent clairement.

Et la contemplation de cette gloire divine ne détourne pas leurs regards de l'humanité visible et tangible du Fils de l'homme : l'apôtre qui a le plus clairement affirmé la préexistence éternelle du Verbe de Dieu et sa toute-puissance créatrice est aussi celui qui a le plus fortement insisté sur la réalité de sa chair, sur ce que lui-même, le disciple bien-aimé, avait vu et contemplé et touché. Et il en sera toujours ainsi dans l'Eglise : les docteurs qui, comme saint Augustin, pénétreront le plus profondément les mystères divins, seront aussi ceux qui se seront attachés le plus passionnément à l'humanité du Christ : c'est par l'humilité de l'Incarnation que Dieu se révèle.

Et par ce mystère il se révèle tout entier ; sans doute le Fils de Dieu seul s'est incarné et c'est donc lui d'abord qui se manifeste à ses fidèles ; mais nul ne peut le pénétrer sans

connaître en lui son Père: « Voici si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore, dit-il à Philippe avec un doux reproche ; quiconque me voit, voit mon Père. » Et en effet, à mesure que la révélation du Fils de Dieu devient plus parfaite, le Père se manifeste en lui; on aperçoit l'amour infini avec lequel il le donne au monde et le livre à la mort pour des coupables, on le reconnaît dans ces mystères du salut qui s'accomplissent en chaque chrétien : « La bonté, l'amour des hommes de Dieu notre Sauveur nous est apparu: ce n'est pas par nos œuvres de justice, mais c'est par sa pitié qu'il nous a sauvés, nous donnant le baptême de régénération et de renouvellement dans l'Esprit-Saint, qu'il a répandu abondamment sur nous par Jésus-Christ notre Sauveur » (Tit. 3, 5-6). Et c'est une révélation aussi que cette action du Saint-Esprit dans l'âme, la soulevant vers des biens qui dépassent non seulement sa portée naturelle, mais même ses désirs, créant en elle un cœur filial et lui apprenant à dire à Dieu : Père !

Ici encore cette action divine n'atteint chaque fidèle que pour les unir tous dans l'unité de l'Église : ce renouvellement dans l'esprit-Saint, le néophyte ne le reçoit au baptême qu'en devenant un membre du Christ ; cette action incessante de l'Esprit, qui le sanc-

tifie, qui l'anime, qui fait monter de son cœur des gémissements et des prières, c'est l'action du Chef sur les membres, leur communiquant, par son Esprit, sa vie et les unissant en lui à son Père.

Tout cela, action sanctifiante, révélation, est infiniment précieux : cela vaut le sang d'un Dieu. Et pourtant ce ne sont encore que des prémices ; nous sommes sauvés en espérance ; nous voyons Dieu, mais comme à travers un miroir ; au ciel seulement nous le verrons face à face, et ce sera la vie éternelle, de le connaître, lui seul Dieu véritable, et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ.

D'ici là que pouvons-nous sinon y tendre par la contemplation, par la prière, par l'effort de toute notre vie chrétienne ? Nous sommes conscients de notre impuissance, mais nous nous appuyons sur la force divine qui nous soulève, sur la promesse divine qui nous assure.

« Seigneur notre Dieu, redisons-nous en terminant avec saint Augustin, nous croyons en toi, Père, Fils et Saint-Esprit. Car la Vérité n'eût pas dit : Allez, baptisez toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, si tu n'étais pas Trinité... Dirigeant mes efforts d'après cette règle de foi, autant que je l'ai pu, autant que tu m'as donné de le pouvoir, je t'ai cherché ; j'ai désiré de voir

par l'intelligence ce que je croyais, et j'ai beaucoup étudié et travaillé. Seigneur mon Dieu, mon unique espérance, écoute-moi ! Ne permets pas que, par lassitude, je cesse de te chercher, mais fais que je cherche toujours ardemment ta face. Donne-moi la force de chercher, toi qui m'as fait te trouver, et qui m'as donné l'espoir de te trouver de plus en plus. Devant toi est ma force et mon infirmité ; garde ma force, guéris mon infirmité. Devant toi est ma science et mon ignorance ; là où tu m'as ouvert, accueille mon entrée ; là où tu m'as fermé, ouvre à mon appel. Puissé-je me souvenir de toi, te comprendre, t'aimer ! »[1]

1. *De Trinitate*, XV, 28, 51 (P. L., XLII, 1097-1098).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7

CHAPITRE I

INTRODUCTION 11
Le dogme de la Trinité, dogme essentiel du Christianisme 11
Son rôle dans la vie du Chrétien 15
Dieu le Père 20
Dieu le Fils 23
Dieu le Saint-Esprit 28
Un seul Dieu en trois personnes 31
Le mystère de la vie divine 41

CHAPITRE II

LA RÉVÉLATION DE LA TRINITÉ DANS LA VIE DE JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR 45

§ 1. — *La Préparation* 45
Le Messie 49
La Sagesse 52

§ 2. — *La révélation de la Trinité dans l'ensemble de la vie de Jésus* 58
L'annonciation et la naissance 63
L'enfance 67
Le précurseur 69
Le baptême 71

La tentation 75
La prédication morale du Christ 80
Le discours sur la montagne. 81
L'autorité du Christ 83
Le jugement 85
La parousie 87
Rôle définitif du Christ 88

§ 3. — *Révélations plus explicites* 91
Réserve habituelle du Seigneur. 92
Le Fils de l'homme. 94
Le Fils de Dieu 97
Le témoignage du Père au baptême . . . 98
Le témoignage des apôtres 99
Le témoignage de Jésus 103
Révélation du Christ pendant la dernière semaine 111
Le témoignage suprême 113
Le Christ ressuscité 117

§ 4. — *Le Saint-Esprit dans la vie et l'enseignement de Jésus* 118
Effusion du Saint-Esprit 118
Au baptême 119
Dans la vie du Christ 120
Révélation de la dernière Cène 121
Le Dieu vivant révélé par Jésus-Christ . . 127

CHAPITRE III

La révélation de la Trinité dans l'Église apostolique 128

§ 1. — *L'Église primitive* 128
Le Christ vivant dans l'Église 128
Prières et hymnes au Christ. 130
Jésus Seigneur 134

§ 2. — *L'enseignement de saint Paul* 139
Le Christ dans la vie du Chrétien. . . . 141
Dans l'Église 143

Dans l'univers 144
Le Fils et le Père 145
Le Saint-Esprit 147

§ 3. — *L'enseignement de saint Jean* 150
Le prologue de saint Jean 151

CHAPITRE IV

Conclusion 161
L'Homme-Dieu 161
La foi des apôtres 165
Le Christ dans l'Église. 171
La Trinité dans l'Église 175

Vannes. — Imprimerie Lafolye Frères. — 73-19.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 31 MARS 1919
PAR LAFOLYE FRÈRES, A VANNES
POUR GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS

242.11 Lebreton, Jules
AUTHOR
L 452 Le Dieu Vivant
TITLE

242.11
L452

GRADUATE THEOLOGICAL UNION
1962

Property of
CBF
Please return to
Graduate Theological
Union Library